

MAX DU VEUZIT

Mon mari



BeQ

Max du Veuzit

Mon mari

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 320 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milex

Moineau en cage

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Mon mari

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1971.

Au moment où, de tous côtés, on entend dire que le roman se meurt, il n'est pas sans intérêt de rencontrer une œuvre qui retienne l'attention et conquière la sympathie du lecteur.

Mon Mari est, en effet, un livre qui captive. Max du Veuzit y a mis toute son âme d'écrivain, subtil et délicat, faisant preuve, une fois de plus, d'une puissance d'imagination extraordinaire de la première à la dernière ligne.

En mettant en parallèle l'esprit anglais et l'esprit français avec tout ce que l'un et l'autre comportent de rudesse, de délicatesse, de charme et de sincérité, l'auteur prouve sa parfaite connaissance psychologique des différents éléments de notre société moderne. Elle exécute une véritable acrobatie intellectuelle en terminant son livre par une sorte d'apothéose où ces deux esprits, qui semblent irréconciliables, s'unissent dans un même amour de la famille.

L'intérêt de ce roman réside encore dans sa

conception et dans sa tenue.

Une écriture concise, souple et alerte, sans prétention et sans maniérisme ; une bonne humeur gauloise qui, parfois, se manifeste par un franc éclat de rire ; l'art de planter des caractères, de les opposer l'un à l'autre, de les rapprocher d'une manière imprévue ; ajoutez-y la science des dialogues, des reparties ; semez sur le tout une douce et réconfortante émotion et vous aurez les caractéristiques de ce livre qui plaît, qui accapare, qui captive.

Dès la lecture des premières lignes, on pourrait être amené à supposer avoir en main un de ces ouvrages scabreux, d'un réalisme piteux, pour ne pas dire immoral, qui se vendent à un public spécial, à grands renforts de publicité ; mais ce roman sentimental entre tous a été délicatement conçu et écrit pour se trouver dans toutes les mains.

C'est un agréable compagnon dans les moments de loisir.

C'est le livre qu'on lit et qu'on relit avec une même satisfaction, c'est le volume qu'on emporte

en voyage et qu'on feuillette dans le train sans avoir besoin d'en cacher la couverture, encore moins de le dissimuler pour en prendre lecture.

Mon Mari est tout simplement un bon roman.

Au reste, si le livre de Max du Veuzit est nouveau venu en librairie, c'est une vieille connaissance de tous ceux qui s'intéressent aux choses littéraires.

Il a été, en effet, reproduit de nombreuses fois, en rez-de-chaussée, par de multiples journaux, dont le tirage s'est accru avec sa publication.

C'est ainsi qu'il a fait le tour du monde, lu par des millions de lecteurs enthousiasmés.

Le roman aura-t-il, en librairie, le succès qu'il a obtenu en feuilleton ?

Les centaines de lettres de lecteurs l'ayant suivi dans leurs journaux et le réclamant en volume, bien avant qu'il ne soit édité, m'autorisent à ne pas en douter. Et mon amitié pour l'auteur n'a pas d'ailleurs de plus sincères vœux à formuler pour son livre que de lui souhaiter, en librairie, le même succès qu'il a

déjà remporté dans les journaux.

Aussi, à tous ceux et à toutes celles qui aiment la bonne et saine lecture, je dis : lisez Mon Mari ; vous le relirez encore plus tard avec plaisir.

PIERRE BELLONI.

I

Ce jour-là, Anne-Marie, la femme de chambre de M^{me} Nordin, pénétra chez moi, une lettre à la main.

Cette fille se montrait peu affable pour moi. Depuis deux mois que j'étais au château, elle me poursuivait d'une sorte d'antipathie sournoise que je n'avais pu vaincre encore, malgré tous mes bons procédés à son égard.

J'ai pensé, depuis, que l'envie devait être le motif de cette animosité injustifiée qu'elle me marquait. Je mangeais à la table des maîtres, je tenais compagnie à M^{me} Nordin ; celle-ci me mettait au courant de toutes ses affaires ; enfin, et surtout, j'avais un appartement à part, à l'étage réservé aux invités. Anne-Marie ne pouvait pas me pardonner d'être traitée au château d'une façon différente de celle dont on usait normalement avec les domestiques.

– Pas gros, votre courrier. Mais, pour une fois, il compte, fit la femme de chambre en me désignant de loin la lettre qu'elle tenait.

Retournant la missive entre ses doigts, elle se mit à rire d'une façon incisive et mordante.

Et, lisant tout haut la suscription :

– « Madame Walter Anderson, née Simone Montagnac, lectrice de Madame Nordin, au château des Fresnes, par Clavigny (Eure)... » C'est bien pour vous, il n'y a pas d'erreur ! Alors ! vous êtes mariée ? Compliments, mademoiselle Simone Montagnac, comme vous vous faites appeler ici ; quand on a déjà un passé de femme mariée et qu'on le cache, c'est qu'il renferme des choses peu propres... Foi d'Anne-Marie, j'aime mieux afficher ouvertement le galant qui m'épousera aux prochaines feuilles que d'envoyer mon mari aux oubliettes comme vous paraissez le faire !

Ahurie, je toisai la fille dont le rire insolent m'insultait plus que les paroles.

– Quelle est cette histoire ? dis-je sans

comprendre, mais pourtant mise sur la défensive par son ton narquois. Donnez-moi cette lettre si elle m'est adressée, et occupez-vous de ce qui vous regarde.

Mais elle, si heureuse de ce qu'elle croyait être un motif d'insolence, n'était pas pressée d'en finir.

Elle ne me tendit pas encore la lettre subversive.

– Mariée ! reprenait-elle. Et ça se fait passer ici pour une demoiselle sortant de pension et n'ayant jamais vu le loup ! Pour un mot plus haut que l'autre, ça rougit comme une innocente ! C'est à mourir de rire !... Madame Walter Anderson ! En voilà du nouveau... et du vrai ! Pas moyen de nier, la lettre porte l'en-tête *officiel* de M^e Dargile, notaire à Évreux. Il doit bien savoir de quoi il retourne, M^e Dargile !

Elle eut un nouvel éclat de rire et me jeta la lettre plutôt qu'elle ne me la tendit.

– Voilà votre courrier, madame Walter Anderson Bien des choses pour moi à votre mari,

quand vous lui écrirez !

Elle pirouetta sur ses talons et je perçus son rire insultant encore après qu'elle eut refermé la porte.

La surprise, l'émotion de cette apostrophe inattendue, me clouait au sol. Il en résultait que c'est à peine si j'osais toucher à la singulière missive, cause première de cette curieuse scène.

Cependant, je pris l'enveloppe, et, tout de suite, comme l'avait fait la femme de chambre, je me mis à l'examiner.

D'abord, l'en-tête imprimé attira mon regard :
M^e Dargile, notaire à Évreux (Eure).

Cette simple ligne retirait, en effet, à la lettre, toute apparence de plaisanterie.

M^e Dargile existait bien. Il était le notaire de ma maîtresse, M^{me} Nordin, et je croyais me rappeler qu'il avait été aussi, autrefois, celui de ma pauvre maman, trop vite enlevée à mon affection. Néanmoins, depuis de longues années, je ne me souvenais pas qu'il eût eu à s'occuper de moi, un homme d'affaires, M. Bertheim, ayant

été nommé mon tuteur à la mort de ma mère.

De l'en-tête de l'enveloppe mes yeux passèrent à la suscription. Et, de celle-ci, la première ligne seule me surprenait étrangement :
Madame Walter Anderson, née Simone Montagnac.

Voyons, voyons ! Quelle était cette mauvaise plaisanterie ?

Anne-Marie pouvait s'y arrêter, mais moi, je savais bien que je n'étais pas mariée, et que, pour tout nom, je portais celui que m'avait légué mes parents. Simone Montagnac j'étais née, et Simone Montagnac j'étais restée jusqu'à ce jour.

Seule, une erreur avait pu associer mon nom à celui d'un Walter Anderson.

L'erreur de quelque clerc, parbleu !

Il était probable que celui-ci avait eu à écrire, le même jour, à M^{me} Walter Anderson et à moi. Par suite d'une amusante méprise, il avait accolé nos deux noms. Et, de cette simple étourderie, Anne-Marie avait tiré, tout de suite, une ridicule et rocambolesque histoire.

En raisonnant ainsi, je continuais à retourner l'enveloppe dans tous les sens, sans oser l'ouvrir.

Une question, en effet, se posait à ma loyauté : le contenu de cette lettre était-il bien pour moi, ou, l'erreur continuant, le clerc inattentif n'y avait-il pas joint un document intéressant la dame Anderson dont il m'affublait si peu cérémonieusement la qualité ?

Après bien des hésitations, je me convainquis que j'avais le droit, et même le devoir, d'ouvrir cette lettre.

Si son contenu m'avait été bien destiné, l'erreur n'aurait porté que sur l'enveloppe. Si, au contraire, il intéressait une autre personne, il me serait facile d'excuser mon erreur involontaire par le doute qu'avait fait naître en moi la singulière suscription.

Donc, je décachetai la lettre.

Un papier mi-imprimé, mi-manuscrit m'apparut, telle une circulaire dont les blancs auraient été remplis à la main.

Et ce ne fut pas sans une croissante

stupéfaction que je pris connaissance du libellé :

*« Madame Simone-Louise Montagnac, épouse
Walter Anderson,
née à Paris,
le 27 novembre 1912,
est priée de bien vouloir passer à l'étude
le plus tôt possible,
pour affaire la concernant. »*

*« Signé : DARGILE,
Notaire à Évreux. »*

Deux fois je relus cet avis, me répétant :

– Mon nom, mes prénoms, mon état civil de
jeune fille, quoi !

Mais comment ce nom de Walter Anderson
pouvait-il être accouplé au mien ?

Je ne connaissais pas cet homme. Mieux que
cela, je pouvais affirmer n'avoir jamais entendu
ni lu son nom, jusqu'à ce jour.

– Oh ! mais il faut tout de suite dissiper ce quiproquo. Je vais écrire à M^e Dargile ! Je ne dois pas permettre à une erreur aussi grossière de subsister plus longtemps.

Déjà je m’avançais vers mon petit bureau pour y griffonner ma protestation, quand une pensée subite traversa mon cerveau.

– Avec ou sans Walter Anderson, M^e Dargile a besoin de me voir... de voir *Simone-Louise Montagnac*...

Au lieu d’écrire, ne valait-il pas mieux me rendre à son invitation ? Plus vite que par un échange de lettres, l’erreur serait reconnue et réparée. En même temps, je serais fixée sur *l’affaire me concernant le plus tôt possible*.

Ce projet ne me paraissait souffrir aucun empêchement, je résolus de le mettre à exécution le jour même.

Je descendis donc rejoindre M^{me} Nordin pour la prier de m’accorder la liberté de la journée.

À la porte de son appartement, je croisai Anne-Marie qui en sortait.

Cette fille paraissait égayée, et son œil moqueur s'attarda sur moi.

Je compris qu'elle venait de faire un rapport à sa maîtresse sur mon singulier courrier du matin.

Et, soudain, la chose me parut amusante.

Mariée ! Elle croyait que j'étais mariée !

J'obtins facilement de M^{me} Nordin la permission de m'absenter.

Cette excellente dame paraissait d'ailleurs outrée de la mystification dont j'étais l'objet.

– Une jeune fille que les religieuses m'ont recommandée ! qu'elles ont élevée ! Ce notaire de malheur mériterait tous les anathèmes !

II

Il était à peine deux heures de l'après-midi quand je pénétrai dans l'étude de M^e Dargile.

C'était une pièce longue et triste, tapissée de cartons poudreux avec, de-ci de-là, quelques pupitres noirs couverts de paperasses.

Devant les regards curieux et effrontés des clercs fixés sur moi, je me sentis un peu intimidée.

Une voix sympathique, heureusement, m'interpella de l'autre bout de la pièce.

– Que désirez-vous, madame ? questionna poliment un homme d'un certain âge qui occupait un pupitre à part, derrière un grillage.

– Puis-je voir M^e Dargile ? répondis-je en m'avançant vers lui ?

– Il est très occupé en ce moment, madame, et je crains fort qu'il ne puisse vous recevoir que sur

rendez-vous.

– Il m’a convoquée, cependant, à son étude.
« Le plus tôt possible », a-t-il dit.

– Alors, c’est différent. Voulez-vous me rappeler votre nom, Madame ?

L’insistance de cet homme à me nommer *madame* m’agaçait véritablement, bien que sachant qu’il ne me donnait ce titre que par politesse et dans l’ignorance de mon identité.

Mais j’avais encore dans l’oreille la voix d’Anne-Marie me nommant sur tous les tons :

« Madame Walter Anderson ! »

J’appuyai donc sur le qualificatif de *mademoiselle* en donnant mon patronyme.

– Simone Montagnac ? répéta-t-il, comme s’il cherchait à se souvenir.

En même temps, il consultait du regard une liste placée à sa portée.

Il me parut que ses recherches demeuraient vaines, et j’en éprouvai un peu de déception, tant je craignais à cause de l’erreur du nom – avoir

fait un voyage inutile.

– Je ne vois pas pour quelle affaire, l’entendis-je murmurer.

Et plus haut, il demanda :

– Y a-t-il longtemps que cette convocation vous est parvenue ?

– Ce matin même, monsieur.

– Tiens ! fit-il, étonné.

Puis, se levant :

– Veuillez-vous asseoir, mademoiselle ; je vais voir si M^e Dargile est à son bureau.

Je restai songeuse pendant qu’il disparaissait pour revenir quelques secondes après.

– Si vous voulez entrer, *madame*, M^e Dargile vous attend.

Pourquoi me sembla-t-il lire dans ses yeux une sorte de curiosité qui n’y était pas auparavant ? Pourquoi remarquai-je ce nom de *madame* qu’il recommençait à me donner ?

J’en éprouvai une sorte de malaise qui tenait de l’appréhension.

Que pouvais-je craindre, cependant ?

Je dois avoir dit déjà que je ne connaissais pas du tout M^e Dargile. Sa vue ne me rappela aucun souvenir.

C'était bien la première fois que je me trouvais en sa présence.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, à l'apparence très grave, très posée, mais aussi très sympathique.

D'un geste courtois, il me fit asseoir et, en homme d'affaires dont les instants sont précieux, il entama tout de suite l'objet de sa convocation.

– Je vous ai priée de passer à mon étude, sans retard, afin de régler définitivement, si possible, toutes les questions pendantes qui vous concernent dans l'inventaire de M. Bertheim.

– L'inventaire de M. Bertheim ? interrogeai-je.

– Oui, de Bertheim, qui fut un homme d'affaires en cette localité pendant trente-quatre ans. Il était votre tuteur, je crois ?

– En effet.

– Eh bien ! Bertheim est mort il y a quelques mois, vous devez le savoir.

– Je l’ignorais.

– Depuis, j’ai été chargé, avec M^e Lecourt, avoué en cette ville, de faire l’inventaire et de régler toutes les affaires pendantes. J’ajoute, madame, que cela ne vous engage en rien, quant à l’avenir, vis-à-vis de moi. Vous pourrez toujours prendre tel autre homme d’affaires qui vous plaira. Si même vous désirez cette fois ne pas vous en occuper vous-même, vous n’avez qu’à me désigner tel mandataire à votre choix.

Le ton de M^e Dargile était extrêmement courtois et naturel. Cependant, à ces paroles, il me sembla qu’il ne tenait guère à m’avoir pour cliente...

Un sourire un peu triste passa sur mes lèvres.

– Je n’ai aucune fortune... ni aucun parent. Je n’attends rien que de mon travail ; je n’ai donc pas besoin de m’embarrasser d’un mandataire. Mes affaires ne doivent pas être très compliquées. Si le décès de M. Bertheim me concerne de

quelque manière, je vous serais obligée de bien vouloir m'éclairer, puis de vous en occuper pour moi.

– Mon Dieu ! oui, cela vous concerne ; non pas tant à cause des comptes de tutelle à vous rendre, puisque le mariage vous a émancipée de plein droit, et que votre récente majorité n'apporte avec elle que quelques formalités sans importance..., et seulement, parce que M. Walter Anderson semble avoir négligé de régler cette question depuis quatre ans, mais encore, et surtout, parce que le décès de Bertheim vous prive d'un conseil à opposer au solicitor de Londres...

Je crus devoir interrompre M^e Dargile

– Je ne comprends pas du tout.

Poliment, il m'expliqua en appuyant sur les mots :

– Je veux dire que votre intérêt vous oblige à ne pas rester désarmée devant votre mari.

– Mon mari ! Mais je n'ai pas de mari, monsieur !

– M. Walter Anderson ?

– Je ne le connais pas ! Vous vous trompez, ce n'est pas moi !

– Cependant...

– Non, non, vous confondez.

Je souriais, cette fois, amusée de voir que la méprise continuait.

Le notaire, en revanche, me regardait avec une véritable surprise.

– Vous n'êtes pas madame Simone Montagnac, épouse Walter Anderson ?

– Je suis *mademoiselle* Simone Montagnac, et c'est tout... Je ne suis pas mariée, et, pour la première fois, aujourd'hui, j'ai entendu parler de ce Walter Anderson.

Les yeux de M^e Dargile m'enveloppèrent de stupéfaction. Et sa voix parut devenir sévère :

– Voyons, voyons, mon enfant... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Il y a quatre ans que...

– Mais ce n'est pas une plaisanterie, je vous

l'affirme, je ne suis pas mariée !... C'est une erreur de nom... d'état civil. Quatre ans ! J'ai quitté le couvent où j'ai été élevée, il y a quelques mois à peine. Les religieuses pourront vous affirmer que j'ai toujours vécu auprès d'elles depuis mon enfance.

Je me tus, ne sachant plus quelle autre dénégation fournir, et subitement gênée de l'effarement que je lisais sur le visage du notaire.

Ses yeux mi-clos semblaient me convaincre de mensonge. Mes explications devaient lui paraître extravagantes, car, sur ses lèvres, un sourire d'incrédule ironie s'épanouissait.

– Mon Dieu ! repris-je, vous ne me croyez pas ?

– J'ai tenu, hier, votre acte de mariage entre mes mains, fit-il posément, pour toute réponse.

– Hier !... Mon acte de mariage !...

Et, irrévérencieusement, je me mis à rire.

Non, vraiment, c'était trop drôle !

L'insistance de cet homme à me vouloir mariée finissait par être comique. D'abord j'avais

été navrée de l'aventure. On n'aime guère, en général, être prise pour une autre... Mais, à présent, je ne voyais plus que le côté amusant de la question : un notaire, un grave notaire pouvait s'embarquer sur un pareil bateau !

Mais pendant que mon rire intempestif troublait le silence de la pièce, M^e Dargile, imperturbable, avait sonné son secrétaire.

– Apportez-moi le dossier de M^{me} Walter Anderson, ordonna-t-il.

– Bien, monsieur.

Deux minutes plus tard, le notaire avait entre les mains de quoi pouvoir m'éclairer.

– Vous paraissez très affirmative, me dit-il. De mon côté, je ne le suis pas moins. Recherchons ensemble ce que cela veut dire.

– Je vous affirme que c'est une erreur...

Il m'interrompit :

– Soit ! admettons l'erreur un instant, et, pour la découvrir, remontons à quelques années en arrière. Je vous demande seulement de me répondre en toute sincérité, bien que je ne sois

pas un juge d'instruction ! Mais l'affaire est trop grave pour être traitée à la légère... Je souhaite, vu votre jeune âge et vu mon expérience, être pour vous un paternel ami, vous guidant sur la bonne voie.

– Je vous remercie, fis-je avec émotion, ma gaieté factice subitement envolée devant la gravité de mon interlocuteur. Interrogez-moi, je vous répondrai avec précision.

Il ajusta son lorgnon, remua quelques feuillets, puis commença, mon dossier en main :

– Vos nom et prénoms sont-ils bien ceux portés sur la feuille de convocation que vous avez reçue ce matin ?

– Oui, tout est exact, sauf le nom de Walter Andersen.

– Bien ! bien ! N'allons pas si vite. Vous êtes orpheline de père et de mère ?

– Oui, monsieur ! Mon père est mort quelques semaines avant ma naissance. Je perdis ma mère il y n seulement une dizaine d'années.

– C'est bien cela... J'ai ici les actes de

naissance de vos parents ; je possède également le vôtre... J'ai trouvé ces papiers chez Bertheim. Cet homme n'était pas très scrupuleux dans les affaires qu'il entreprenait ; mais je dois reconnaître qu'il avait un ordre admirable, et que les dossiers sont complets.

– Nos recherches n'en seront que plus faciles.

– Espérons-le... En plus de ces deux actes d'état civil, voici un relevé des principaux frais payés pour vous, autrefois, au couvent ; ces comptes s'arrêtent il y a quatre ans.

– C'est curieux, car il n'y a que trois mois que j'ai quitté les religieuses.

– Nous examinerons cela à part... Voici encore une fiche concernant un nommé Charles de Florent...

– Mon parrain ! interrompis-je.

– Votre parrain, parfaitement. Ce Charles de Florent est mort en 19...

– Il y a cinq ans.

– Oui, c'était au mois de février. Or, cette même année, je relève parmi les notes acquittées

de vos frais d'éducation une feuille à part qui concerne une somme de cinq mille francs destinée à payer un voyage en Angleterre. Vous êtes donc allée dans ce pays en 19..., c'est-à-dire il y a quatre ans et demi.

– En effet, mon tuteur exigea ce voyage destiné à me perfectionner dans la langue anglaise.

– Vous y êtes allée seule ?

– Non, une religieuse m'y a accompagnée.

– Ah ! On vous y a accompagnée ?

– Oui... mais, pourquoi ?

– Voilà, voilà ! nous y arrivons ! Vous rappelez-vous vers quelle époque eut lieu ce voyage ?

– Pendant les grandes vacances, c'est-à-dire du 20 juillet au 15 septembre environ.

– Vous en êtes sûre ?

– Oh ! certainement !

– Eh bien ! s'écria-t-il victorieusement, c'est le 23 juillet, cette année-là, que vous y avez

épousé M. Walter Anderson, comme en font foi les deux papiers que voici : l'acte de transcription de votre mariage sur les registres de l'état civil français – cet acte est enregistré et parfaitement authentique – et cet autre : une copie d'un acte officiel passé devant M^e Curnett, attorney à Londres. Par cette copie, je vois qu'une somme de dix mille livres sterling vous est reconnue comme dot.

– C'est impossible, ce n'est pas moi ! répétais-je machinalement, sans être troublée par l'énormité de la somme qu'il m'attribuait.

– Voyez vous-même, fit-il en me tendant les deux feuillets. Tout est régulier et en ordre. Si vous lisez l'anglais, il vous sera facile de voir que c'est bien de vous qu'il s'agit.

En proie à la plus complète stupéfaction, j'essayai de déchiffrer l'affreux grimoire qu'il me conviait à parcourir.

J'étais trop émue pour le lire avec profit. À quoi bon, d'ailleurs ? À chaque ligne revenait mon nom accolé à celui de Walter Anderson, et cela seul me sautait aux yeux.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? J'étais mariée, moi ! moi qui n'avais jamais parlé à un homme sur un ton même seulement amical ! Moi, dont le cœur, dont l'âme étaient aussi neufs que ceux d'un enfant !

Cela tenait de la folie !

Une détresse m'envahit tout à coup, et les larmes me montèrent aux yeux. J'avais l'impression d'être seule et sans force, en présence d'un grand danger.

– Je vois, dis-je en reposant les papiers sur le bureau du notaire. Je vois que je suis soi-disant mariée, que mon nom est sans cesse accompagné de celui d'un autre ; c'est légal, puisque vous l'affirmez. Pourtant, je vous le jure, monsieur, je ne comprends pas, je ne sais pas ce que cela veut dire ; ce n'est pas moi, ce ne peut pas être de moi qu'il est question !

La vue de mes larmes parut émouvoir M^e Dargile. Sa main s'étendit vers moi.

– Calmez-vous, mon enfant. S'il y a une erreur, nous la ferons reconnaître. Ce M. Walter

Anderson doit savoir de quoi il s'agit, si, vous, vous ne savez rien ; nous l'interrogerons.

– Mais cet homme dont on me fait porter le nom, qui est-ce ? Un Anglais ? Est-ce seulement un honnête homme ?

Il esquissa un geste d'ignorance.

– On le désigne seulement, ici, sous la profession d'homme de lettres. Ce qualificatif est un peu vague en l'occurrence. Cependant, la dot qu'il vous a constituée, lors du mariage, me semble indiquer une assez belle situation de fortune ; enfin, la pension de trente mille francs qu'il vous sert depuis deux ans...

– Quelle pension ? interrompis-je. Je n'ai jamais touché d'argent !

– Ah ! cela est autre chose ! D'après les papiers que je possède et les chiffres de Bertheim, je vois que, depuis deux ans, votre mari vous sert une rente annuelle de *trente mille* francs.

– Je n'ai jamais touché un centime, ce qui prouve bien qu'il s'agit d'une autre personne.

Il eut, à nouveau, un geste évasif.

– Ce qui est certain, reprit-il, c'est que Bertheim a donné quittance au solicitor de Londres, par deux fois, de cette somme de *trente mille* francs. Votre tuteur, vous le voyez, était au courant de votre mariage. Il connaissait l'existence de Walter Anderson et savait les liens qui vous unissaient à lui.

– C'est à y perdre la tête ! fis-je en m'étreignant le front. Comment vous convaincre, monsieur ? Tenez, vous dites que je me suis mariée le 23 juillet 19...

– Parfaitement.

– Eh bien ! au mois d'octobre de cette même année, je suis allée passer l'examen du brevet supérieur à Rouen. Avant de poursuivre, interrogez les religieuses ; elles vous confirmeront qu'elles m'ont élevée, que je ne les ai quittées qu'à ma majorité et que je n'ai pu me marier à l'époque dont vous parlez.

– Les religieuses ne pourront affirmer que ce qu'elles savent. Or, pendant votre voyage à

Londres, vous avez pu...

– Me marier ! protestai-je avec indignation.

– Peut-être l’avez-vous fait sans vous rendre compte des conséquences... par gaminerie... par étourderie... Que sais-je ? On a pu abuser de votre bonne foi I

– Une femme a pu prendre mon nom et s’en servir. Cela aussi est possible. Pourquoi ne l’envisagez-vous pas ?

– Parce qu’une chose est certaine et assez troublante, c’est que vous étiez à Londres, vous le reconnaissez vous-même, à l’époque où vous êtes supposée avoir contracté mariage avec Walter Anderson.

– En effet, fis-je, accablée. Cette coïncidence est épouvantable.

– Un deuxième point est encore acquis, c’est que ce M. Walter Anderson est bien convaincu que vous êtes sa femme, puisqu’il n’hésite pas à vous faire une pension. Il y a quelques jours, j’ai reçu une lettre de son solicitor, lettre adressée à Bertheim, naturellement, mais que j’ai ouverte en

raison de mon mandat. Cette lettre contenait un chèque de quinze mille francs, représentant le solde des six mois courants de pension. En même temps, cet homme d'affaires réclamait de vos nouvelles.

– C'est pour moi incompréhensible.

– Et comment croire qu'il y a erreur de personne, puisque c'est votre tuteur qui servait d'intermédiaire entre vous et votre mari ?

– Bertheim saurait expliquer cela, lui !

– Oui, il pourrait nous éclairer davantage. Sa mort est fort regrettable pour vous, car ses renseignements eussent pu vous rappeler quelque chose, puisque vous paraissez tout ignorer.

Je restai songeuse quelques minutes.

Je me rendais compte que M^e Dargile, malgré sa bonhomie, n'était pas convaincu de ma bonne foi.

Je cherchai en moi-même quelle preuve lui donner de ma sincérité, mais aucune ne se présentait à mon esprit.

Pourtant, je lui dis :

– Ce mariage m’émancipait, n’est-ce pas ?

– Assurément.

– Comment, alors, expliquer que je sois restée au couvent pour ne le quitter qu’à ma majorité ?

– Un motif que j’ignore a pu vous dicter cette conduite.

– Quel motif ?

– Je n’ai pas à le rechercher, je m’en tiens aux faits acquis.

– Soit, passons... Vous dites que Bertheim a laissé ses écritures en ordre. Or, mariée depuis quatre ans, cette pension ne m’aurait été faite que depuis deux ans ; pourquoi ?

– J’ignore.

– Mai si, par deux fois, Bertheim a reçu une somme de *trente mille* francs, soit en tout *soixante mille* francs, il a dû laisser quelque trace de l’emploi de cet argent. L’ai-je reçu ? Lui ai-je donné quittance ?

– Ah ! voilà ! J’ai cherché...

– Eh bien !

– Il n'en est fait mention nulle part.

– Donc, il est mon débiteur pour *soixante mille* francs.

– C'est-à-dire que, comme tuteur et homme d'affaires, il doit vous rendre compte de l'emploi de cette somme.

– Parfait ! Mais vous ne trouvez rien dans ce sens ?

– Rien.

– En revanche, il a subvenu, depuis quatre ans, aux frais de mon éducation et de mon entretien.

– Depuis cette date, il n'est plus fait mention sur ses livres d'aucune indication de ce genre.

– Depuis cette date, c'est-à-dire depuis l'époque du supposé mariage, mon tuteur gardait donc en sa possession les sommes destinées à M^{me} Walter Anderson, et, en revanche, il ne tenait plus compte des dépenses occasionnées par l'éducation de Simone Montagnac. Comment conciliez-vous cela, monsieur ?

Le visage du notaire était subitement devenu soucieux.

– En effet, voilà deux irrégularités flagrantes, approuva-t-il.

– Eh bien, monsieur, m'écriai-je victorieusement, renseignez-vous auprès des religieuses, elles vous diront avoir toujours été payées régulièrement.

– Je vais poursuivre cette affaire, déclara M^e Dargile avec une énergie soudaine. S'il est prouvé que Bertheim : 1° payait votre internat sans en mentionner le débit ; 2° qu'il conservait par devers lui des sommes importantes qui auraient dû vous parvenir ; 3° que, tenu au courant de votre mariage, il n'a pas liquidé ces comptes de tutelle, cela expliquera bien des choses... sans les éclaircir, d'ailleurs !

– Oh ! monsieur, que je souhaite que vous fassiez ces preuves-là, le plus tôt possible.

– Elles ne serviront qu'à nous documenter un peu plus.

– Elles vous convaincront de ma bonne foi.

Il sourit, et, paternellement :

– Je commençais à n'en plus douter, mon

enfant.

– Vrai ! Vous êtes convaincu que je ne suis pas mariée ?

Il se mit à rire et fit de la main un geste de protestation :

– Pardon, pardon ! Pour être mariée, vous l'êtes bien ! Cela est indiscutable. Mais il est probable que votre naïveté, votre inexpérience furent exploitées. Comment ? Par qui ? Dans quelles conditions ? Je l'ignore. Vous avez un mari, mais vous ne le connaissez pas ; et, mieux que cela, jusqu'à ce jour, vous avez vécu sans profiter d'aucun des avantages que vous conférerait ce mariage : fortune, liberté, indépendance, etc.

– Et maintenant, que dois-je faire ? Que me conseillez-vous ?

Longuement, il réfléchit.

– Donnez-moi quarante-huit heures avant de vous répondre. Je veux réunir quelques preuves à l'appui de vos dires ; il me faut consulter M^e Lecourt qui s'occupe également de la liquidation Bertheim. Revenez dans trois jours, à cette même

heure, mon enfant, j'aurai certainement du nouveau à vous faire connaître.

– Que Dieu vous entende, monsieur ! J'ai hâte que ce mariage soit annulé.

Il se mit à rire.

– Vous allez bien vite en besogne. Avant même de songer à cela, essayons d'abord de savoir comment il u été conclu.

Il s'était levé et me reconduisait à la porte.

– Allons, vivez tranquillement d'ici notre prochaine rencontre. Ne vous tourmentez pas : cette affaire est peut-être beaucoup plus simple que vous l'imaginez. Dans tous les cas, au point de vue matériel, votre situation est plus belle que vous le supposez.

Une forte poignée de main termina ces paroles encourageantes du tabellion, et je me trouvai dans la rue, tout étourdie de ce que je venais d'apprendre et d'entrevoir.

Mariée ! J'étais mariée vraiment, et je ne connaissais même pas mon mari !...

III

Je rentrai le soir même au château de Fresnes où je dus faire à M^{me} Nordin le récit détaillé de ce que j'avais appris à l'étude de M^c Dargile.

Cette dame était une excellente personne. Cependant, très puritaine, elle ne se montra pas pour moi, en cette circonstance, aussi indulgente qu'elle l'était habituellement.

Peut-être aussi Anne-Marie m'avait-elle desservi, auprès d'elle, en mon absence ? Je ne sais. Mais, à mesure que je poursuivais impartialement mon récit, M^{me} Nordin poussait des exclamations offusquées.

— Voici une bien vilaine affaire, mademoiselle ! et je regrette fort que vous y soyez mêlée. L'homme dont vous portez le nom est peut-être un libertin dont vous avez suivi les pernicieux conseils durant votre séjour à Londres...

Je l'interrompis avec indignation :

– Je puis vous affirmer, madame, que je n'ai jamais rencontré cet homme !

– Vous le dites, mon enfant, et mon amitié pour vous ne demande qu'à vous croire ; mais comment pourrai-je convaincre mes amis que les choses se sont passées ainsi ? Déjà, la domesticité est en émoi par suite de votre aventure ; demain, tout le village la connaîtra, et sans que les gens attendent le dénouement, je serai la risée de tous, car chacun me condamnera de vous avoir introduite chez moi.

– Bref, madame, vous me condamnez ?

Je me levai, très pâle :

– Écoutez, ma chère enfant, je voudrais vous conserver auprès de moi, et je ne sais comment arrêter cette publicité désagréable qui va vous être faite... comprenez bien...

– J'ai compris, madame. Et puisqu'il faut une victime à la malignité publique, il est tout naturel que vous ne vouliez pas me couvrir de votre protection. Demain matin, je quitterai votre

maison, madame, et soyez persuadée que nulle, plus que moi-même, ne regrettera pour vous les ennuis que ma présence sous votre toit peut vous causer.

– Oh ! ne vous fâchez pas... comprenez bien...

Mais, froidement, je m'étais inclinée devant elle.

– Madame, je vous salue.

Ma patience était à bout, et je n'aurais pu en entendre davantage.

Dès le lendemain, à mon réveil, je fis ma malle. Mon désir de m'éloigner de cette maison devenue pour moi inhospitalière était si grand que, pour gagner du temps, je ne descendis pas, comme d'habitude, prendre avec M^{me} Nordin le petit déjeuner du matin.

Cette dame ne me vit donc que vers les onze heures, quelques instants seulement avant que je montasse en voiture pour gagner la gare.

Elle fut affable, regrettant peut-être, ou, tout au moins, cherchant à se faire pardonner son attitude de la veille.

Avant de me quitter, elle me tendit, dans une enveloppe fermée, la modeste somme qu'elle me devait pour le mois écoulé, et qui représentait pour moi, en cet instant, à peu près tout ce que je possédais.

Dans le train, seulement, j'ouvris cette enveloppe, et je m'aperçus qu'au lieu des mille francs qui m'étaient dus, M^{me} Nordin en avait mis le double.

Un court billet y était joint :

« Permettez-moi, ma chère enfant, de vous offrir ce petit supplément et acceptez-le comme venant d'une vieille amie qui a su apprécier votre dévouement. »

« Je vous souhaite bonne chance, ma petite, et faites-moi le plaisir de me donner quelquefois de vos nouvelles. »

« N'oubliez pas, non plus, de vous adresser à moi si le sort, par malheur, vous était contraire ; je répondrai tout de suite à votre appel. »

« Croyez-moi bien sincèrement votre amie, »

« Berthe NORDIN. »

Cette lettre et la pensée qui l'avait dictée me touchèrent vivement.

J'allais donc, par la suite, pouvoir me souvenir de M^{me} Nordin sans cette lourde amertume que je ressentais depuis quelques heures.

Cette dame m'avait sacrifiée à la peur d'un commérage, mais son acte discret me prouvait qu'elle avait su apprécier mon caractère et qu'elle n'oubliait pas les heures agréables que nous avions passées en commun.

Ma fierté blessée s'était évanouie subitement, et, pour la première fois, depuis la veille, je sentis des larmes de détente me monter aux yeux.

C'est à Évreux que je me rendis.

Je n'avais encore pris aucune décision sur ce que j'allais faire.

Mon modeste pécule ne me permettait pas de rester longtemps sans travailler, mais la pensée de ce mari anglais qui me tombait du ciel dominait toutes mes autres préoccupations.

Avant de chercher une autre situation, je voulais avoir revu M^c Dargile et savoir s'il avait

appris quelque chose me concernant.

Plus haut que mon bien-être matériel, je plaçais mon honneur de jeune fille qui me paraissait atteint épouvantablement par ce mariage inconnu.

Avant toute chose, mon devoir devait consister à faire effacer de mon état civil ce nom de Walter Anderson qui était accolé au mien.

Et, pour rester plus libre de mes actions, je descendis à l'hôtel, au lieu d'aller chercher auprès des religieuses qui m'avaient élevée l'asile respectable qu'elles ne m'auraient pas refusé.

IV

Les deux jours qui me séparaient encore du rendez-vous fixé par M^e Dargile me parurent mortellement longs. Ils s'écoulèrent tout de même, et, à l'heure convenue, bouillante d'impatience, je pénétrai, pour la seconde fois, dans le cabinet du tabellion.

– Hélas ! fit-il en m'apercevant, je n'ai guère avancé dans mes recherches. Je n'ai rien de nouveau à vous communiquer.

– Rien ? dis-je, navrée.

– Rien ! D'abord, dans les papiers de Bertheim, je n'ai trouvé absolument aucune note ou fiche se rapportant, de près ou de loin, à votre affaire.

– C'est étrange, tout de même !

– Probablement que votre mariage était une chose si naturelle qu'il n'avait rien à mentionner

à ce sujet.

Je hochai la tête, mal convaincue.

Il continua :

– Ensuite, je suis allé chez les sœurs de la Miséricorde. Elles m’ont confirmé ce que vous m’aviez dit déjà concernant votre voyage à Londres, qui fut imposé par votre tuteur.

– Vous voyez...

– J’ai tout particulièrement questionné la religieuse qui vous accompagna durant ce voyage...

– Et alors ?

– Elle affirme ne pas vous avoir quittée...

– Ah !

Cependant, elle se souvient que vous avez manifesté le désir d’aller assister aux offices de Bavarian Chapel, située dans Regent Street.

– En effet.

– Ne pouvant, ou ne voulant vous y accompagner, elle vous y laissa aller seule deux ou trois fois.

– Eh bien ?

– C'est là, justement, que fut célébré votre mariage avec Walter Anderson.

– Ah !... Ça, c'est le comble !

Mais, soudain, un flot de sang me monta au visage.

Un détail oublié me revenait après quatre ans et demi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit le notaire, qui s'était aperçu de mon trouble.

– Un souvenir, dis-je... une coïncidence, peut-être...

– Expliquez-vous ?...

– Un jour que j'étais en prière, un couple de mariés passa devant moi. La jeune femme portait une somptueuse toilette. Elle était blonde, jolie, plutôt petite, alors que lui était très grand, très mince... Je les reconnaîtrais tous les deux, si je les revoyais... Et parce qu'elle me paraissait toute riieuse et lui très grave, je me mis à prier pour eux. Ils me semblaient mal accouplés et j'avais la curieuse impression qu'ils ne pourraient être

heureux ensemble.

Ma voix avait baissé. Des pensées tumultueuses naissaient en moi. Je les résumai tout haut :

– Qui sait si ce n'est pas à la noce de Walter Anderson que j'ai assisté ce jour-là ?

Le notaire secoua la tête.

Il n'acceptait que les faits certains et son esprit posé rejetait tout ce qui, de près ou de loin, tenait à l'imagination.

– Pour que cela soit, il faudrait admettre une substitution de personnes avec la complicité de votre tuteur.

– Cela me paraît vraisemblable.

– N'allons pas si vite dans nos déductions... Il faut voir auparavant...

– Oh ! oui. Il faut voir... Je veux chercher... Je vous en prie, mon cher maître, ne m'abandonnez pas. Je suis venue vers vous aujourd'hui le cœur tout rempli d'espoir...

– Et vous constatez que je ne sais rien de plus

qu'hier !

– Alors, quoi faire ?

– J'y ai réfléchi...

Il s'enfonça dans son fauteuil et, croisant les doigts, il reprit :

– Ici, nous ne saurons rien de plus. Légalement, vous êtes Madame Anderson ; vos papiers sont en ordre, nous n'en apprendrons pas davantage. Il faut aller à Londres.

– S'il le faut, j'irai.

– C'est cela. Vous irez trouver ce solicitor anglais qui vous mettra en relation avec M. Anderson... Vous verrez ensuite celui-ci. Vous vous expliquerez avec lui, et selon ce qui sortira de cet entretien, vous agirez.

– Jusqu'ici, je ne vois guère de difficultés à suivre vos conseils.

– Il n'y en a qu'une...

– Laquelle ?

– Celle qui se présenterait si, chez M. Anderson, vous vous trouviez en présence d'une

femme affirmant que c'est vous qui usez d'un nom qui ne vous appartient pas.

– En effet... Comment prouver que je suis bien Simone Montagnac et que l'autre n'est qu'imposture ?

– J'ai pensé à cela, bien que, malgré tout, cette éventualité ne soit guère à redouter, puisque, si Walter Anderson fait une pension à sa femme, c'est que celle-ci n'est plus auprès de lui. Néanmoins, d'autres témoins peuvent infirmer vos dires. J'ai donc fait préparer une lettre pour M^e Curnett.

– Vous lui dites ?

– Je lui annonce que ma cliente, Simone Montagnac, va se rendre incessamment auprès de lui pour lui demander de plus amples renseignements au sujet de son mariage avec M. Walter Anderson, qu'elle prétend ne pas connaître.

– C'est la vérité.

– Tant que vous n'avez pas vu Walter Anderson, vous ne pouvez affirmer qu'il vous est

inconnu. Sous ce nom peut se cacher un personnage que vous avez déjà rencontré.

– Soit... passons ! Que lui dites-vous encore ?

– Je précise qu'aucun doute ne peut s'élever sur la personnalité de ma cliente : vous êtes bien la véritable Simone Montagnac, née au lieu et dates indiqués sur l'acte de mariage de M. Walter Anderson...

– C'est cela...

– Je termine donc, enfin, en le priant de se mettre à votre disposition pour éclaircir cette affaire.

– Parfait !

J'exprimai, toute joyeuse, au brave tabellion, combien je lui étais reconnaissante de s'intéresser si bienveillamment à ma situation.

Mais il m'interrompit paternellement :

– Vous me remercirez quand tout sera terminé... ce qui n'est pas près d'être fait, je le crains ! En attendant, partez pour Londres sans retard. J'ai réuni tous vos papiers et, ce qui va vous être tout particulièrement utile, en cas de

contestation, je vous ai fait établir des actes d'identité très détaillés... Il ne manque plus que votre photographie, votre signature, le tout à faire légaliser devant témoins, chez le commissaire de police. Tout à l'heure, quand vous me quitterez, deux de mes clerks vous accompagneront dans ce but, si toutefois vous avez en votre possession un portrait assez récent de vous.

J'avais justement, dans mon sac à main, une dizaine d'épreuves que M^{me} Nordin avait prises de moi, peu de jours auparavant.

Il en choisit une et la colla immédiatement sur la feuille qu'il tenait.

— Et maintenant, autre chose : pour aller à Londres, il faut de l'argent.

— J'ai deux mille francs, fis-je un peu gênée d'avouer une si minime somme.

— C'est insuffisant, déclara-t-il rondement. De concert avec M^e Lecourt, nous avons décidé de vous créditer, jusqu'à nouvel ordre, des *soixante mille francs* touchés pour vous par Bertheim, et dont nous ne trouvons pas emploi.

– Je ne puis accepter cet argent, qui est destiné à une M^{me} Anderson que je me refuse à être.

– Cela est affaire entre votre mari et vous. Légalement, vous êtes madame Anderson, et je vous dois compte des arriérés qui vous appartiennent.

– Dans ce cas, je préfère, momentanément, ne pas toucher à ce petit capital.

– Comme vous voudrez. En revanche, je vais vous demander quittance des quinze mille francs que j'ai reçus pour vous ces jours-ci et que je vais vous remettre immédiatement ; cela, vous pouvez le prendre sans arrière-pensée.

J'en étais abasourdie, et, malgré moi, je doutais de la réalité de ce qu'il me disait.

– Sérieusement, monsieur, vous estimez que je dois prendre cet argent ?

– Parfaitement, il est à vous !

– Et quel nom vais-je mettre au bas du reçu que vous me présentez ?

– Le vôtre.

– Soit ! fis-je en me décidant.

Et je signai : *Simone Montagnac*.

– N’ajoutez-vous pas : *épouse Walter Anderson* ? fit-il en souriant.

– Jamais ! m’écriai-je, en me levant brusquement.

Il me rassura en riant.

– Cela est secondaire pour un simple reçu.

Et, se frottant les mains :

– Tout de même, j’ai hâte de savoir comment les choses vont tourner, à Londres. C’est tellement étrange !

– Je vous tiendrai au courant.

– Naturellement. Et surtout un bon conseil, me dit-il alors que je me levais pour prendre congé : ne vous troublez pas, là-bas, et ne vous en laissez pas imposer par le flegme de nos voisins britanniques.

Je le quittai, emportant les *quinze mille francs*, avec un peu l’impression que je les avais volés.

Mon esprit n’arrivait pas à se convaincre que

tout cet argent était bien à moi.

Il ne nous fallut que vingt minutes à peine, à mes deux témoins et à moi, pour faire légaliser les papiers d'identité que M^e Dargile m'avait préparés.

Deux jours après, je m'embarquais pour Londres.

V

Le voyage s'effectua rapidement.

Enfoncée dans mes pensées, entièrement remplie de la singulière aventure qui bouleversait ma vie, c'est à peine si je remarquais les divers incidents de la route : arrivée à Dieppe, paquebot, débarquement à Newhaven, etc.

À Croydon, un employé de train me demanda à quelle gare de Londres je désirais descendre.

Je lui indiquai Victoria.

Cette question m'avait ramenée à la réalité en m'apprenant que mon voyage touchait à sa fin.

Il était sept heures du soir quand je fis mes premiers pas dans la grande cité londonienne.

Dans les dernières clartés du jour, la ville m'apparut pleine de vie et de mouvement, me donnant l'impression d'être accueillante et hospitalière.

Par dépêche, j'avais retenu une chambre dans un hôtel peu éloigné de Piccadilly, que m'avait enseigné mon hôtelier d'Évreux.

Je n'eus donc pas à me mettre en quête d'un logis. Une bonne table et, ce qui ne valait pas moins, un bon lit, dans une maison convenable, m'attendaient pour ce premier soir.

Le lendemain matin, dix heures sonnaient à peine quand je heurtai à la porte de l'étude M^e Curnett.

Le jeune commis qui me reçut m'apprit que son maître était absent.

– M^e Curnett est depuis deux jours à Brighton, pour une affaire importante.

– Et quand doit-il revenir ? interrogeai-je, un peu déçue.

– Vraisemblablement à la fin de la semaine... du moins, je le crois !

Nous étions au mercredi.

– Si madame désire voir son secrétaire ?

Je réfléchis quelques instants. Le contretemps

était fâcheux.

– J’attendrai le retour de M^e Curnett, décidai-je, car c’est à lui-même que je désire parler.

– Comme il plaira à Madame.

– D’ici là, pouvez-vous me donner l’adresse de M. Walter Anderson, qui doit être un de vos bons clients ?

Le commis hésita.

– Je viens de la part de M^e Dargile, notaire à Évreux, me hâtai-je de dire. Il a dû écrire ces jours-ci à votre patron.

Le clerc eut un geste d’ignorance.

– Je ne pense pas que j’aie à vous faire mystère de l’adresse de sir Walter Anderson. C’est un écrivain assez connu à Londres, et vous l’obtiendrez facilement dans les rédactions.

Je notai, en moi-même, ce précieux renseignement : mon mari était un homme bien connu !

J’avais atteint mon carnet de poche.

– Pour être certaine de ne pas me tromper

entre tous ces noms de rues que je connais fort mal, je vais prendre note de l'adresse. Vous dites : sir Walter Anderson...

– 132, Baker Street, acheva-t-il.

Et aussitôt, comme s'il tenait à faire les choses régulièrement, afin qu'aucun reproche ne pût lui être adressé, plus tard, pour son indiscretion, il me questionna :

– Si Madame, de son côté, veut bien me dire où l'on peut la faire prévenir, j'avertirai M^e Curnett de la visite de Madame.

Je lui donnai sur-le-champ satisfaction en lui recommandant de me téléphoner à l'hôtel, dès le retour de son patron.

Maintenant que je connaissais l'adresse de M. Anderson, une véritable hâte me saisissait de le voir.

Tout de suite, j'appelai un taxi et me fis conduire à proximité de son domicile.

Baker Street était une large et grande avenue, où je pouvais, sans danger d'être remarquée, approcher du numéro 132 et l'examiner à loisir...

du moins, dans la mesure du possible, car la maison se cachait au fond d'une minuscule cour pavée que j'entrevois par la grande porte cochère, restée ouverte.

Mais une impatience fébrile me prenait subitement de découvrir, tout de suite, la vérité sur l'imbroglio auquel j'étais mêlée. Et il ne me suffisait plus de regarder cette maison de loin : il me fallait agir sans plus tarder.

Je regardai l'heure à ma montre.

Pouvais-je, sans être indiscreète, me présenter à sir Anderson ?

Il n'était guère plus de dix heures et demie.

Il me parut que le moment n'était pas défavorable...

Je franchis donc la grande porte et pénétraï dans la cour.

Sur le côté gauche, en retrait, un domestique était occupé à laver une automobile.

J'allai à lui et, en anglais, m'informai si M. Walter Anderson était à son domicile.

Il se redressa et, lentement, sans parler, me désigna la porte principale de la maison d'habitation.

Un large perron y accédait.

Une sonnerie électrique, que, du doigt, je mis en mouvement, fit accourir un vieux serviteur.

Il ne fit qu'entrouvrir la porte, mais me dévisagea de la tête aux pieds.

Poliment, je lui répétai ma question.

– Un rendez-vous ? questionna-t-il laconiquement.

– Non, dis-je.

– Alors, écrivez !

Il allait refermer la porte, mais j'avais avancé mon pied, ce qui l'obligea à la maintenir ouverte, en même temps qu'à m'écouter.

– Je viens de la part de M^e Curnett, dis-je en mentant effrontément. J'ai besoin de voir immédiatement sir Anderson. Faites-lui passer ma carte : je suis sûre qu'il me recevra.

– Je doute, fit-il de son même ton laconique.

Mais il ajouta, tendant la main :

– Donnez.

Je lui tendis une de mes cartes.

Mon nom seul de jeune fille y figurait, naturellement. À la suite, j'avais écrit, au crayon, ces deux lignes :

« Prie monsieur Walter Anderson de bien vouloir lui consacrer quelques instants, pour affaire urgente. »

Le vieux domestique s'était éloigné, refermant la porte sur lui, et me laissant dehors, sur le perron.

Il fut dix bonnes minutes absent. Je commençais à croire qu'il m'avait oubliée et je restais incertaine, ne sachant si je devais sonner à nouveau ou m'éloigner, quand il reparut enfin.

– Venez ! fit-il.

Cette attente avait fait tomber mon exaltation. Je le suivis, plutôt un peu intimidée, et me demandant dans quels termes j'allais aborder l'entretien.

Si près du but, une gêne m'envahissait. J'avoue même qu'en cette minute, si j'avais pu, sans scandale, revenir en arrière et m'enfuir de cette maison, je l'aurais fait sur-le-champ.

Mais, devant moi, l'homme ouvrait des portes et s'effaçait. Je ne pouvais reculer.

Dans cet état d'esprit, je traversai trois ou quatre pièces luxueusement meublées. Il s'arrêta enfin, souleva une tenture et frappa.

– Ouvrez ! fit une voix brève.

– Cette dame est là...

– Qu'elle entre !

Le ton impératif de la voix me rendit subitement tous mes moyens.

Et pénétrant bravement dans un vaste cabinet de travail, je vis enfin celui que la légalité me reconnaissait comme mari.

Comme je m'y attendais, il m'était totalement inconnu et sa physionomie n'évoquait aucun souvenir.

Il était grand et blond. Le visage était rasé et

éclairé par deux yeux bleus, un peu froids, un peu hautains.

Une impression de force et d'énergie se dégageait de toute sa personne.

En France, on aurait dit : c'est un bel homme. Dans le peuple, on l'eût désigné autrement : il est costaud, aurait dit le gavroche. À moi, il me fit l'effet d'une force que je ne pourrais vaincre.

Il était debout quand je pénétrai chez lui.

Une seconde, nous restâmes à nous examiner.

Et, voyant qu'il ne me désignait ni chaise ni fauteuil, pour mieux abréger l'entretien, bien certainement, je pris le parti de m'asseoir, en face de lui, de l'autre côté de son bureau, sans y être conviée. Silencieusement, il m'avait regardée faire.

– Vous désirez ? fit-il enfin, toujours debout et immobile.

– Vous parler, répliquai-je. Et comme ce sera long, je pense que nous serons mieux assis que debout.

Un éclair de surprise brilla dans ses yeux

bleus. Mon ton décidé l'étonnait. Je n'en revenais pas moi-même de mon audace.

Un peu raide, il s'assit pourtant.

– Allez au but, fit-il sèchement en français. Et comme vous me paraissez peu familiarisée avec la langue anglaise, usez du français, je le parle couramment.

En effet, il s'exprimait facilement ; à peine un léger accent révélait son origine britannique.

– Je ne demande pas mieux que de m'exprimer en ma langue maternelle, répondis-je aussitôt. Il ne m'en sera que plus facile pour me faire comprendre de vous.

– Eh bien ?

– Avant de commencer, puis-je vous demander si vous êtes bien monsieur Walter Anderson, le client de M^e Curnett ?

– Je le suis.

– Personne d'autre ne porte pareil nom ?

– Pas que je sache.

– C'est donc bien à vous que j'ai affaire. Vous

avez lu mon nom.

– J’ai lu.

– Ce nom ne vous dit rien ?

– Non, quand il se rapporte à vous.

– Ce nom est le mien.

– Non !

Ce non était si énergique que je sursautai.

– Je m’attendais un peu à cela, repris-je pourtant, sans autrement m’émouvoir. Il y a quelques jours, on prononça votre nom devant moi, et, avec la même force de dénégation, j’affirmai ne pas vous connaître.

– Je ne vous connais pas davantage.

– Il paraît, cependant, que je n’ai pas plus à vous ignorer que vous ne devez voir en moi une inconnue. Par suite de quelles circonstances ? Je ne sais. Depuis quatre ans et demi, il paraît que votre nom est accolé au mien ; autrement dit, je serais votre femme et vous seriez mon mari.

Je me mis à rire, tant la chose que j’évoquais me paraissait amusante.

Le visage de Walter Anderson gardait toute sa gravité.

– Non, répéta-t-il, je ne vous connais pas.

– Et je ne suis pas votre femme, n'est-ce pas ?

Il eut presque un geste d'horreur.

– Non !

– Oh ! de cela, j'en suis sûre ! fis-je, gaiement.
C'est bien la première fois que je vous vois.

– *Yes* !

– Mais comme je suis, moi, Simone Montagnac, et qu'il paraît que vous avez épousé, il y a quatre ans, une femme portant ce nom, je viens vous prier de ne pas me refuser les quelques renseignements utiles pour faire régulariser la situation.

– Quelle situation ?

– Celle qui me fait votre femme malgré moi.

– Non. Ce n'est pas !

– Pardon. Sur mon état civil, on fait figurer un mariage avec vous, que je n'ai pas conclu.

- Moi non plus.
- Vous n’êtes pas marié ?
- Si.
- Et le nom de votre femme n’est pas
« Simone Montagnac » ?
- Oui, c’est cela !
- Eh bien ! ce nom est le mien.
- Impossible !
- Permettez.
- Non ! c’est un mensonge.
- Mensonge ! Regardez ces papiers.
- Inutile, ces papiers sont faux !
- Comment, faux ?
- *Yes.*
- Et pourquoi ?
- Parce que je ne vous ai pas épousée.
- Justement. Il y a erreur.
- Non, pas d’erreur !
- Enfin, voyez vous-même...

Je lui tendais les différents papiers d'état civil que j'avais apportés.

Dédaigneusement, il les repoussa.

Je commençais à trouver son flegme particulièrement agaçant. Peu à peu, la chaleur me montait au visage et mon ton devenait plus élevé.

– Cependant, monsieur, puisque c'est bien de vous, « Walter Anderson », et de moi, « Simone Montagnac », qu'il s'agit, vous ne pouvez refuser d'examiner cela sans parti pris.

– Je ne vous ai pas épousée, répéta-t-il avec force. Je ne vous connais pas. Ma femme est une superbe créature... très jolie, très chic... vous ne lui ressemblez en rien.

Une rougeur violente couvrit mon visage.

Ma mise modeste et mon non moins modeste minois ne pouvaient prétendre à aucun compliment. Cependant, en France, les hommes ont des tournures de phrases moins cruelles pour l'amour-propre féminin.

Ce mauvais compliment inattendu m'avait

toute désorientée. Je ne savais plus quels arguments je me proposais de lui servir encore.

Il s'était levé.

– Vous voyez, inutile d'insister...

– Ce qui veut dire ?

– Que je n'ai plus de temps à perdre à vous écouter.

– Permettez, monsieur, vous ne paraissez pas prendre au sérieux ma visite.

– Je ne la prends pas.

– Vous avez tort, car il ne suffira pas de m'opposer des dénégations. Ce que je viens chercher à Londres, ce ne sont pas des droits d'une épouse méconnue... De cela, je ne m'en soucie et combien ! Non, ce que je veux et ce que je poursuivrai jusqu'au bout, c'est l'invalidité de ce ridicule mariage.

– En effet, l'idée que j'aurais pu vous épouser est complètement ridicule.

– Oh ! ne maniez pas l'ironie, monsieur. Exprimée en français, elle frise la grossièreté. Je

ne vous connais pas et ne désire nullement vous connaître davantage. Mais je suis Simone Montagnac, la seule et la vraie ayant le droit de porter ce nom ; or, si par suite de je ne sais quelles circonstances, vous ou votre femme avez cru devoir user de mon nom patronymique, je protesterai devant les tribunaux et j'obtiendrai justice !

– Les Françaises parlent beaucoup, fit-il, flegmatiquement.

– Elles savent agir aussi, répliquai-je, exaspérée. Surtout quand leur honneur en dépend.

Il se mit à rire, si je puis appeler rire le petit sifflement qu'il fit entendre.

– Votre honneur ! Je ne pense pas que le nom de Walter Anderson puisse déshonorer aucune femme.

– Encore faudrait-il que je l'aie accepté et qu'on ne me forçât pas à le porter malgré moi.

– Chantage ! fit-il du bout des lèvres, avec un suprême dédain.

– Du chantage ? protestai-je, indignée.

– *Yes*. Rien de vrai dans tout ce que vous dites depuis une heure.

Cette façon de mettre en doute mes paroles me jeta hors de moi.

– Mais je n’invente rien. Voici des papiers : examinez-les ! Pourquoi, systématiquement, refusez-vous de les regarder ?

Il avait fini de rouler une cigarette.

Je le vis appuyer sur un bouton de sonnette électrique.

– Je vais vous faire jeter dehors, expliqua-t-il posément. J’ai assez écouté vos histoires.

– Inutile d’user de procédés violents avec moi, fis-je, soudainement calmée. Je me retire, mais vous regretterez, monsieur Anderson, de n’avoir pas traité cette affaire à l’amiable.

Le domestique était réapparu.

– Reconduisez, fit le maître, en allumant négligemment sa cigarette.

Sans le saluer, la tête haute et m’efforçant de prendre une attitude détachée, je quittai le bureau.

Mais, en moi-même, l'orage grondait et, quand je me retrouvai dans la rue, une véritable colère me soulevait.

– Ah ! le vilain monsieur ! le grossier personnage ! Quel goujat !... Avoir osé me dire que je mentais, que c'était du chantage !... Eh bien ! nous verrons...

Les Normands, dit-on, sont chicaniers et se complaisent dans les procès ; or, j'étais, par mon père et par ma mère, de pure race normande. Est-ce pour cela que, durant les heures qui suivirent, marchant au hasard dans les rues de Londres, je ne sus rien envisager de bon que procès, procureur et amendes formidables ?

Ah ! le bon scandale que je lui souhaitais, à lui et à sa femme !

Ma rage fut telle que je ne déjeunai pas ce jour-là, et ce n'est que le soir, après que ma colère se fut un peu calmée, que je m'aperçus n'avoir absorbé qu'une tasse de lait depuis le matin.

Tout en marchant, sans m'en rendre compte, j'avais atteint l'autre extrémité de Londres et je dus user d'une voiture pour regagner mon hôtel.

VI

Quand, le soir, après cette journée mouvementée, je me retrouvai seule dans ma chambre, un lourd découragement m'envahit.

Après les heures énervantes que j'avais vécues, la détente se produisait et amenait avec elle son cortège de dépression et d'amertume.

Ma silhouette, entrevue dans la glace, ne contribua pas peu à amener ce découragement, en me renvoyant tout à coup mon image sous une apparence que je n'avais jamais remarquée.

Cette robe noire étriquée, démodée, me vêtait, malgré son extrême propreté, comme d'une livrée de misère.

Et ce chapeau bon marché, porté depuis de longs mois ; ces chaussures solides, mais peu élégantes et ayant déjà visité le cordonnier pour ressemelage ; ces gants de laine ; ce parapluie de

silésienne ; la chaîne de montre en jais noir ; la modeste broche d'argent ; tout cet ensemble, rappelant l'humble institutrice de province aux gages dérisoires, ne m'avait jamais paru si misérable que ce soir-là.

Humiliée devant mon visage, je sentis des larmes mouiller mes yeux.

Comment le hautain Walter Anderson eût-il pu ne pas être frappé de ces signes extérieurs de ma médiocrité ?... Ce soir-là, je riais de ma misère.

En Angleterre, le paysan est de mise presque aussi soignée que le citadin, et l'ouvrier s'habille avec autant de recherche que l'usinier.

Subitement, des choses autrefois apprises me revenaient en mémoire.

L'Angleterre était, à la fois, le pays des millionnaires et celui des indigents ; c'était aussi, par excellence, le pays des pickpockets et des chevaliers d'industrie. Ne dit-on pas qu'il y a, à Londres, un voleur sur dix ou douze individus !

et, dans je ne sais quel rapport, un des magistrats¹ de la ville n'affirmait-il pas que trente mille personnes se lèvent à Londres, chaque jour, sans savoir où elles se procureront leur nourriture et où elles trouveront un gîte le soir ?

Comment m'étonner, après cela, que Walter Anderson, en me voyant si médiocrement vêtue, n'ait accordé aucune créance à mes dires ?

Quelle confiance ma vue pouvait-elle lui inspirer, dans un pays où fleurit, presque à l'abri des institutions, une foule de gens sans aveu qu'on coudoie à chaque pas et dont la principale occupation est de mettre le portefeuille d'autrui à contribution ?

On a dit que l'Angleterre est le pays où l'on a le moins de honte de demander et de recevoir de l'argent ; que partout ailleurs la pauvreté est un malheur, mais que, là, elle est un crime. Le mérite doit donc, pour y réussir, prendre les dehors de l'aisance, puisque, fatalement, on est appelé à y juger l'homme d'après son extérieur avant toute autre considération.

¹ M. Celquhoum.

Toutes ces désolantes observations défilèrent en cinématographie dans ma mémoire, me causant le cuisant regret de n'y avoir pas songé plus tôt.

Et, comme si cela ne suffisait pas encore à mon humiliation, voilà que je me rappelais certains conseils de mon hôtelier d'Évreux.

« Surtout, n'essayez pas d'aller quelque part sans vous être assurée auparavant que vous y serez bien reçue... Ayez toujours une recommandation. La lettre que je vous donne vous ouvrira les portes d'un hôtel sérieux et bien fréquenté. Mais cela est peu de chose. Souvenez-vous qu'en général, pour pénétrer dans la société londonienne, il faut y être présenté. L'étiquette règne dans les salons et même au sein des réunions les plus intimes. Apportez donc toujours un grand discernement dans le choix de vos connaissances, de même qu'une grande réserve dans vos allées et venues. »

Ah ! vraiment, cela m'avait bien servi que ce brave homme d'hôtelier m'eût mise en garde contre certains usages ou familiarisée avec

d'autres !

Du discernement ?

Pour ma première journée, j'en avais vraiment eu ! J'aurais été dans un petit village normand, en plein milieu de connaissances, que je n'aurais pas agi avec moins de circonspection que je l'avais fait pour mes débuts à Londres.

M^e Dargile m'avait ouvert l'étude de M^e Curnett ; sans mon impardonnable précipitation, tout se serait passé convenablement et je n'aurais pas été mise à la porte de la maison de Walter Anderson.

Le souvenir de cet affront me faisait monter le rouge au visage ; j'avais été renvoyée d'une maison, moi, une jeune fille respectable !

Je passai toute la nuit à ressasser de telles pensées.

On devine que je ne m'attardai pas au lit, ce matin-là.

La nuit, dit-on, porte conseil. Je ne sais si le résultat de mes heures sans sommeil fut vraiment de grande importance, mais il est certain que je

sortis de bon matin et que je me mis à courir les magasins français de Londres.

Le soir même, je me retrouvai à l'hôtel, ma chambre encombrée de cartons de toutes grandeurs et de toutes espèces, qu'on y avait apportés depuis le matin. J'étais riche, à présent, de plusieurs robes et chapeaux. Je n'avais oublié ni le linge, ni les chaussures ; mais ma bourse était allégée de plus de quatre mille francs.

Et pendant que je déballais toutes ces choses et les rangeais dans l'armoire, l'on pût m'entendre murmurer avec une certaine véhémence :

– Ah ! il vous en faut du vernis, messieurs les Anglais ! eh bien ! on en mettra !... On vous jetera de la poudre aux yeux, monsieur Anderson, puisque cela vous plaît !... Belle, chic, élégante ! vraiment elle était tout cela votre femme !... S'il ne me donne pas la beauté, il servira au moins à me parer, votre argent, mister Anderson ! car c'est vous qui payez la note, sublime romancier !... Écrivain !... ça se dit *homme de lettres* et ça n'est même pas assez

physionomiste pour distinguer une honnête jeune fille d'une aventurière !... Fi, le vilain polichinelle !...

Je n'affirme pas que mes robes et ma lingerie ne furent pas un peu froissées par les gestes énergiques dont je ponctuais mes paroles. Je crus même que pour mieux, sans doute, les ranger sur les planches des armoires, je leur distribuai quelques coups de poing supplémentaires, destinés, bien certainement, au désagréable fantôme qui hantait ma mémoire !

J'achevais à peine mon travail qu'un groom de l'hôtel frappa à ma porte.

– Miss, on vous a demandée au téléphone, cet après-midi. Comme vous n'étiez pas là, on a prévenu l'employé qu'un message vous serait envoyé dans la soirée. Or, le porteur est ici, désirez-vous le voir ? Il y a peut-être une réponse.

Par suite du zèle que j'avais apporté à mon travail, ma toilette et ma coiffure étaient un peu en désordre... comme ma chambre, d'ailleurs, où les cartons béants s'amoncelaient. Je ne pouvais, en cet état, songer à descendre au salon.

Je priai donc le groom de faire monter le garçon de courses.

Le message portait l'en-tête de l'étude de M^e Curnett.

C'était lui-même qui m'écrivait et m'annonçait qu'il était en possession de la lettre de sir Dargile ; il me fixait rendez-vous pour le lendemain, trois heures.

Cet empressement de M^e Curnett à me mander auprès de lui me fit plaisir. Au moins, celui-là ne souhaitait que m'entendre !

Hâtivement, je libellai un court billet d'acceptation pour le rendez-vous fixé et je le remis au commissionnaire avec un léger pourboire.

Puis, fatiguée de mes courses à travers les magasins et des nombreux essayages que j'avais dû subir en un si court laps de temps, satisfaite également de savoir que je serais bien vêtue pour l'entrevue du lendemain, je me couchai et m'endormis du sommeil du juste.

VII

Je fus exacte au rendez-vous fixé par M^e Curnett.

Je croyais le trouver seul dans son cabinet, mais Walter Anderson y était aussi.

Sa présence inattendue me causa un vrai malaise. Parce qu'il était là, les choses me paraissaient hostiles et j'avais l'appréhension d'une scène identique à celle de l'avant-veille, M^e Curnett ayant dû déjà être circonvenu par lui.

Cependant, à mon entrée, il s'était levé et m'avait saluée d'une légère inclination de tête, pendant que ses yeux se posaient sur moi avec une sorte de surprise, comme s'il ne me reconnaissait que difficilement. Peut-être s'attendait-il à me retrouver vêtue de la livrée de misère sous laquelle je lui avais rendu visite l'avant-veille.

Cette pensée amena à mes joues un flot de sang, pendant que, sans hauteur, mais sans empressement, je répondais à son salut. Je dois avouer que sa vue venait de faire renaître en moi une vague de pensées tumultueuses où l'amour-propre blessé s'alliait à la rancune non assouvie. Pour ce premier entretien avec M^e Curnett, j'aurais préféré qu'il ne fût pas là, car je sentais qu'il serait plus fort que moi d'être toujours d'un avis diamétralement opposé à celui de lord Anderson, dût-il en résulter pour mes intérêts un véritable préjudice.

M^e Curnett avait eu de mon côté un geste accueillant.

– Miss Simone Montagnac, n'est-ce pas ? fit-il aimablement.

Ce mot de miss, dans la bouche de l'homme d'affaires anglais, me fit du bien. Au moins, celui-là ne me mariait pas de force, pas plus qu'il ne niait mon état civil !

Et, parce que je sentais l'atmosphère plus cordiale, peut-être aussi parce que je me savais bien vêtue dans mon nouveau tailleur bleu, je

repris un peu confiance.

Au surplus, comme je m'asseyais dans un fauteuil, que le maître des lieux avançait vers moi, la haute glace de la cheminée me renvoya l'image d'une fraîche et gentille Parisienne, sous le grand feutre blanc qui me coiffait.

Et comme il n'est, ma foi, rien de mieux pour donner de l'aplomb à une femme, que de se savoir agréable à voir, je retrouvai subitement mon assurance.

Tout de suite, d'ailleurs, M^e Curnett entra dans le vif du sujet, ce qui ne me permit pas d'épiloguer plus longtemps sur les gens et les choses qui m'entouraient.

– J'ai reçu une lettre de votre notaire d'Évreux, m'annonçant votre venue ; d'un autre côté, sir Walter Anderson m'a fait part de la visite que vous lui avez faite...

– Ah ! fis-je un peu ironique, M. Anderson y avait donc tout de même attaché de l'importance ?

– Sur le moment, peut-être ne démêla-t-il pas

la vérité. Votre visite le prenait un peu au dépourvu ; de but en blanc, n'est-ce pas, il est difficile de se faire une opinion... Bref, mercredi, à mon retour, j'appris qu'il m'avait téléphoné dans la journée.

– Mercredi, dites-vous ?

– Oui, intervint lord Anderson : le soir même de votre venue, j'ai tenu à mettre M^e Curnett au courant de vos dires.

– Mes *dires* exprimaient la vérité.

– Je l'ignorais.

– Vous eussiez pu le vérifier sur-le-champ.

L'entretien prenait une tournure agressive !

M^e Curnett intervint :

– La lettre de sir Dargile manquait et, comme elle est le véritable pivot de cette invraisemblable histoire, lord Walter Anderson n'aurait pu apprécier.

– Si même il avait daigné examiner les preuves que je lui apportais ? fis-je sèchement.

– Même en tenant compte de cela, répliqua

fermement l'homme d'affaires anglais.

Il continua :

– Des papiers d'état civil peuvent être falsifiés et de faux cachets apposés.

– La lettre de M^e Dargile peut également être apocryphe.

– En effet ! aussi, en ai-je vérifié, hier, les origines, sur le désir de lord Anderson.

– Vous avez pu vous assurer qu'elle émanait bien de mon notaire ? dis-je, un peu surprise.

– Oui, par dépêche, je m'en suis fait confirmer les principaux passages.

Je restais confondue de tant de précautions.

Sans remarquer mon étonnement, M^e Curnett poursuivait :

– Lord Anderson et moi-même ne doutons plus, à présent, de votre véritable identité ; vous êtes bien la demoiselle Simone Montagnac, que nous avons cru épouser le 23 juillet 19...

– Que vous avez cru épouser ? répétai-je sans comprendre.

– *Yes*. C'était Simone Montagnac que lord Anderson tenait à épouser, quelle que fût la jeune fille qui portât ce nom.

Walter Anderson approuva de la tête.

– Je ne comprends pas du tout, déclarai-je. Et comme j'ignore le premier mot de ce singulier mariage, voulez-vous, messieurs, me mettre au courant ?

– C'est ce que je vais faire, avec la permission de lord Anderson, dit le notaire.

Et, après s'être recueilli un instant, il commença le récit qui va suivre.

M^e Curnett était un homme d'une cinquantaine d'années, rompu bien certainement aux affaires. Il apportait dans son ton et ses manières une rondeur et une bonhomie destinées à lui concilier la confiance de ses clients et celle de ses partenaires. Je devais, par la suite, m'apercevoir que cette bienveillante rondeur ne l'empêchait pas d'être un homme d'affaires admirable, prenant les intérêts de ses clients, plus qu'eux-mêmes peut-être ! et faisait de lui un terrible et

redoutable adversaire.

Pour le moment, ses paroles calmes et courtoises, sa voix sympathique et prenante m'avaient mise à l'aise, en créant autour de moi une atmosphère de confiance et d'espoir. Il me semblait que j'étais en présence d'un autre M^e Dargile, et qu'il ne pouvait m'arriver que du bon en sa compagnie.

C'est donc dans un véritable esprit de conciliation que j'écoutai les explications qu'il me donna.

– Je suis obligé de résumer les faits, en remontant pour cela assez loin en arrière. Il me faut évoquer la mémoire de votre mère ainsi que celle de votre parrain. Il y a quelque vingt-cinq ans, celui-ci, Charles de Florent, voulut épouser M^{me} votre mère, alors Valentine d'Erneville.

« Malheureusement, des dissentiments politiques séparaient les deux familles, et ni le père de Charles de Florent, ni celui de Valentine, ne consentirent à donner leur approbation à ce mariage. Valentine d'Erneville devint donc M^{me} Montagnac et Charles de Florent resta célibataire.

Ce dernier avait une sœur, Jeanne, de quelques années plus âgée que lui, mariée à un savant anglais : Raymond Anderson, père de Walter, ici présent. Il en résulte donc que Charles de Florent était à la fois votre parrain et l'oncle de Walter Anderson.

« Vous avez bien saisi jusqu'ici les rapports des différents personnages qui furent les causes directes et indirectes du mariage contracté par mon client ?

– J'ai bien compris.

– Au surplus, ces détails n'ont qu'une valeur rétrospective, puisque, sauf le vieux Raoul de Florent, père de Charles et grand-père de lord Walter, tous les autres personnages sont morts et que vous deux êtes en tout et pour tout les seuls descendants des familles d'Erneville et de Florent.

– Très bien.

– Ce qui importe surtout de savoir, c'est qu'il y a cinq ans, à sa mort, Charles de Florent laissait dix millions et pas d'enfant.

« Par testament, il instituait Walter Anderson légataire universel, sous certaines conditions dont la plus importante était que son neveu épouserait sa filleule, Simone Montagnac, et lui reconnaîtrait en dot une somme de dix mille livres sterling. Il est assez difficile d'expliquer pourquoi le testateur fixa cette condition plutôt que de vous léguer directement cette somme. Peut-être craignait-il que le testament fût attaqué par le vieux de Florent. Il apparaît en effet, dans l'exposé de ses dernières volontés, qu'il n'avait jamais pardonné à son père de l'avoir contraint au célibat en lui refusant le droit d'épouser la femme qu'il aimait. Il semble également qu'il soit resté garçon, non pas tant à cause de son amour malheureux que par vengeance, et pour priver le vieux Raoul de Florent de tout espoir de voir se perpétuer sa lignée. Avec Charles, en effet, s'est éteint le nom des de Florent.

« Quoi qu'il en soit des motifs réels qui ont dicté pareil testament à votre parrain, une chose est certaine, c'est que sa volonté nettement exprimée était que vous épousiez Walter Anderson.

– C’était tout de même unir une d’Erneville à un de Florent, fis-je en souriant.

– Justement. Et, dans une lettre très affectueuse à son neveu, il suppliait celui-ci de conclure ce mariage, affirmant qu’il aurait en sa filleule une femme exquise et accomplie. Bref, lord Anderson, qui aimait beaucoup son oncle, fut enchanté de l’espèce de vengeance posthume qu’on lui donnait à réaliser, et il accepta la femme que son parent lui léguait.

– Il accepta la femme ainsi que les dix millions, fis-je, légèrement ironique.

– Évidemment, répliqua posément le notaire, puisque ceux-ci faisaient partie du traité.

Pendant toutes ces explications, Walter Anderson, assis dans son fauteuil, à l’autre extrémité de la pièce, les jambes croisées, semblait totalement étranger à l’entretien qui se déroulait.

L’entendait-il, ou sa pensée, suivant quelque fil vagabond, s’envolait-elle hors des quatre murs de la pièce ?

Nul n'aurait pu le dire à son attitude désintéressée. Parfois, il fixait obstinément le bout de sa bottine qui scintillait sous le léger balancement du pied ; d'autres fois, ses yeux ne se détachaient plus de la haute fenêtre que des rideaux de tulle assombrissaient à peine.

– Tout cela ne me dit pas, fis-je remarquer après les explications du notaire, comment M. Walter Anderson a pu contracter ce mariage sans que j'en sache rien, ni surtout que je sois présente à la cérémonie.

En posant la question, j'appréhendais presque la réponse, tant en cette minute la supposition de M^e Dargile me paraissait soudain vraisemblable :

– Vous avez pu vous marier par gaminerie, par surprise ou par ignorance...

Mais M^e Curnett dissipa vite cette crainte.

– Votre question est plus difficile à résoudre, car la bonne foi de lord Anderson a été surprise. Pour vous épouser, il fallait vous connaître et, pour vous connaître, avoir recours à votre tuteur. C'est lui, ce misérable, qui, trompant notre

confiance, machina cette substitution de personne !

Bertheim vint à Londres ; il nous présenta une gracieuse jeune fille qu'il nous dit être sa pupille, Simone Montagnac. Nous n'allâmes pas chercher autre chose. Pourquoi aurions-nous mis en doute la parole de votre tuteur ? Quel intérêt pouvait-il avoir à une substitution de personne ? Nous épousâmes la femme qu'il nous présentait. Elle était jeune et jolie...

– Je sais : blonde, élégante, très chic ! interrompis-je, légèrement railleuse, avec un rapide coup d'œil à lord Anderson dont la physionomie restait impénétrable.

– Vous l'avez vue ? demanda le notaire, surpris.

– Non... M. Anderson m'a vanté déjà les mérites de sa femme.

M^e Curnett hocha la tête.

– Hélas ! ses mérites se réduisirent à son extérieur. Elle était coquette, dépensière, nerveuse, autoritaire et d'un caractère

franchement insupportable. Après un mois de mariage, le ménage de lord Anderson était déjà un véritable enfer.

Je ne pus me défendre de jeter un nouveau coup d'œil sur Walter Anderson. Depuis qu'il était plus directement question de lui, il s'était levé et arpentait à grands pas l'appartement. Ses yeux plus durs et ses lèvres pincées indiquaient seuls qu'il ne perdait pas un mot de ce que disait M^e Curnett et je m'étonnais presque qu'il n'arrêtât pas celui-ci sur ce chapitre de sa vie intime.

Mais il devait y avoir eu entente entre les deux hommes, avant mon arrivée, car le tabellion continuait son récit, comme si l'intéressé lui-même n'avait pas été là.

— Pour ne pas donner à son aïeul, Raoul de Florent, la satisfaction que lui eût causée le divorce de son petit-fils avec la fille de Valentine d'Erneville, mon client cacha à tous la plaie intime qui ravageait son foyer et, pendant deux ans, il supporta cet enfer. Les choses dureraient encore si l'indigne créature qui avait emprunté

votre nom n'avait un jour quitté le domicile conjugal en emportant cent soixante mille francs de valeurs que mon client, imprudemment, avait déposées dans un tiroir.

Depuis, elle court encore et nous n'en avons entendu parler qu'une seule fois, par Bertheim, qui réclama pour elle une pension, en nous menaçant de scandale si nous n'obtempérions pas à sa demande.

— Mais je ne vois pas quel intérêt mon tuteur eut à cette substitution de personne ? fis-je remarquer.

— Il faut supposer qu'il y trouva son compte, affirma M^c Curnett. Nous ne pouvons là-dessus qu'échafauder des suppositions. Bertheim était un juif d'origine allemande et naturalisé Français pour la commodité de ses affaires. Il devait être extrêmement cupide en même temps que peu scrupuleux sur les moyens qu'il employait. Il avait dû escompter que lord Anderson, fatigué des écarts de sa femme, se déciderait à demander le divorce, auquel cas, il aurait dû verser les dix mille livres reconnus en dot ; inutile d'ajouter que

la majeure partie de cette somme eût passé des mains de sa complice dans les siennes. Cette misérable femme joua son rôle à merveille ; mais le hasard a voulu que la volonté tenace de lord Anderson déjouât leurs calculs.

– Mais moi, dans tout cela, qu'est-ce que Bertheim faisait de moi ?

– Bah ! Peut-être se disait-il qu'il avait plus de quatre ans devant lui avant que votre majorité vînt l'obliger à vous rendre des comptes. Il devait supposer que tout serait fini pour cette date, et il est probable que si les choses avaient bien tourné, il n'eût pas attendu vos vingt et un ans pour filer ailleurs avec sa complice.

Évidemment, les suppositions de M^e Curnett devaient approcher de la vérité.

Mon tuteur avait probablement calculé ainsi.

Pendant qu'après ses longues explications le tabellion soufflait un peu, mon attention se reporta sur Walter Anderson.

Le front barré de plusieurs plis, les yeux à terre, les mains au dos, il continuait sa promenade

à travers l'appartement. C'était peut-être la première fois que ses déboires conjugaux étaient ainsi mis à nu et étalés devant une personne étrangère. Hautain comme il le paraissait être, cette confession, même faite par la bouche d'un autre, avait dû lui être extrêmement pénible. Et, bien que je n'eusse pas à me louer de ses procédés à mon égard, il excita ma compassion.

— Vous voici maintenant au courant de tout ce qui a précédé et suivi le mariage de lord Anderson, reprit l'homme d'affaires. Je pense n'avoir omis aucun détail susceptible de vous éclairer. Il vous reste, à votre tour, de nous dire comment vous avez connu la vérité et ce que vous comptez faire à présent.

Rapidement, je racontai la mort de Bertheim et l'ingérence de M^e Dargile dans ses affaires ; je dis en quelques mots combien celui-ci avait eu du mal à me persuader que j'étais vraiment mariée et je terminai en affirmant ma résolution de faire annuler ce lien, puisqu'il reposait sur une substitution de personne.

— Et pourquoi annuler ? se récria le notaire. La

substitution de personne n'empêche pas l'existence du testament de Charles de Florent. C'est surtout ses ultimes volontés qui vous ont mariée à Walter Anderson.

– Pardon, répliquai-je, je n'ai pas accepté les clauses de ce testament, moi !

– Mais vous en bénéficiez néanmoins, puisqu'il vous fait riche, alors que, de votre aveu, vous êtes totalement sans fortune.

– Eh ! croyez-vous donc bien, monsieur, que je garderai par devers moi cette somme de dix mille livres sterling dont ce mariage me fait bénéficiaire ? Je n'ai nullement l'intention de faire tort d'un centime à sir Anderson. Pour que les choses soient en ordre, j'offre même de lui fournir, dès aujourd'hui, décharge de l'argent qu'il m'a reconnu en dot. Je ne lui demande qu'une chose, c'est de m'aider loyalement à faire annuler ce mariage.

– Jamais !

Cette exclamation avait été poussée par Walter Anderson. Arrêté, debout devant moi, il me

regardait un peu pâle, le défi aux lèvres.

J'avais tressailli sous l'énergie du ton. C'était la première fois qu'il prenait part à l'entretien et, par sa seule exclamation, il était déjà en opposition avec moi.

Ma première surprise passée, je dois reconnaître qu'il y eut en moi-même une sorte de satisfaction d'avoir l'occasion d'être en contradiction avec lui.

– Vous ne voulez pas que ce mariage soit annulé ? fis-je, très calme.

– Je ne veux pas.

– Et pourquoi ?

– Pour la même raison que j'ai supporté pendant deux ans le caractère infernal de l'autre femme. Je ne veux, ni divorce, ni annulation... du moins tant que mon grand-père vivra... Après, l'on verra !

– Et quel âge à votre grand-père ?

– Soixante-seize ans, et solide encore, si j'en juge par sa volonté implacable...

Je me mis à rire.

– Voyons, ce n'est pas sérieux : nous ne nous connaissons pas ; nous ne nous aimons pas... oh ! pas du tout !...

– Oh ! non ! pas du tout ! appuya-t-il avec conviction.

– J'ajoute même que nous serions plutôt antipathiques l'un à l'autre, continuai-je.

– Tout à fait antipathiques ! fit-il sur le même ton.

– Il est donc impossible que, sérieusement, vous laissiez subsister ce sot mariage qui nous unit et qui pourrait durer longtemps encore, pour peu que votre aïeul devienne centenaire.

– Ce mariage est, en effet, une calamité, répliqua-t-il du tac au tac, mais j'ai décidé qu'il durerait tant que mon grand-père vivrait. Or, un Anglais n'a qu'une volonté et, lorsqu'il a décidé quelque chose, il va jusqu'au bout.

J'éclatai de rire. Mon rire était peut-être un peu forcé ; mais c'était pour moi une satisfaction de pouvoir le braver en face.

– Eh bien ! moi aussi, j'ai une volonté, et le malheur veut qu'elle soit diamétralement opposée à la vôtre.

Une flamme passa dans ses yeux.

– Je paierai ce qu'il faudra pour que vous acceptiez la mienne.

Peu habitué au caractère pratique de l'Anglais, ces paroles me parurent injurieuses pour ma dignité.

Mais mon rire railleur qui le cinglait n'en laissa rien paraître :

– Vous allez me payer pour que j'aie à habiter chez vous et vous rende pour le moins l'existence aussi infernale que vous la rendit l'autre femme.

Je croyais avoir marqué un point sur lui, tant ses yeux froids lançaient des éclairs ; mais malgré tout, très maître de lui, il observa du bout des lèvres :

– La vraie Simone Montagnac se propose-t-elle donc de copier les gestes et le caractère de l'intrigante qui a cherché à se faire passer pour elle ?

Un peu de confusion m'envahit.

Dans mon zèle à le contredire, j'allais oublier ce que je devais à ma naissance et à mon éducation.

Et, mon rire figé instantanément, je répondis avec vivacité :

– C'est justement pour ne pas paraître imiter, même de loin, le caractère abominablement mercantile de cette misérable que je me refuse à sanctionner par un consentement le mariage conclu par elle.

– Eh ! mon Dieu, je ne vous demande pas de devenir vraiment ma femme, ni de vivre avec moi en bonne intimité...

– C'est heureux, car aucune considération ne me ferait accepter cela !

– Croyez bien que moi-même, répliqua-t-il, je n'y tiens nullement. Je n'ai aucun désir de faire plus ample connaissance avec vous.

Son ton de railleuse politesse commençait à m'horripiler. Au surplus, je n'avais pas l'habitude d'une pareille joute oratoire, dans laquelle

l'ironie britannique se mêlait à une sorte de mépris masculin qui produisait sur moi l'effet d'un soufflet.

– Finissons-en, fit-il soudain, changeant de ton. Je vous demande de rester comme nous sommes, ou plutôt comme nous étions hier, c'est-à-dire deux étrangers ne se connaissant pas et s'ignorant mutuellement.

– Mais ce mariage ?

– Il persistera légalement et c'est tout. Vous continuerez, demain comme hier, à vivre la vie qui vous plaît, en France ou ailleurs, à votre choix ; vous restez Simone Montagnac pour tous. En échange de quoi, je vous ferai telle pension qu'il vous plaira de fixer et vous verserai telle indemnité que vous exigerez. Ce mariage est un but de vengeance auquel je ne faillirai pas ; vous pouvez en profiter pour émettre les prétentions qu'il vous plaira...

– N'insistez pas, je refuse.

– C'est insensé, vous êtes sans fortune et je vous offre...

– Aucune somme d'argent ne pourrait me résoudre à accepter vos propositions... Vous ne voyez que votre volonté d'une part et votre offre de payer de l'autre ; mais ce que vous ne faites pas entrer en compte, monsieur, c'est ma jeunesse qu'il vous faut sacrifier, c'est ma liberté, le droit de vivre sa vie qu'a tout être humain ici-bas. Il me faut immoler tout cela à la satisfaction de votre rancune... Je resterai Simone Montagnac pour tous, dites-vous, mais je n'en serais pas moins légalement votre femme, c'est-à-dire que tout autre mariage me serait interdit. Et, si l'avenir met un jour sur ma route un brave garçon m'offrant sa foi et son nom, me faudra-t-il donc renoncer au bonheur d'être aimée, à la fierté d'être épouse, à la douceur d'être mère ? Pourquoi vous sacrifierais-je tout cela à vous que je ne connais pas et pour qui je ressens plutôt un véritable éloignement ? Quelle somme d'argent paierait ma vie gâchée, monsieur ?... Non ! de toutes mes forces, de toute ma raison, je refuse vos offres et repousse le désastreux marché.

Une émotion faisait trembler ma voix. Ce n'était plus par défi que j'écartais les propositions

de mon interlocuteur, c'était mon bonheur, mes rêves de jeune fille, que je défendais contre toute tentation.

Depuis que Walter Anderson était intervenu dans la conversation, M^e Curnett avait gardé le silence.

Il le rompit soudain :

– Permettez-moi, cher monsieur Anderson, et vous, mademoiselle Simone, d'intervenir entre vous deux et de vous donner les conseils de ma vieille expérience... Je vous ai laissés échanger mutuellement vos impressions... Vous avez commencé par vous dire des choses plutôt désagréables, chacun de vous semblant chercher à blesser l'autre sans qu'il y ait de raisons, vraiment, à cet échange d'aménités, puisque vous êtes tous deux victimes de la même fatalité...

– Pardon, interrompis-je. J'ai mes raisons d'en vouloir à votre client.

– Lesquelles donc ?

– M. Anderson m'a fait subir, l'autre jour, en me jetant à la porte de chez lui, la plus cruelle

injure qu'aucun être humain m'ait jamais imposée.

– Ceci fut le résultat d'une véritable méprise. Par ma bouche, mon client a reconnu ses torts, tout à l'heure, en saluant en vous la vraie Simone Montagnac.

Je haussai les épaules :

– Il n'en est pas moins vrai qu'après une telle première rencontre, M. Anderson restera pour moi un des hommes les moins sympathiques que j'ai rencontrés sur ma route.

Lord Anderson s'inclina à nouveau :

– Nous devons être d'accord au moins sur ce point, mademoiselle, car, de mon côté, j'ai rarement vu une femme qui s'efforçât de paraître aussi désagréable que vous...

Le notaire nous avait écoutés avec stupeur :

– Voyons, voyons ! c'est déraisonnable d'aggraver ainsi vos dissentiments. Vous, cher monsieur Anderson, vous êtes l'être le plus loyal et le meilleur que je connaisse, descendant d'une de nos plus vieilles familles, écrivain distingué,

gentleman impeccable ; il est impossible que vous persistiez dans cette attitude agressive vis-à-vis d'une jeune fille bien élevée qui, plus que vous encore, est victime du mariage qui réunit vos deux noms.

– Je ne vois pas en quoi M^{lle} Montagnac soit tant à plaindre d'être légalement ma femme, fit Walter Anderson, un peu bourru.

– Évidemment, s'empressa d'appuyer le tabellion, Miss Simone ne saurait se plaindre de votre honorabilité pas plus que de votre situation, ni de votre valeur personnelle dont toute femme portant votre nom ne peut être que fière.

– Justement !

– Le malheur veut que les liens qui l'unissent à vous soient des liens imposés par les circonstances sans que sa volonté ni ses sentiments intimes aient été consultés.

– N'en est-il pas de même pour moi ?

– L'âme d'une jeune fille s'effarouche plus vite que celle d'un homme. Néanmoins, de l'union qui vous rapproche aujourd'hui, il n'en

reste pas moins un fait certain, c'est que si vous vous étiez rencontrés il y a quatre ans, comme cela aurait dû être, vous seriez aujourd'hui mari et femme dans toute l'acception du mot et je suis persuadé qu'aucun de vous ne songerait à le regretter.

– Oh ! ça ! protestai-je en secouant la tête.

– Si, mademoiselle, insista le notaire. Et je vais plus loin : sans l'ignoble substitution dont fut victime mon client, vous aimeriez votre mari comme celui-ci vous aimerait, et vous ne songeriez nullement à vous quitter. Il y a quatre ans, vous eussiez consenti mutuellement à ce mariage, et il n'y aurait pas entre vous deux, chez vous, mademoiselle, le désagréable souvenir de la réception qui vous fut faite avant-hier, et chez vous, cher ami, l'irritation produite par le seul nom de Simone Montagnac qui évoque pour vous tant de scènes douloureuses et tant de déceptions.

Et comme lord Anderson donnait des signes d'impatience, M^c Curnett s'adressa particulièrement à lui :

– Voyons, cher ami, convenez qu'au début de

votre mariage vous avez essayé tous les moyens possibles de conciliation et de douceur pour vous entendre avec votre femme...

– Évidemment.

– Or, ces mêmes moyens qui ont échoué avec cette misérable auraient réussi avec mademoiselle, j'en suis sûr !

– Ah ! ça n'est pas pareil du tout, interrompis-je

Le notaire se tourna vers moi comme si une bête l'avait piqué au talon.

– Et pourquoi ça ? fit-il, un peu impatient.

– Parce que M. Anderson chercha d'autant plus à plaire à la femme qui avait pris son nom, qu'elle était jolie, blonde, élégante, etc., tandis que moi, il n'a eu qu'une idée dès qu'il m'a vue, celle de me mettre à la porte sans plus ample explication.

Malgré la rancune qu'il y avait en moi, j'avais dit cela légèrement, avec un petit rire amusé aux lèvres.

M^e Curnett ne put s'empêcher de sourire, mais

le visage de lord Anderson resta sombre.

– Vous avez la rancune tenace, mademoiselle, presque aussi tenace que si vous étiez de pur-sang anglais !... La femme qui prit votre place était, en effet, une fort jolie personne... elle était blonde et vous êtes brune... Je ne pense pas que la nuance de cheveux suffise à empêcher une femme d’être charmante... Qu’en dites-vous, lord Anderson ?

L’interpellé haussa les épaules et répondit, l’air un peu agacé.

– Qu’importe pour moi, puisque je n’ai pas à choisir et que le hasard a travaillé sans consulter mes goûts...

Il acheva avec amertume :

– Pour ce que l’avenir me réserve d’agrément en ménage, il m’est parfaitement indifférent que ma femme soit laide ou jolie.

– Mais c’est qu’au contraire je trouve cela très important.

– Et pourquoi ça ? fis-je, un peu altière, car ce débat se rapportant à mon physique commençait à m’énervé.

– Parce que j’estime que puisque vous êtes mariés !...

– Oh ! si peu ! protestai-je.

– Pardon : mariage légal et religieux, riposta le notaire qui s’échauffait aussi. Vous êtes mariés ! Et vous l’êtes plus encore, moralement, par la volonté de vos parents qui ont désiré cette union et vous l’ont imposée que, légalement, par les actes de l’état civil.

J’en conclus donc qu’avant de rompre ce mariage, comme le désire miss Simone, ou avant de vivre étrangers l’un de l’autre comme le propose mon client, vous commencez d’abord par vous assurer que vous ne pouvez pas rester ensemble.

Un même mouvement de protestation nous fit dresser, lord Anderson et moi.

– Jamais ! m’écriai-je.

– Impossible ! fit lord Anderson.

– Et pourquoi ce « jamais » et cet « impossible » ? dit le notaire sans se démonter. Vous vous ignorez mutuellement, c’est entendu ;

mais, justement, vous ferez connaissance comme l'ont désiré vos parents. Et, comme j'estime que vous êtes tous deux de bonne éducation et de bonne morale, je suis persuadé que vous ferez loyalement cet essai. C'est la plus logique conclusion qui s'impose à cette aventure.

La stupéfaction m'avait rendue muette, et je regardais tour à tour le tabellion très calme et lord Anderson qui retenait mal des mouvements d'impatience.

– Pardonnez-moi, mon cher Curnett, disait-il, l'air fâché, mais je ne m'attendais pas du tout, de votre part, à une proposition si en dehors de nos conventions. Vous auriez pu me consulter avant de l'émettre. J'ai été atrocement malheureux après ce maudit mariage... Je commence à vivre tranquille, ce serait folie que de m'exposer à de nouveaux déboires en partageant ma vie avec une demoiselle qui...

Le notaire l'interrompt avec vivacité.

– Arrêtez, lord Anderson ! Ne recommencez pas à échanger de bons compliments avec miss Montagnac. Croyez-m'en, vous ignorez cette

jeune fille et elle vous ignore : aucun de vous ne doit juger l'autre sur de simples apparences.

– Curnett, vous dépassez le mandat que je vous ai confié ! fit Walter Anderson avec colère.

– C'est pour votre bien, cher ami, croyez-m'en. Mais comme il est possible que vous ayez chacun des raisons personnelles qui vous fassent repousser mes conseils, je vais vous entendre l'un après l'autre en particulier, si vous le voulez bien. De cette façon, chacun pourra parler librement sans avoir à exprimer sa pensée en présence de l'autre.

Walter Anderson acquiesça tout de suite à cette proposition. Il était évident que le rapprochement désiré par le notaire lui déplaisait souverainement.

Pour ma part, je n'en voyais pas l'utilité : aucun argument ne me semblant capable de changer mes résolutions à l'égard de l'homme que le hasard mettait sur ma route.

Le tabellion avait ouvert une porte et me faisait signe de le suivre.

– Veuillez passer dans ce petit salon, miss Montagnac, pendant que je vais parler à M. Anderson. Tout à l’heure, j’aurai l’honneur de vous entendre à votre tour.

Je hochai la tête, peu disposée à me prêter au désir du notaire.

– Je crois que cette épreuve est inutile. Jamais je ne me reconnaîtrai la femme d’un mari que je n’ai pas choisi.

Mais, fermement, M^e Curnett me poussa vers le salon en disant :

– Allez, mon enfant, c’est au nom de votre mère et de votre parrain dont l’affection pour vous ne saurait être mise en doute que je vous demande de vous soumettre à cette épreuve. M^e Dargile, j’en suis convaincu, ne vous donnerait pas un autre conseil s’il était ici.

– Soit, nous verrons bien, fis-je en me résignant à lui obéir.

Et je passai dans le salon, dont il referma soigneusement la porte derrière moi.

VIII

Combien de temps dura l'entrevue du tabellion avec lord Anderson, je ne saurais le dire.

Le temps me parut assez long, bien que je l'eusse employé à me répéter sous toutes ses formes cette résolution :

– Je ne veux pas, je ne veux pas accepter de vivre avec cet homme !

Enfin, la porte s'ouvrit et le notaire apparut ; je rentrai avec lui dans son cabinet, où lord Anderson n'était plus. J'en conclus que lui non plus n'avait pas voulu se laisser convaincre et qu'il était parti.

– Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai demandé tout à l'heure, miss Simone ? interrogea tout de suite M^e Curnett.

– Oui. J'ai réfléchi et sans que la réflexion ait

pu me faire changer d'avis. L'épreuve que vous proposez aboutirait à un fiasco complet. Il n'y a aucune affinité de tempérament ou de sentiments entre votre client et moi. Logiquement, nous ne pourrions jamais être du même avis.

– C'est que peut-être vous n'êtes déjà plus libre de votre destinée ? remarqua l'homme d'affaires en fixant sur moi son œil perçant, sous lequel je me sentis légèrement rougir.

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous avez déjà donné votre cœur et votre loi à ce brave garçon dont vous évoquiez tantôt l'existence possible.

Je me redressai, les joues empourprées.

– Je vous donne ma parole, monsieur, que cela n'est pas. Je suis libre de ma destinée. Aucun homme n'a jamais éveillé en moi seulement un sentiment affectueux... Il n'y a que trois mois que j'ai quitté le couvent et je n'ai guère eu le temps depuis de songer à l'amour ou au mariage.

– Donc, absolument libre ? insista-t-il.

– Absolument.

– Pas une arrière-pensée ? pas un espoir ? pas même un de ces rêves charmants comme en forment les jeunes filles ?

– Des rêves ! oh ! tout âme de femme en forme... le Prince Charmant ne fait-il pas partie de toutes les imaginations féminines ? Mais, comme jamais cette vision n'a quitté pour moi les formes intangibles d'un rêve pour prendre corps sous une figure humaine, je ne puis que vous répéter que je suis absolument libre de mon cœur, de ma foi et de mon avenir.

– Pardonnez-moi d'avoir insisté si fort, mon enfant, mais je vous ai vue repousser avec tant d'horreur l'idée de partager la vie de lord Anderson, qui est, ma foi, très bel homme et très joli garçon, que j'en avais conclu que votre vue était troublée par une autre image.

– Il n'en est rien, heureusement. Et si je repousse si fort cet homme, c'est que, véritablement, je ne crois pas que nous puissions jamais, lui et moi, tomber d'accord sur le moindre sujet.

Je me mis à rire.

– Vous avez vu, fis-je remarquer, c'était malgré nous : dès que l'un disait d'un sens, l'autre disait différemment.

– Il suffirait de peu de choses pour que vous disiez pareil.

– Non, fis-je en redevenant sérieuse. Je suis trop rancunière pour oublier certaine réception...

– Allons, allons, vous parlez en enfant volontaire auquel on a adressé par hasard, un reproche injustifié et qui boude dans son coin plutôt que d'accepter les friandises qu'on lui offre en réparation.

Je ne pus m'empêcher de faire la moue.

– M. Anderson est une friandise un peu bourrue et un peu épineuse, fis-je sincèrement.

– Les châtaignes et les noix aussi, petite madame, n'empêche qu'elles sont exquis à manger.

– Je manque totalement d'appétit ! ripostai-je avec une moue mutine.

– Eh bien ! je vais vous donner un apéritif.

Tout cela était dit, par lui, si légèrement et si paternellement, que j'en éprouvais une vraie détente. Vraiment, en présence du brave tabellion, je ne sais plus sérieusement évoquer mes griefs contre Walter Anderson.

Cherchant dans un dossier étalé sur la table, le notaire avait pris une lettre qu'il me tendait.

– Voici qui réveillera votre appétit...

Mes yeux se brouillèrent soudain, et je me mis à trembler.

Bien que les caractères en fussent déjà un peu pâles, j'avais reconnu l'écriture.

– Une lettre de ma mère, fis-je, la gorge serrée.

– Oui, une lettre de M^{me} Montagnac à Charles de Florent, votre parrain. J'aurais voulu éviter de remuer devant vous ces tristes mais très chers souvenirs de famille que la piété filiale doit seule entretenir au fond de votre cœur... mais mon devoir de notaire est de faire exécuter, aujourd'hui, la volonté de ceux qui ne sont plus. Je dois vous convaincre que ce serait manquer de

respect à la mémoire de votre mère que de repousser, sans motif raisonnable, d'être la femme de mon client.

– Ma mère connaissait donc ce jeune homme ?

– Elle est allée le voir, plusieurs fois, au collège de Normandie, où il faisait ses études. M. Anderson n'a pas oublié ses visites... Lisez, vous vous convaincrez vous-même que ce mariage était désiré par elle.

Mes doigts tremblants touchèrent le papier qu'il me tendait.

– N'y a-t-il pas une indiscretion de ma part à prendre connaissance d'une lettre intime de ma mère à mon parrain ?

– Cette lettre fut écrite par votre mère, alors que la mort avait déjà étendu ses ailes sur elle. C'est l'ultime prière d'une mère angoissée qui voit son enfant rester seule, sans fortune et sans soutien dans la vie. Elle supplie Charles de Florent de veiller sur vous, lui rappelant que, sans la dureté de leurs parents, c'est lui qui eût été votre père et votre protecteur naturel. Enfin, à

propos du petit Walter, elle lui rappelle les projets d'avenir qu'ils ont souvent formés pour vous, en vous voyant grandir, si beaux enfants tous les deux... Mais lisez donc, mon enfant, vous verrez vous-même.

Je parcourus avec l'émotion qu'on devine la chère lettre maternelle. Elle était bien écrite dans les termes indiqués par M^e Curnett.

De grosses larmes roulaient sur mes joues quand j'eus achevé ma lecture.

Le tabellion respecta mon silence pendant quelques instants ; puis, doucement, il demanda :

– Eh bien ! que décidez-vous ?

J'eus un geste évasif et me couvris le visage de mes deux mains comme pour lui dérober la vue de la lutte qui se déroulait en moi.

– Croyez-moi, ma chère enfant, ce que je vous demande est pour votre bien.

– Je vous crois, monsieur, puisque vous ne faites qu'appuyer les désirs de ma mère... J'obéirai à ses dernières volontés et leur immolerai mes sentiments personnels. Tel doit

être mon devoir filial, je le comprends.

– Vous acceptez donc, enfin ?

– Oui, j’accepte ; avant de rompre le mariage qui me lie à lord Anderson, j’essaierai de voir si, vraiment je ne puis devenir sa femme.

Le notaire me tendit la main.

– À la bonne heure, mon enfant. J’étais certain que vous ne refuseriez pas une chose aussi raisonnable.

– Mais qu’en pense M. Anderson ? demandai-je. Je ne le vois plus ici... il a refusé, lui !

– Du tout ! il a accepté, comme vous-même.

– Il a accepté ! fis-je étonnée. Quel argument lui avez-vous donc servi, à lui ?

– Le même dont j’ai usé pour vous... avec cette différence qu’auprès de lui je fis valoir la dernière volonté de son oncle Et maintenant, continua-t-il en se dirigeant vers une tenture qui dissimulait l’entrée d’une autre pièce, je puis l’appeler, puisque nous sommes d’accord.

Mais sa main qui allait écarter la tenture

n'acheva pas son geste et le tabellion revint vers moi. Se penchant pour mieux me parler bas comme s'il avait craint qu'on entendît ce qu'il allait me dire, il supplia :

– Avant de clore notre entretien, chère petite miss, promettez-moi que c'est loyalement que vous allez essayer d'aimer lord Anderson. Promettez-moi surtout que vous ne vous laisserez pas rebuter par sa froideur ou son indifférence s'il en existe encore... il faut que vous vous fassiez aimer de votre mari : il le faut, insista-t-il. C'est un bon garçon, avec qui vous pouvez être heureuse ; donnez-moi votre parole que vous ne négligerez aucun moyen de vous faire aimer de lui.

Je regardai le notaire avec un peu d'effarement.

– Mais je ne saurai jamais ! surtout s'il persiste dans sa froideur et son air hautain. Il est impossible même que j'essaye...

– Le mot impossible n'est pas français, dit-on chez vous. Vous êtes d'un pays où l'on sait tourner les obstacles. Si le caractère anglais est

froid et obstiné, le caractère français est charmeur et conquérant. Faites-en une question d'amour-propre si vous voulez, mais je vous en conjure, et dans votre intérêt, pour que je n'aie jamais à regretter cette journée, promettez-moi que vous vous ferez aimer de votre mari.

Il y avait une telle supplication dans sa voix que j'eus l'intuition qu'il devait avoir de puissants motifs pour insister pareillement. Quelque chose me disait que mon intérêt était de lui obéir.

– J'essaierai, je vous le promets, assurai-je gravement.

– J'ai votre parole, répliqua-t-il en me serrant les mains.

Et cette fois, il alla chercher Walter Anderson, qui attendait dans l'autre pièce.

Dès son retour dans le cabinet, les prunelles du jeune homme me dévisagèrent avec acuité. Il vit mes yeux rougis et devina sans doute les refus que j'avais d'abord opposés au notaire, car il se tourna vers celui-ci.

– Eh bien ! fit-il brièvement.

– M^{lle} Montagnac est prête à obéir aux derniers vœux exprimés par sa mère !

– C'est-à-dire ?

– Qu'elle ne cherchera pas à rompre ce mariage avant que, mutuellement, vous vous soyez rendu compte de l'impossibilité réelle de poursuivre la vie ensemble.

– Mais est-elle prête à me suivre chez moi et à y prendre la place qui lui revient légalement ?

J'avais eu un léger mouvement de surprise que le notaire apaisa d'un geste de la main et d'un regard suppliant.

– Sans doute, répondit-il pour moi, puisque le contact journalier de cette vie commune est pour vous deux la meilleure façon de faire connaissance et de vous juger mutuellement. Au surplus, j'estime que miss Simone sera dans une situation plus honorable en vivant auprès de son mari, dans la maison de celui-ci, que dame de compagnie chez des étrangers.

– Tel est bien votre avis, madame ?

– Si c’est aussi le vôtre, oui, monsieur !
répondis-je un peu troublée.

Il s’inclina devant moi, sans empressement, mais aussi sans froideur.

– Je remercie madame Anderson de bien vouloir accepter cette épreuve. J’espère d’ailleurs que tout s’arrangera entre nous, pour le mieux de nos intérêts.

J’avais rougi un peu en l’entendant me donner ce nom de « Madame Anderson » devant lequel M^e Curnett avait reculé jusqu’ici.

J’ai réfléchi, depuis, qu’en prononçant tout de suite ce nom, il avait tenu à bien spécifier que c’était l’épouse légitime qu’il accueillait chez lui, mais non la femme jeune ou laide, qui était la vraie personnalité de cette conjointe légale.

Mais peu m’importait alors, puisque moi-même, c’était le mari que j’allais suivre et non l’homme qu’il était.

M^e Curnett, enchanté du dénouement de cette affaire, se frottait les mains avec satisfaction.

– Vraiment, je n’ai pas perdu mon temps

aujourd'hui. Je suis content, mes chers amis, que vous vous soyez décidés à cette solution. Lord Anderson va ramener chez lui une honnête et brave jeune fille de famille : la destinée lui devait bien cela ! Et vous, chère milady, vous allez entrer dans une maison honorable et y prendre la place que vous devriez occuper depuis quatre ans... Je suis content ! véritablement content !

Walter Anderson foudroya M^e Curnett du regard, comme si la gaieté du tabellion ou le tableau familial qu'il esquissait lui eût été désagréable.

Mais la joie du notaire paraissait trop grande pour qu'il s'émût d'un regard mauvais.

– Allons, allons, lord Anderson, réjouissez-vous comme moi ! Puisque je vous dis que j'ai bien travaillé aujourd'hui et que je suis satisfait de moi.

– Espérons que vous n'aurez pas à regretter cette satisfaction intempestive.

– J'en suis sûr, n'en doutez pas vous-même. Et n'appellez pas intempestive la joie que j'éprouve

à mettre la petite menotte de milady dans celle du plus loyal gentleman que je connaisse. Et vous, mon enfant, ajouta-t-il plus gravement en se tournant vers moi, suivez chez lui votre mari et n'oubliez pas votre promesse... c'est tout ce que je vous demande.

– Je n'ai qu'une parole, répondis-je sur le même ton en lui tendant la main d'un mouvement spontané, car je sentais qu'en cette minute il avait mes intérêts à cœur autant pour le moins que ceux de son client.

Le tabellion porta également ma main à ses lèvres, clôturant ainsi courtoisement l'entretien.

Quelques minutes après, Walter Anderson et moi prenions congé de M^e Curnett, qui avait tenu à nous reconduire jusqu'à la porte de la rue.

L'automobile de mon mari était rangée le long du trottoir. Il en ouvrit la portière et s'effaça pour m'y laisser monter.

J'eus une légère hésitation et mes yeux explorèrent d'un regard, la rue animée.

J'étais venue librement dans cette maison peu

d'heures auparavant et j'en repartais enchaînée à un mari que je n'aimais pas et qui m'était plutôt antipathique ; un mari qui serait un maître hautain et peu indulgent, et dont j'avais promis, pourtant, de me faire aimer, quel que fût son dédain ou sa froideur !

Une détresse m'envahit ; il me sembla que jamais je n'aurais le courage d'aller jusqu'au bout de cette épreuve, et un gros et lourd soupir d'angoisse souleva ma poitrine.

Mais mes yeux rencontrèrent le regard pénétrant de lord Anderson qui avait vu mon hésitation. Il me parut peu digne de moi de lui montrer cette faiblesse après que je m'étais fermement engagée à le suivre, et, courbant la tête, refoulant un nouveau soupir, je pénétrai dans la voiture et pris place dans le fond, en me faisant toute petite, contre le coin, comme si déjà j'avais voulu me dérober à son contact.

Nous gardâmes le silence pendant la première partie du trajet. Ce fut moi qui commençai à parler :

– J'aurais pu n'aller chez vous que demain...

J'ai mon hôtel à régler et quelques affaires à y prendre.

Il jeta un rapide coup d'œil sur sa montre.

– Nous avons le temps d'y passer tout de suite, fit-il.

Déjà, il avait donné des ordres et la voiture changeait de direction.

– Ah ! il ne fallait pas vous déranger, protestai-je poliment. J'aurais pu y aller seule ou remettre à demain.

– Il vaut mieux que la question soit réglée dès l'instant.

– Mais, s'il me faut faire ma malle, cela demandera du temps.

– Vous ne prendrez que le linge indispensable pour la nuit... un domestique viendra chercher le reste demain.

Je n'insistai plus. Il me devenait évident qu'il n'admettait pas que je le quittasse ce soir-là. Comme je n'avais nullement l'intention de me dérober à mes engagements, il m'était indifférent qu'il prît ou non ses précautions contre moi.

Quand la voiture stoppa devant l'hôtel, je sautai à terre en disant :

– Une minute... je reviens tout de suite !

Et je grimpai lestement à l'étage où se trouvait ma chambre.

J'étais dans celle-ci depuis quelques instants, et fort occupée à faire entrer beaucoup de choses dans une valise un peu petite, quand un léger bruit me fit tourner la tête : Walter Anderson m'avait rejointe.

Ses yeux exploraient la chambre d'hôtel, confortable et bien rangée, mais un peu petite, car j'avais évité toute dépense inutile, me disant que je dormirais tout aussi bien et plus économiquement dans une petite chambre que dans une grande.

– Je suis monté pour vous aider si vous avez quelque chose de lourd à porter, m'expliqua-t-il.

– Oh ! je ne vais prendre que ce sac, répondis-je. Demain, je viendrai chercher le reste.

Il s'empara du sac que je venais enfin de boucler, et, voyant que j'étais prête à le suivre, il

quitta la chambre.

– J’ai réglé votre note et prévenu l’hôtelier, fit-il en commençant à descendre.

– Je vous remercie, fis-je simplement, bien décidée à prendre tout du bon côté, car j’étais persuadée que « mon mari » n’était monté à ma chambre que pour s’assurer de ce que j’y faisais.

De nouveau, l’automobile se mit en route, et, dix minutes après, elle s’arrêta enfin devant le perron que j’avais si désagréablement descendu, deux jours auparavant.

IX

À peine la voiture s'était-elle arrêtée que la porte s'ouvrit, encadrant le vieux serviteur que je connaissais déjà, mais qui ne parut pas me voir.

Lord Anderson, qui avait sauté à terre, lui tendit la valise, puis, se tournant vers moi, il me donna la main pour descendre.

– Soyez la bienvenue, milady, dans cette maison où j'ai l'honneur de vous introduire aujourd'hui. Je tiens à faire amende honorable devant vous, pour ma mauvaise réception de l'autre jour, et je veux espérer qu'en acceptant toutes mes excuses pour cette inqualifiable maladresse, vous voudrez bien ne pas m'en tenir plus longtemps rigueur.

Nous ne savons pas, en France, garder rancune à ceux qui reconnaissent franchement leurs torts.

Je fus très touchée de l'intention qui avait

dicté ses paroles dès mes premiers pas chez lui. Et, bien que son ton extrêmement poli n'eût laissé filtrer aucune chaleur, je pressai légèrement la main qu'il me tenait et l'assurai que je ne voulais plus me souvenir que de sa courtoisie actuelle.

Un lustre électrique brillait au fond du large vestibule ; le vieux serviteur prit cependant en main un flambeau à trois branches, où des bougies allumées scintillaient parmi les cuivres.

Tourné respectueusement vers sir Anderson, il attendait les ordres de celui-ci.

– John, guidez-nous vers l'appartement de milady...

– L'appartement de... ? interrogea l'homme, qui paraissait ne pas avoir compris.

– De milady, répliqua le maître un peu sèchement. Ne savez-vous plus où se trouvent les appartements de votre maîtresse ?

– Que Monsieur me pardonne, se récria le vieux serviteur, en montant le large escalier avec précipitation. Je ne saurais oublier où ils sont,

puisque, chaque matin, je les nettoie religieusement en me disant que bien certainement, pour le bonheur de mon jeune maître et pour la descendance d'une famille que j'ai toujours servie avec respect et dévouement. Monsieur nous y amènera, un jour ou l'autre, la compagne de sa vie.

Lord Anderson l'interrompit avec une certaine indulgence :

– Dieu ! que vous êtes bavard, mon pauvre John ! Votre nourrice vous aurait certainement rendu un grand service en vous coupant un peu le bout de la langue ! Allons, donnez vite de la lumière dans ces pièces et allumez-y un grand feu de bois, car elles ont été longtemps inhabitées.

Le vieux John s'était empressé de tourner les boutons électriques, et plus de vingt ampoules illuminaient la grande pièce où nous venions de pénétrer.

Sous ce ruissellement de lumière, je ne perçus d'abord que les soies bleu pâle des tentures, les glaces des murs, les arabesques du plafond, les coussins de dentelle des fauteuils. Dans cette

féérique vision d'un salon somptueux, mes yeux ne distinguèrent aucun objet en particulier, et je restai debout au milieu de la pièce, un peu interdite par ce luxe qui m'entourait si soudainement.

Grave, les mains jointes, debout devant moi, le vieux serviteur me contemplait en silence.

À distance, je juge que nous devions faire un groupe assez curieux, lui dans une sorte d'extase, et moi plutôt embarrassée de son examen.

– Eh bien ! John, ce feu ? Qu'attendez-vous donc ? fit la voix chantante du maître de maison.

Mais le vieillard devait être habitué à beaucoup d'indulgence de la part de lord Anderson, car il ne bougea pas.

– Est-il Dieu possible, monologua-t-il seulement, que je voie enfin, là, devant mes yeux, la maîtresse tant attendue dans le vieux logis ! Vous avez dit milady, et mes oreilles ont peur de ne pas avoir bien entendu ; ma tête est vieille et elle craint d'avoir mal compris... Que mon jeune maître confirme à son vieux serviteur la joyeuse

nouvelle ?

Il s'était tourné à nouveau vers lord Anderson et, anxieusement, attendait sa réponse.

Celui-ci haussa les épaules, un peu impatienté peut-être par l'insistance du bonhomme.

– Eh bien ! oui. Voici milady, la seule, la vraie lady Anderson, celle que vous attendiez depuis longtemps et dont la place est marquée ici depuis plus de quatre ans... Là, êtes-vous content ?

– Depuis quatre ans, répéta le vieillard, comme s'il cherchait la solution d'une énigme. La seule, la vraie milady !... la vraie, répéta-t-il.

Et comme s'il devinait enfin tout ce que le maître n'expliquait pas, il ajouta :

– Pardonnez-moi, mylord, mais il faut que mon jeune maître dise encore au vieux John, qui l'a élevé, si son cœur est aussi dilaté de joie aujourd'hui que celui de son serviteur qui voit enfin luire un tel jour !

Un nuage passa sur le visage du jeune homme.

– Mais évidemment, John ! évidemment, fit-il, s'efforçant de prendre un ton enjoué. Comment

pourrait-il en être autrement, puisque j'amène au logis la véritable maîtresse de maison dont une misérable intrigante, abusant de ma bonne foi, avait pris la place.

– Alors, puisque le cœur du jeune maître est heureux véritablement, tous les vœux de son vieux serviteur sont comblés.

Et, avant que j'eusse pu comprendre et empêcher son geste, l'homme s'agenouilla devant moi et porta religieusement le bas de ma robe à ses lèvres.

– Que milady soit la bienvenue dans la vieille maison des Anderson et que, par la bouche indigne du plus vieux de ses serviteurs, elle reçoive l'hommage posthume de tous ceux qui ont vécu entre ces murs et y ont précédé sa jeune grâce et sa juvénile beauté. Qu'elle daigne aussi agréer le respectueux dévouement de ses gens qui mettront à la servir un zèle d'autant plus ardent que sa venue parmi eux est souhaitée depuis longtemps, et qu'elle leur apporte un présage de bonheur et de prospérité pour la noble famille qu'ils tint l'honneur de servir.

J'avais été toute saisie par son acte inattendu de respect. Je le fus plus encore par ses paroles de bienvenue – presque un discours ! – qui m'accueillaient si pleinement, moi, l'étrangère, qu'un simple pacte d'essai amenait parmi eux.

Je regardai Anderson qui, le visage soudainement très grave, avait écouté en silence le vieux John.

– Je vous remercie de votre accueil affectueux, mon brave John, dis-je en aidant l'homme à se relever. Soyez assuré que toute ma bienveillance sera acquise à chacun de vous et que je m'efforcerai dans ma nouvelle situation de suivre l'exemple de toutes celles qui m'y ont précédée...

À ces derniers mots, Walter Anderson eut un geste de protestation un peu méprisante, dont je saisis la signification.

– Je veux parler de votre mère et de vos aïeules, lord Anderson, expliquai-je doucement.

Puis, mettant mes deux mains sur les épaules du vieillard, j'achevai :

– Quant à vous, mon brave ami, je tiens tout

particulièrement à vous dire que vous venez de me faire une bien douce surprise. Et voilà comment la petite Simone tient à remercier le plus vieux serviteur de sa nouvelle famille...

Et, plaquant un bon baiser sur les joues du vieillard, je pirouettai sur mes talons, car je me sentais un peu trop troublée en cette minute.

Et puis, n'était-ce pas la meilleure façon de me tirer de cette situation inattendue ?

L'homme s'était mis à trembler, tout bouleversé par mon geste.

Il chercha à prononcer quelques mots sans qu'aucun son pût sortir de sa gorge contractée, et, se tournant vers lord Anderson qui gardait son flegme imperturbable, il sembla lui demander de venir au secours de son émotion.

– Allez, mon vieux John, allez. Retirez-vous et occupez-vous de faire du feu dans ces chambres qui sont glaciales, fit doucement le maître en le poussant hors l'appartement.

Et quand l'homme fut sorti, il revint vers moi :

– J'ai toujours montré beaucoup d'indulgence

à ce vieillard qui m'a élevé et qui a vu naître également mon père. Ne soyez pas trop étonnée de l'extrême liberté qu'il a montrée en cette circonstance, ni de ce que j'ai cru devoir répondre tout à l'heure à ses questions. À force de vivre ici, ce serviteur a fini par se croire de la famille et, moi-même, je me sens obligé à quelques égards pour son vieux, mais inaltérable dévouement.

– Ne vous excusez pas d'une chose qui est toute naturelle, lord Anderson. Je vous assure que la scène qui s'est passée tout à l'heure m'a causé une très douce émotion, et je suis heureuse d'en avoir été témoin dès mes premiers pas chez vous.

Je perçus, en flèche, son regard aigu qui sembla vouloir me pénétrer et, brusquement, changeant de conversation, il dit :

– Voici votre appartement : ici, le salon et, là, votre chambre.

En même temps, il ouvrait une porte à l'autre extrémité de la pièce. Je le suivais quand, soudain, je m'arrêtai devant un tableau pendu au mur.

– Mon parrain ! murmurai-je, un peu émue.

– Vous l’avez reconnu ? fit-il avec surprise.

– Comment pourrais-je ne pas reconnaître celui qui fut si bon pour moi ? Après la mort de ma mère, il fut le seul être qui s’intéressât à moi... Je vivrais cent ans, que je n’oublierais jamais son rude, mais affectueux visage !

– Il fut aussi mon meilleur ami, murmura Walter Anderson. C’est pour acquiescer à son désir que j’ai accepté ce singulier mariage ; c’est pour lui, aujourd’hui encore, que je vous accueille sous mon toit...

– Je crains fort que mon cher parrain ne se soit trompé sur le résultat d’un tel mariage, remarquai-je avec un hochement de tête.

Il ne répondit pas.

Après quelques instants de recueillement, je le suivis enfin dans l’autre pièce.

Comme le salon, elle était entièrement tendue de soie bleu pâle.

L’ameublement, en laqué blanc et or, lui donnait une somptuosité particulière.

Une glace me renvoya mon image qui faisait une tache sombre au milieu de toutes ces clartés.

Je me fis l'effet d'une intruse.

Et, à la pensée que j'allais vivre entre ces murs trop luxueux pour l'humble orpheline habituée plutôt à la médiocrité, je me sentis décontenancée et gênée.

Ma place était-elle bien ici, et, en l'acceptant, n'allais-je pas me montrer prétentieuse ?

Ne valait-il pas mieux, puisque je n'étais dans cette maison que pour y subir une épreuve de quelques mois, demander à loger dans une autre pièce plus modeste ?

Je me tournai vers lord Anderson, m'attendant à lire dans son regard le même jugement.

Mais il ne faisait même pas attention à moi.

Les mains au dos, il examinait un petit tableau, pendu au mur, à hauteur d'homme, à droite de la tête du lit.

Comme j'étais restée immobile, hésitant un peu sur ce qu'il fallait mieux faire, il se tourna vers moi et me désigna du doigt le tableautin

qu'il regardait.

De loin, je ne perçus qu'une tête de femme, mais, m'étant approchée, je tressaillis fortement.

En un délicat pastel, artistiquement encadré, l'image adorée de ma mère me souriait.

Il me parut que la chère morte m'accueillait dans cette chambre, et que sa présence me donnait le droit d'y demeurer.

De saisissement j'avais pâli, et je dus m'appuyer au dossier d'un fauteuil qui se trouvait à portée de ma main, tant mes jambes, soudain, parurent fléchir sous moi.

– Ma mère ! avais-je balbutié. Comment se fait-il ?...

Il m'expliqua avec flegme :

– Ces pièces ont été meublées, il y a quatre ans, pour la filleule de mon oncle qui allait devenir ma femme. Il était tout naturel qu'elles fussent ornées des principaux portraits chers à celle qui allait les habiter.

Un peu de sang me monta au visage.

Je pensais à la misérable femme qui avait été prendre mon nom et se dire la fille de ma mère.

Il devina mes réflexions, car il dit :

– Je me souviens qu'*elle* ne remarqua pas ce portrait, la première fois qu'*elle* entra ici. Je dus le lui montrer ; sa réponse indifférente aurait dû m'éclairer sur la substitution honteuse dont j'étais victime.

Il ne sentait que le préjudice moral causé par cette femme, alors que moi je n'avais vu que la profanation.

– Et depuis son départ, vous n'avez rien changé à ces pièces meublées pour *elle* et habitées par *elle* ?

– Pardon ! meublées pour vous et habitées par une autre, rectifia-t-il tranquillement. Non, je n'y ai rien changé, étant décidé à ne pas briser, tout de suite, les liens qui m'unissaient à une d'Erneville. Et, vous voyez, j'ai bien fait, puisque vous êtes venue revendiquer les droits d'épouse dont une autre vous avait spoliée.

– Revendiquer ! revendiquer ! murmurai-je. Je

crois plutôt que c'était ma liberté que je revendiquais !

– Enfin, vous voilà ! fit-il avec un peu d'impatiente hauteur. Et vous pouvez vérifier que tout vous attend ici : les armoires sont remplies de linge à votre chiffre, et, autour de vous, vous trouverez plus d'un souvenir de famille commun avec moi.

– Je vous suis d'autant plus reconnaissante de me réserver ces chambres, que, tout à l'heure, j'hésitais à accepter d'être logée ici.

– Et pourquoi ça ?

– Elles me paraissaient trop somptueuses pour les quelques mois d'épreuves que j'ai à passer dans votre maison.

– Dites plutôt que cette habitation confirmait par trop votre titre d'épouse... Vous auriez préféré une chambre plus modeste et une situation plus effacée.

– En effet, avouai-je simplement. Vous et moi aurions pu laisser ignorer le lien légal, aussi bien que le pacte, qui nous unissait tous deux sous un

même toit.

– Je ne suis pas de votre avis, répliqua-t-il sèchement. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; à quel autre titre que celui d'épouse auriez-vous voulu pénétrer dans ma maison ? Je ne suis pas en âge de prendre une gouvernante de votre allure... Auriez-vous préféré qu'on crût à quelque bonne fortune... passagère ?

– Oh ! fis-je en devenant écarlate. J'aurais seulement voulu passer inaperçue pendant cette courte épreuve.

– Parce que vous ne regardez l'avenir que sous un angle : à votre avis, cette aventure ne durera que peu de temps. Je l'envisage autrement, moi, et je ne voudrais pas que celle qui est destinée à porter mon nom, peut-être toute sa vie, puisse jamais s'être trouvée dans une situation prêtant à commentaires. Donc, dès aujourd'hui, je vous prie de faire en tout et pour tout comme si vous étiez liée à moi pour toujours.

Et comme, malgré moi, je faisais un geste de protestation, il ajouta :

– Les choses ne se passeront peut-être pas ainsi. Du moins, dès le premier jour, agissons de façon à ne pas compromettre l’avenir. Est-ce dit ?

– Qu’il en soit là-dessus comme vous voudrez, puisque je suis totalement inconnue à Londres et que c’est vous, surtout, qui êtes en jeu.

– C’est bien ainsi que je l’entends.

Il regarda l’heure à sa montre.

– Dans une demi-heure, reprit-il, l’heure du dîner sonnera. Je vous laisse chez vous d’ici là. Le vieux John sera à vos ordres, disposez de lui sans crainte ; il vous mettra au courant des habitudes de la maison. Je suis sûr qu’il va être heureux d’être attaché à votre service personnel.

Il s’éloigna, me laissant sous une bonne impression.

Cette première heure de tête à tête s’était, ma foi, très bien passée, mieux surtout que je l’aurais supposé en quittant tantôt le notaire.

« Mon mari », contrairement à mon attente, avait été courtois et correct au possible. Rien de désagréable dans ses paroles ne venait rappeler

nos divisions du début de l'après-midi. Aucune ironie, aucun mot désobligeant ! Il avait été vraiment gentleman accompli vis-à-vis de moi.

Ah ! par exemple, il se montrait toujours un peu hautain, un peu froid, un peu autoritaire ! mais, comme tout cela était tempéré par une politesse impeccable, j'aurais eu mauvaise grâce à lui en faire grief.

Moi-même, d'ailleurs, je ne méritais pas que des éloges, depuis une heure !

Combative, malgré le pacte conclu, je n'étais guère sortie avec lui d'une réserve un peu agressive. Et, en m'examinant bien, il me sembla que j'étais restée sur le qui-vive des choses qu'il pouvait dire, prête à mordre ou à égratigner selon l'occasion.

– Allons, allons, me dis-je à moi-même. Il faudra vous surveiller, petite Simone. Rappelez-vous ce que vous avez promis à M^e Curnett ; et n'oubliez pas qu'en pays étranger, une brave petite fille de France doit soutenir le bon renom du caractère français et ne pas mettre sottement les torts de son côté.

X

Je dus descendre à la salle à manger en costume de ville, puisque je n'avais apporté avec moi que mon linge de nuit et mes objets personnels de toilette.

Cependant, connaissant le décorum anglais pour les repas du soir et ne voulant pas trop heurter les usages par la sévérité de mon costume tailleur, j'avais enlevé la guimpe de tulle qui cachait le décolleté de la gorge.

Cette petite transformation était peu de chose, mais avec la chaînette d'or qui se voyait à présent sur la peau mate du cou, grâce à l'échancrure de la jaquette, mon costume avait pris, tout de suite un air moins austère.

Une rose que je choisis dans une grande gerbe de fleurs que le vieux John venait de disposer dans un vase, sur le guéridon du salon, compléta ma toilette.

Et quand, guidée par mon vieux serviteur à travers le dédale des couloirs et des escaliers, je pénétrai dans la salle à manger où lord Anderson m'attendait, celui-ci m'enveloppa d'un regard aigu qui parut s'adoucir à la suite de son examen.

Il m'offrit le bras cérémonieusement et me conduisit à un fauteuil, près de la cheminée.

– Nous avons encore une petite corvée avant de nous mettre à table. Il faut que je vous présente nos serviteurs.

Je ne pus dissimuler une grimace de contrariété.

– Est-ce bien nécessaire ?

– Absolument ! Le vieux John les a mis au courant de votre arrivée. Ils savent qu'ils auront désormais à obéir à une jeune maîtresse qu'ils ne connaissent pas. Vous devez deviner quelle surprise est pour eux cet événement imprévu, et avec quelle hâte ils attendent cette présentation qui est de rite obligatoire dans toute maison bien tenue.

– Alors, si c'est la coutume, il n'y a qu'à la

suivre, fis-je, bien décidée à me montrer conciliante, quoique à part moi je songeasse qu'avec un peu de discrétion, toute cette publicité aurait pu m'être évitée.

Et j'essayais d'habituer mon esprit à l'idée de cette inévitable mise en relief.

Il allait me présenter, comme sa femme, à un groupe d'individus qui iraient partout colporter la nouvelle. C'était comme le sceau mondain s'ajoutant au sceau légal qui déjà m'unissait à lui. Cela me faisait un peu l'impression de chaînes invisibles se tendant autour de moi pour paralyser ma volonté et me contraindre à un tas de choses désagréables.

Malgré moi, un lourd soupir m'échappa.

– Bah ! fit-il, comme s'il devinait mes pensées, n'y attachez pas plus d'importance que cela mérite. Ces gens sont, pour la plupart, depuis quelques années chez moi, mais ils n'y sont pas à demeure, et, lorsqu'ils cesseront de plaire, d'autres viendront les remplacer. Le vieux John, seul, comptait à mes yeux, et puisque j'ai dû arranger pour lui la vérité trop invraisemblable,

nous ne devons pas craindre de faire entendre à d'autres les mots que son vieux dévouement a bien acceptés sans contrôle, parce qu'ils tombaient de mes lèvres.

Malgré l'indifférence banale de sa voix, il me parut qu'un peu de mélancolie assombrissait ses traits, et je lui sus gré, en cette minute, de ne pas faire ressortir, par de l'ironie facile, le côté scabreux de notre situation. Au lieu de s'amuser de ma répugnance à jouer la comédie de la jeune mariée, il ne songeait qu'à l'amertume du mensonge qu'il avait dû débiter à son vieux serviteur, d'autant plus facile à tromper qu'il était plus confiant.

Mais la porte s'ouvrit, et John parut. Derrière lui, une dizaine de valets et de servantes se pressaient.

– Si Leurs Seigneuries le permettent, leurs gens vont souhaiter la bienvenue à la jeune lady ?

– Entrez, mes amis, entrez, fit lord Anderson, posément.

Ils pénétrèrent, poussant devant eux un jeune

groom qui tenait avec gaucherie, dans ses mains réunies, une énorme botte de fleurs multicolores.

Je m'avançai vers lui pour le décharger de son encombrant bouquet, un peu embarrassée malgré la supériorité de ma situation.

– Ah ! les jolies fleurs, et comme c'est gentil à vous, mes amis, d'accueillir si poétiquement mon arrivée sous ce toit.

J'ai déjà dit, je crois, que j'étais de pur sang normand ; or, une caractéristique de la vieille race normande, c'est de produire plus de travailleurs que de bavards. Les orateurs sont rares parmi les grands hommes de notre histoire, et, si nos gloires furent innombrables et diverses, du moins très peu d'entre elles durent leur notoriété à la parole.

Ceci pour dire que, comme tous mes compatriotes, je ne savais pas faire de belles phrases, surtout prise ainsi au dépourvu, si bien qu'après ces quelques paroles de bienvenue aux gens de lord Anderson je ne trouvai plus rien à leur dire.

Alors, gênée par toutes ces paires d'yeux qui me détaillaient plus ou moins hardiment, je tendis mes mains à droite, à gauche, trouvant plus facile de serrer leurs doigts rugueux que de débiter des kilomètres de discours. Et comme, malgré leur nombre, cela ne faisait qu'une vingtaine de mains à serrer, soit en tout cinquante secondes de répit, je me tournai bien vite vers lord Anderson pour qu'il vînt à mon secours.

– Je vous en prie, dites-leur... tout... tout ce que ma connaissance imparfaite de la langue anglaise m'empêche de leur exprimer.

Il sourit, devinant mon embarras.

– Tenez, je vais vous présenter chacun d'eux, fit-il en se rapprochant du groupe. Voici Hierom, le maître d'hôtel ; Stevens, le chef ; Austin, le cocher ; Peter, le valet de pied ; Maudlin, la fille de cuisine.

Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il les eût tous nommés, et que, de nouveau, ma main eût serré successivement celle de tous ceux qu'il me désignait.

– Et maintenant, mes amis, acheva-t-il, retirez-vous. En l'honneur de votre jeune maîtresse, ce soir, vous sablerez le champagne, et, à la fin du mois, vous recevrez le double de vos gages habituels.

– Vive milady ! s'écrièrent-ils tout joyeux.

Ce fut sur leurs visages et leurs lèvres un feu roulant de sourires ou de compliments à mon adresse.

Puis ils s'éloignèrent, tout joyeux.

Quand ils furent partis, je me tournai vers mon compagnon.

– Je vous remercie de la gratification promise, cela va leur faire paraître la nouvelle venue mille fois plus brillante, car je crains fort, avec ma modeste robe de ville, sous l'éblouissement de ces lustres, de leur avoir d'abord semblé terriblement effacée et peu décorative.

– Ils n'auraient pas tort, fit-il sans sourciller ; ces robes sombres sont affreuses à la lumière ; mais demain, vous aurez votre malle et pourrez revêtir un costume plus de circonstance.

Oh ! l'importune pensée que cette question de costume ramenait à mon esprit !

Justement, à travers la table, je percevais le regard aigu de lord Anderson qui, par moments, se posait sur moi avec une singulière persistance.

Une haute glace de Venise, à côté du buffet, me renvoyait mon image. Malgré moi, j'y jetai plus d'un coup d'œil anxieux.

Je ne vis qu'une tête brune, plutôt petite sous la masse des cheveux ébouriffés. L'étoffe sombre faisait ressortir la blancheur de la peau et, me semblait-il, la petitesse de la tête enfantine.

L'effet ne me parut pas désagréable. Je ne me trouvais pas laide du tout, ce soir-là. Pourquoi donc ses yeux paraissaient-ils surpris dans leur curiosité indiscrete ? En dépit de la gêne qu'ils me causaient, et dont lord Anderson devait s'apercevoir, ils revenaient sans cesse se poser sur moi.

Ah ! peut-être parce que c'était la première fois que mon compagnon me voyait sans chapeau !

J'avais sans doute, nu-tête, une tout autre expression que celle qu'il connaissait.

À un moment, il me parut même qu'une flamme égayée animait ses prunelles. Un vague sourire flotta sur ses lèvres qui, après quelques secondes de retenue, finirent par laisser filtrer un petit rire bref, presque moqueur.

J'étais devenue subitement toute rouge, ne sachant pas trop quelle contenance garder devant cet homme qui paraissait se moquer de moi.

Il perçut mon étonnement.

— Vous ne sauriez croire combien je trouve notre situation extraordinaire, finit-il par me dire à un moment où les valets qui nous servaient s'étaient éloignés. Tenez, en vous voyant, là, devant moi, j'ai du mal à me figurer que je ne rêve pas ! Vous m'êtes tellement inconnue que c'est à peine si je puis reconnaître, en vous voyant nu-tête, celle que vous étiez tantôt. Et voilà que je vous ai présentée comme ma femme et que vous allez vivre sous mon toit ! Ah ! si l'on m'avait dit pareille chose, à midi seulement, alors que je mangeais seul à cette table ! C'est

trop drôle, trop invraisemblable, cela tient de la magie ! Il faut que j'en rie !

Et, cette fois, son rire éclata sans contrainte. Étonnamment jeune, ce rire qui fusait, espiègle et gamin au possible !

Pour la première fois, je m'aperçus que Walter Anderson avait un âge, et que cet âge faisait de lui mon contemporain.

Mais il continuait, trouvant sans doute un vrai plaisir à évoquer l'étrangeté de notre situation :

– Je viens seulement de découvrir que vous étiez brune et maigre, alors que je préfère... le contraire ! Vous rougissez pour un rien et vos yeux ont des tendances à se transformer en éclairs de pistolet. Quels sont vos goûts, votre caractère, vos habitudes ? Je ne sais rien, rien ! Vous êtes l'énigme, et, cependant, vous êtes là, devant moi, et il va me falloir m'habituer à vous, comme si je vous avais choisie entre toutes, et que j'acceptasse tous vos défauts et tous vos goûts.

– Il y a réciprocité, hélas !

– Évidemment, je ne nie pas que votre sort soit

identique, mais convenez que notre réunion est bien la plus extraordinaire aventure qu'il soit possible d'imaginer.

– Si extraordinaire que le cœur en est serré sous l'angoisse des jours qui vont suivre.

– Oh ! je ne me tourmente pas là-dessus ; peu importe demain. Ce soir, je n'aperçois que le côté burlesque des choses.

– Je ne vois pas que cela soit si amusant, fis-je, pensive. Vous ne connaissez rien de moi, mais au moins vous, vous avez l'expérience de la vie, l'assurance que donne la fortune, la force qu'assure votre notoriété d'écrivain. Quoi qu'il arrive, vous êtes sûr de sortir indemne de l'aventure.

– Tandis que vous ? interrogea-t-il.

Une détresse passa dans mes prunelles.

– Je suis seule ! fis-je la voix plus basse, effroyablement seule ! c'est-à-dire sans amitiés, sans appui, sans foyer... sans rien, rien qui puisse m'attacher à l'existence ou me sauver du désespoir si celui-ci s'emparait de moi... Tenez,

repris-je avec plus d'assurance, s'il vous plaisait de terminer cette... aventure, comme vous dites... sans vous embarrasser plus longtemps de ma présence, il vous suffirait de me supprimer, tout simplement, puis de faire disparaître mes restes ; personne, pas même le plus humble des amis, ne songerait à s'inquiéter de mon absence.

Il m'avait écoutée sérieusement. À mes dernières paroles, dites plutôt avec gravité, il partit de rire de plus belle.

– Ma foi ! voici une solution à laquelle je n'avais pas pensé, et je vous remercie de me l'avoir indiquée. Je veux croire, tout de même, que s'il me prenait fantaisie de vous supprimer, vous ne vous laisseriez pas faire sans protester.

Sa bonne humeur finissait par me gagner.

– Évidemment, répondis-je, je ne pousserai pas l'amour conjugal jusqu'à me laisser égorger pour assurer votre félicité.

Un domestique entra, apportant avec onction un faisan rôti. Walter Anderson redevint sérieux.

– J'ai donné des ordres, dit-il, pour que l'on

nous servît chez vous le café... j'ai pensé qu'il vous serait agréable de me faire, ce soir, les honneurs de votre home. Nous ne veillerons pas tard, d'ailleurs, car vous devez être fatiguée.

J'approuvai de la tête, sans comprendre, mais ne voulant pas le laisser voir devant le serviteur.

Chez moi, avait-il dit. Où ça, chez moi ? Pas dans ma chambre, je suppose ?

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur ce détail, il s'était mis à rire de plus belle, dès la sortie du domestique.

– Très chic, votre solution ! Je suis flattée de vous l'avoir inspirée... Il faudra que j'étudie ça attentivement ; du moment que vous m'affirmez que personne ne peut s'en apercevoir !

Cette fois, il se moquait de moi. Je me mis à rire avec lui, ça valait mieux que de prendre son humour au tragique.

D'ailleurs, à partir de ce moment, il parut vouloir retrouver sa gravité.

XI

Après le repas, Waller Anderson m'offrit le bras, et cérémonieusement, précédés d'un valet portant un flambeau, nous gagnâmes le salon attendant à ma chambre.

Une petite table avait été dressée près de la cheminée, où un feu de bois flambait gaiement. Des fleurs, des coupes de bonbons, des liqueurs variées recouvraient entièrement la nappe de dentelle.

Mon compagnon m'installa dans une haute bergère et fit apporter la cafetière d'argent qu'on posa sur un réchaud allumé, puis, renvoyant le domestique, il alla, à mon grand étonnement, pousser le verrou de la porte.

– Ouf ! fit-il. Enfin seuls !

Son exclamation parut ranimer sa gaieté. Un sourire ironique s'épanouit sur ses lèvres. Mais

moi, étonnée de ce verrou tiré, je restai interdite, presque hostile.

Il ne parut pas s'apercevoir de ma réserve.

– Ne trouvez-vous pas cette heure exquise entre toutes ? fit-il en venant s'asseoir en face de moi, de l'autre côté de la cheminée. Enfin seuls ! Quel jeune mari n'aspire pas à cette minute divine qui va faire vraiment sienne la jeune épousée ! Et voici que ce moment tant attendu, tant désiré par tous les hommes, luit enfin pour moi ! Pour la première fois, ma femme, l'unique, la véritable lady Anderson, est devant moi, et nous sommes « enfin seuls » dans la plus complète intimité qu'un jeune couple puisse souhaiter.

Il parlait à mi-voix, sans me regarder, comme s'il s'adressait à quelque être invisible qui pût le comprendre et partager sa gaieté. J'aurais voulu l'interrompre, dire quelque chose pour faire dévier cette conversation un peu gênante, je ne savais que me raidir dans ma réserve.

Je le vis se pencher vers la table, emplir l'un des petits verres d'une liqueur ambrée ou

dansaient des poussières d'or, et le vider d'un trait. Puis il prit un cigare, le fit craquer entre ses doigts et me demanda :

– Je puis fumer ? L'odeur du tabac...

– Ne me dérange pas.

– Merci.

Il l'alluma.

– Je vous disais donc..., reprit-il.

– Que vous aviez été profondément ému, interrompis-je, reprenant un peu d'assurance devant son impeccable correction.

– Ému ? Quand ça ? fit-il, dérouté.

– Quand vous avez épousé votre femme... il y a quatre ans.

Il eut une grimace.

– Pourquoi me parlez-vous de cette créature ?

– Parce que vous l'avez aimée, que c'est auprès d'elle que vous avez éprouvé les sensations divines de l'« enfin seuls ! » et que vous êtes trop gentleman pour les avoir si vite oubliées.

J'avais peut-être mal choisi le sujet de diversion.

Il réprima un mouvement d'impatience, mais, voulant me donner le change, il se leva.

– Ce soir, je suis à vos ordres et vais faire le service, dit-il, en prenant la verseuse. Que buvez-vous, thé ou café ?

– Je préfère le café.

– Moi aussi.

– Je croyais que les Anglais aimaient mieux le thé ?

– Généralement ! mais n'oubliez pas que ma mère était française et que je passais toutes mes vacances en France. J'ai donc fatalement pris les goûts et les habitudes des deux races.

Il eut vite rempli nos deux tasses du bouillant breuvage dont l'arôme délicat indiquait le savant mélange des grains.

– Voilà un fait acquis, fit-il remarquer en reprenant sa place. Il y a entre nous un trait d'union sérieux.

– L'amour du café ?

– Parfaitement ! le service n'en sera que plus facile pour nos gens.

– Ce qui n'est pas un mince avantage, fis-je en souriant.

– Seulement, continua-t-il avec un flegme imperturbable, pour que je n'aie jamais la tentation de vous envoyer le contenu de ma tasse à la figure, faites-moi un plaisir : éviter de me parler de... votre devancière. Je suis tout disposé à vous supporter, malgré votre déplorable intrusion dans ma vie, mais je ne me sens pas du tout d'humeur à vous entendre évoquer l'autre comme si son spectre stimulait votre verve.

– Si ce sujet vous est aussi désagréable que vous me le laissez entendre, je ne l'aborderai plus, promis-je de bon cœur.

Et, un peu taquine :

– Je vous confesse, cependant, que ce sera là pour vous faire un gros sacrifice, car je serai obsédée plus d'une fois par le désir de m'assurer si, vraiment, vous mettriez à exécution la menace de

me lancer le contenu de votre tasse à la figure.

– Ne jouez pas avec ça, je ne promets rien sans tenir, n'en doutez pas.

– Et comme il ne faut pas tenter les fous, dit un proverbe français, j'éviterai de vous offrir l'occasion, car cela ne serait guère le geste d'un gentleman tel que vous.

Tout cela était dit sur un ton de badinage amusé où chacun de nous s'efforçait de ne pas donner sur lui avantage à l'autre.

– L'enchantement continue, remarqua-t-il. Nous n'avons rien de commun, pas même le moindre souvenir ; notre conversation ressemble un peu à un voyage d'exploration où chacun découvre l'autre. Ainsi, vos paroles cachent toujours quelque aspérité inattendue, où je risque de donner de la tête, et je crois que les miennes ont, pour vous, la même saveur d'alerte.

– Mais je ne cherche pas du tout à vous être désagréable, protestai-je.

– Je n'en doute pas, fit-il en souriant. Depuis quelques heures, nous avons mis chacun des

gants de velours. Ah ! à propos, continua-t-il, sérieux tout à coup, pouvez-vous me répéter ce que M^e Curnett vous a dit si confidentiellement, tantôt ?

– À quel moment ?

– Lorsque, à la fin de son entretien avec vous, il vous parla à voix basse ?

– Comment pouvez-vous le savoir ? Vous écoutiez donc ? remarquai-je, étonnée.

– Le murmure de vos voix était assez élevé lorsque, tout à coup, il devint imperceptible.

« Il écoutait », pensai-je en moi-même.

– Eh bien ?

– Je ne me souviens pas que la chose eût de l'importance.

– Mais encore, que vous a-t-il dit ?

L'arc de ses sourcils s'agrandit d'étonnement : sa curiosité passait les bornes permises.

– Si M^e Curnett a jugé utile de baisser la voix à un moment, c'est vraisemblablement qu'il ne tenait pas à être entendu.

– Justement.

– Je crois donc que la discrétion m'impose de garder le silence sur ce qu'il a pu me dire.

Cet homme ne devait pas aimer à être contredit.

Une flamme de colère anima ses yeux bleus.

Cependant, sa voix garda toute sa correction.

– Ceci est un point de vue, mais comme je vous demande de ne pas m'en faire un mystère, je veux croire que vous accéderez à mon désir.

Je hochai la tête sans répondre.

– C'est donc bien grave ce qu'il vous a dit ?

– Je vous ai affirmé que c'était sans importance.

– Pour vous, peut-être, mais puisque Curnett crut prudent de baisser la voix, c'est que cela me concernait ou qu'il craignait mon mécontentement.

– Je ne pense pas. C'est un avis personnel qui ne regardait que moi.

– Allons donc ! s'il en était ainsi, vous ne le

cacheriez pas.

– Et vous avez raison, ma foi, répliquai-je un peu sèchement. Je ne vois pas pourquoi je refuse de répondre, sinon parce qu’il ne me plaît pas que vous exerciez sur moi cette inquisition.

Il parut percevoir le côté incorrect de ses questions.

– Évidemment, je manque de discrétion, fit-il lentement. C’est qu’il m’est très désagréable de penser que Curnett, qui est un homme d’affaires payé par moi, ait paru épouser votre cause au détriment de la mienne.

– M^e Curnett n’a jamais cherché à vous nuire auprès de moi, je vous en donne ma parole.

Il garda le silence, le front barré d’un pli de mécontentement.

– J’interrogerai Curnett, dit-il tout à coup entre ses dents. Nous verrons s’il n’agit pas ouvertement contre moi.

Je pensai soudain que l’intervention de lord Anderson m’aliénerait les bonnes grâces du notaire anglais.

Celui-ci, certainement, m'en voudrait de l'avoir rendu suspect aux yeux d'un client tel que devait l'être pour lui mon mari.

– Puisque vous paraissez attacher de l'importance à une chose qui ne semble pas en avoir, mieux vaut, je crois, vous répéter les paroles de votre tabellion. Vous pourrez juger que cela ne rime à rien de sérieux.

Son regard un peu dur s'attacha sur le mien comme s'il voulait se convaincre que j'allais bien dire la vérité. Mais j'étais décidée à dissiper tout malentendu, et je soutins son examen.

– M^e Curnett, à la fin de son entretien, a tout particulièrement insisté pour que je ne néglige rien qui puisse assurer entre nous de bons rapports.

– Précisez ! fit-il brièvement.

– Il m'a dit : « Il faut que vous essayiez loyalement d'aimer votre mari. »

– Cela seulement ?

– Pardon, il a ajouté encore : « Il faut que vous vous fassiez aimer de lui. »

Je ne m'attendais pas à ce que mes paroles produisent un tel effet.

Lord Anderson eut un haut-le-corps de surprise. Un petit rire, sec comme un sifflement, sortit de ses lèvres pincées.

– Ah ! ah ! je savais bien qu'il vous avait dit quelque chose d'extraordinaire ! Vraiment, Curnett est admirable : il faut que vous vous fassiez aimer de moi.

Nerveusement, il s'était levé et arpentait l'appartement avec agitation.

– Il me donne un conseil, continua-t-il ; il vous en sert un autre ! Et après ça, la conscience tranquille sur ce qui résultera de ses bons offices, il se lave hypocritement les mains.

J'étais restée tout interdite de sa colère imprévue et me demandait ce qui pouvait bien la causer dans les quelques mots que j'avais prononcés.

– Eh bien ! fit-il avec violence, en s'arrêtant devant moi, qu'attendez-vous donc pour vous jeter à mon cou ? N'êtes-vous pas aussi bien

capable que n'importe quelle autre femme de séduction et de coquetterie ? On vous a dit qu'il fallait que vous vous fassiez aimer de moi.

– Je ne sais quel sens vous attribuez aux conseils de M^e Curnett, qui me paraissent marqués de sagesse et d'à-propos. Puisque nous avons, de part et d'autre, accepté de faire loyalement un essai, il est assez naturel que nous n'y mettions pas de restrictions. Pourquoi vous étonnez-vous des paroles de votre tabellion ? Vous a-t-il donné des conseils différents ? S'il m'avait tenu un autre langage, je vous assure que je ne l'aurais pas écouté, moi ! Je ne suis pas venue ici pour le plaisir de voir nos deux natures se heurter. J'y suis dans un but de conciliation, et parce qu'en cela je crois obéir au désir exprimé par ma mère.

Il parut frappé par mes explications.

– Vous avez raison, fit-il plus doucement. Seulement, je n'ai pas su taire mon ressentiment à l'idée de cet amour qu'il voulait nous imposer. « Il faut aimer votre mari et vous faire aimer de lui. » Curnett ne doute de rien, et il en parle bien

à son aise.

J'eus un vague mouvement d'impuissance.

– Au moins aurons-nous agi pour le mieux et ne regretterons-nous rien.

– Parbleu ! Et je ne sais vraiment pas pourquoi je me tracasse pour demain. Ce soir compte seul, pour le moment. Voici qu'il est onze heures déjà. Voulez-vous accepter que je passe la nuit auprès de vous ?

Je faillis éclater de rire, tant sa demande était peu en rapport avec l'indignation qu'il venait d'éprouver.

– Vous ne parlez pas sérieusement, dis-je railleuse.

– Si, très sérieusement, au contraire. Voici une belle occasion pour vous de mettre à profit les conseils du notaire.

– Grand merci, je manque de zèle.

– Comment, vous refusez ? Vous n'êtes pas pratique ! Je parie que vous faites encore entrer du sentiment dans votre refus.

– C’est justement parce que le sentiment manque que je ne vous prends pas au sérieux.

– Et vous avez probablement raison, encore une fois... Tout de même, vous ne me reprocherez pas de n’avoir pas fait naître cette occasion...

– Oh ! je vous en suis très reconnaissante !

– Mais vous refusez quand même ?

– Et comment !

Mi-sérieux, mi-boudeur, il se versa un nouveau verre de liqueur.

– Admettons que je vous aie demandé ça avec l’intention de me moquer de vous si vous acceptiez.

– Je m’en suis un peu doutée.

– Cela n’a pas l’air de vous émouvoir, en effet.

– Du tout.

– Le pis, c’est que votre réponse a stimulé mon amour-propre.

– Je ne l’ai pas fait exprès...

– Je ne vous le reproche pas, seulement...

– Seulement ?

– Depuis deux minutes, je désire ne pas vous quitter... Ne riez pas, en ce moment, je suis sincère... me permettez-vous de rester ?

Je ne pus m'empêcher de rire :

– Pas plus que tout à l'heure.

– Cela me ferait plaisir !

– Je ne partage pas votre désir.

– Tant pis... Vous le regretterez peut-être plus tard.

– J'espère que non.

Il resta debout devant moi, comme s'il cherchait quelque autre chose à me dire.

– Ce serait pourtant la solution la plus simple...

– Peut-être, mais songez un peu si, après ça, nous n'allions pas nous entendre ! Vous le disiez encore tout à l'heure : nous sommes totalement étrangers l'un à l'autre.

– En cette minute, j'ai confiance. Je suis sûr que nous nous entendrons très bien.

– En ce moment, c’est possible, vous le croyez ; mais, demain, vous penserez autrement.

– Demain, il serait trop tard pour revenir sur ce qui aurait été. Que nous le voulions ou non, il faudrait plier nos caractères l’un à l’autre. Je vous le répète, pour vous, c’est la solution la plus raisonnable.

– Laissez-moi croire que je suis meilleur juge que vous en ce qui concerne mon intérêt.

Il eut un geste de dépit.

– Vous ne pensez pas que je parle sincèrement en ce moment ?

– Pardon, je ne veux pas douter de la loyauté de votre insistance.

– Et cependant, vous n’y répondez pas.

– Je vous en prie, ne vous formalisez pas de mon refus... Tout en moi se révolte à l’idée du lien légal qui m’unit à un homme sans que ma volonté y ait contribué. Je n’arrive pas à me figurer que je suis votre femme et que vous avez des droits sur moi. Ce qui vous paraît naturel, puisque vous me le proposez, me fait l’effet d’un

sacrilège. La loi peut plier mon être civil, elle n'enchaîne ni ma pudeur, ni mon moi intime. Je ne serai la femme que de l'homme que j'aimerai, et... je ne vous aime pas encore !

Il fit une grimace assez drôle.

– Alors, bonsoir ! puisque je ne puis vous convaincre.

Je lui tendis la main.

– Sans rancune et bonne nuit.

Il porta les doigts à ses lèvres.

– À demain... Peut-être ne vous redemanderai-je jamais ce que je vous ai demandé ce soir.

– Ce sera mieux.

– C'est à voir ! Aussi, quels que soient les temps futurs, je vous prie, madame, de ne jamais oublier que j'ai été réellement amoureux de vous, le premier soir que vous avez couché sous mon toit, et qu'il n'a tenu qu'à vous de fixer pour toujours votre situation ici.

– Je n'oublierai jamais votre générosité !

Il haussa les épaules, bourru :

– Décidément, vous ne voulez pas me comprendre. Bonsoir !

Il gagna la porte d'un air nonchalant et retira le verrou.

Avant de sortir, s'étant tourné vers moi, il m'enveloppa d'un regard railleur. J'entendis son petit rire sec et agaçant, la porte se referma, j'étais seule !

Quelles pensées m'assaillirent après son départ... Ma rêverie dura jusqu'à deux heures du matin ; alors seulement je songeai à gagner ma chambre. Et malgré ces longues réflexions, je n'avais pas encore fixé ce point : Walter Anderson avait-il été sincère un moment, comme il l'affirmait, ou, pendant cette soirée, de la première à la dernière minute, ne s'était-il pas moqué de moi ?

XII

Je dormis assez mal, ce matin-là. Le sommeil avait eu du mal à fermer mes paupières, si bien qu'il était plus de dix heures quand je les ouvris.

Vite, je sautai à bas du lit et procédai à ma toilette.

À ce moment, on frappa à ma porte. C'était le vieux John qui venait s'informer de mes désirs quant au déjeuner du matin.

– La malle de lady Anderson est dans le salon, fit-il ensuite. Et voici la clef que lord Anderson m'a recommandé de remettre à Milady.

Je ne fis qu'un bond jusqu'au salon. Ma malle s'y trouvait, en effet. Une violente rougeur couvrit mes traits à la pensée que quelque étranger avait pu constater la pauvreté de mon linge et de mes vêtements.

– Qui donc est allé chercher cette malle ?

demandai-je, la gorge serrée.

– Lord Anderson en personne.

– Tout seul ?

– Avec l’auto qu’il conduisait lui-même...

Milady ne paraît pas satisfaite ; je suis sûr que mon jeune maître a voulu lui faire la surprise...

lui épargner la peine...

Je me ressaisis.

– Lord Anderson a très bien tait ; je crains seulement l’effet, quelquefois déplorable, des mains de l’homme dans les colifichets féminins.

– Milady pourra s’en assurer tout de suite... je puis aider ma jeune maîtresse à ranger son linge dans les armoires.

– Je vous remercie, John, je ferai cela moi-même... Vous pouvez vous retirer, mon ami.

Il me regarda avec surprise, comme si je l’eusse chassé pour toujours.

Pendant, sans mot dire, il se dirigea vers la porte.

J’avais parlé un peu vivement. Son regard fit

naître mon remords.

Sans le vouloir, j'avais blessé ce vieillard, rempli de bonnes intentions. D'un bond, je fus auprès de lui et le retins par le bras.

– John, il n'y a que des affaires de pensionnaire dans cette malle... comprenez-vous, ce sont de modestes souvenirs très humbles que je ne rangerai peut-être pas dans ces armoires et auxquels j'aurais voulu qu'aucune autre main que la mienne n'ait touché.

– Que Milady fasse comme il lui plaît. Ce n'est pas moi qui la blâmerai de vouloir soigner elle-même ses vieux souvenirs... ce sont les seuls qui tiennent au cœur : ils sont comme les vieux serviteurs, ils ne donnent jamais de déception !...

Sur cette sentence, et tout rasséréiné, il sortit.

Après son départ, j'allai à ma malle et l'ouvris.

Les choses y avaient été jetées un peu pêle-mêle, mais néanmoins avec assez de précaution.

Le cœur serré, je regardais l'amas confus d'étoffes.

– Oh ! pourquoi Walter s'était-il occupé de ça ?

Ces robes n'exigeaient certes pas qu'il prît grand soin d'elles : elles étaient de si mince valeur ! Mais voilà que, tout à coup, mes humbles vêtements m'apparaissaient comme la personnification de ma jeunesse laborieuse... Ils étaient tout ce qui me restait de l'enfant insouciant et naïve que j'avais été jusque-là... dans les plis de ces étoffes noires, soigneusement raccommodées.

Il y avait encore tous mes rêves, tous mes souhaits, toutes mes illusions de jeune fille, et une angoisse me pinçait le cœur à l'idée qu'une main dédaigneuse les avait sans doute maniées brusquement... ou avec mépris.

– Walter Anderson a voulu contrôler ma misère !

Des larmes mouillèrent mes yeux.

– Oh ! ce n'était pas de dépit, ni de honte, que je pleurais en cette minute. Il n'y avait là nulle question d'amour-propre. Je ne rougissais pas de

ces modestes preuves de ma pauvreté initiale : rien dans mon passé si droit ne pouvait m'obliger à courber la tête.

Mais, dans ce décor nouveau qui m'entourait et au milieu des gens habitués à ce luxe, l'instinct me criait de me replier sur moi-même et de ne permettre à personne de heurter, même d'un regard, tout ce qui avait été mien jusqu'ici.

– Qui sait si ses mains avides de secrets n'ont pas fouillé les poches les plus cachées, déplié les moindres bouts de papier dans une enquête minutieuse de mon moi intime ?

Cette supposition me jetait hors de moi.

– Oh ! non, lord Anderson, vous n'auriez pas dû vous occuper de ça !

Je refermai la malle à clef et la traînai dans un cabinet noir attenant à ma chambre.

– À quoi bon sortir tout ce qui est là-dedans ? Est-ce que, mon bagage et moi, nous ne reprendrons pas, un jour, la route de France ?

XIII

Je ne vis Walter qu'à l'heure du déjeuner.

Il me serra la main avec indifférence et ne fit aucune allusion à la soirée précédente.

Il devait avoir quelque absorbant souci, car il garda le silence durant presque tout le repas, et il eût mieux valu, hélas ! qu'il ne m'adressât pas la parole ce jour-là.

– John vous a-t-il remis la clef de votre malle ? m'avait-il demandé.

– Oui... et je vous remercie d'avoir pris la peine d'aller chercher mon bagage. J'aurais préféré, néanmoins, y aller moi-même.

– Il vous manque quelque chose ?

– Oh ! je ne pense pas. Je n'ai pas regardé.

– Alors ?

Je ne pus retenir le reproche que je roulais en

moi depuis le matin.

– J’aurais préféré qu’aucune main étrangère ne s’occupât de ce qui me regardait personnellement.

– Oh ! il n’y eut aucune ingérence étrangère... C’est moi-même qui me suis occupé de votre malle. Je n’aurais pas voulu confier ce soin à un domestique.

– J’aurais préféré m’en occuper moi-même, répétais-je fermement avec une sourde hostilité qu’il perçut enfin.

Il arqua ses sourcils.

– Et pourquoi ? s’étonna-t-il, puisque nul autre que moi n’a connu le contenu de votre bagage, ni l’endroit d’où il venait ?

– Je n’avais rien à en cacher ! protestai-je fièrement.

– Mais rien non plus à en laisser voir.

– Oh !...

Il avait vraiment des mots maladroits... d’autant plus maladroits que, depuis le matin, ce

sujet m'était douloureux au possible.

Devant l'indignation qui, tout à coup, avait fait rougir mon front, son visage se rembrunit.

– Vous avez, je crois, une grande propension à mal interpréter les actes ou les paroles de ceux qui cherchent à vous être agréable.

– Vous venez de dire que mon bagage n'avait pas à se laisser voir. C'était donc un compliment, cela ?

– Je faisais allusion aux domestiques, qui n'avaient pas à être mêlés aux choses concernant votre passé.

– Mon passé est comme ma malle : on peut y fouiller dans les coins les plus intimes sans y trouver rien dont j'aie à rougir.

Il ne put réprimer un geste d'impatience.

– Inutile de poursuivre cette discussion. Nous ne nous comprenons pas et vous me faites dire des choses que je ne pense nullement.

J'avais repoussé mon assiette, incapable d'avaler une bouchée de plus. Il eut un petit rire sec, ironique.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes malade ?

Je le regardai durement sans pouvoir desserrer les dents, malgré les mots véhéments dont j'avais soudain plein la bouche, plein l'âme.

Il haussa les épaules en grommelant quelque remarque que je ne distinguai pas ; mais, à partir de ce moment, le front barré d'un grand pli de dureté, il ne toucha plus guère, lui non plus, aux mets qu'on plaçait sur la table, et le dîner s'acheva dans un lourd silence, sans qu'aucun de nous fît l'effort pour le rompre.

À peine remontée chez moi, un cri jaillit de mes lèvres :

– Je ne peux pas rester ici ! Je ne veux plus !

Un désir de fuir me prenait à présent et, sans bien analyser ce qui se passait en moi, je m'habillai avec une sorte de hâte, enfilant ma jaquette, mettant mon chapeau, mes gants, en gestes secs et précipités.

Bientôt, je descendis l'escalier.

J'en atteignais les dernières marches, quand la

porte du cabinet de Walter Anderson s'ouvrit en grand et il apparut sur le seuil :

– Où allez-vous ?

Il paraissait avoir recouvré toute sa placidité, mais son regard soupçonneux ne se détachait pas du mien.

– Où allez-vous ? répéta-t-il, comme je gardais le silence.

– Faire quelques achats.

– Entrez chez moi, auparavant, je vous prie.

– Chez vous ?

– Oui, entrez !

En même temps, il avançait et plaçait le pied de telle sorte que je n'aurais pu continuer mon chemin sans me heurter à lui.

En une seconde, j'envisageai la situation.

Il y avait une telle fermeté dans son attitude, que je n'aurais pu échapper à cet entretien. Mieux valait me rendre à son désir sans opposer une résistance qui n'eût servi à rien.

Je pénétrai donc dans son cabinet, dont il

referma derrière nous la porte.

– Asseyez-vous, fit-il, en me désignant un fauteuil et en s’installant dans un autre.

Était-ce hasard, ou le fit-il intentionnellement ? Je remarquai qu’il s’était encore placé entre moi et la sortie.

– Quels sont donc ces achats que vous ne sauriez différer d’un jour ? questionna-t-il tout de suite.

Son ton et ses manières étaient on ne peut plus corrects, mais j’étais trop surexcitée pour diminuer la sécheresse de ma voix.

– On peut toujours remettre à plus tard un achat, mais il me plaît de le faire aujourd’hui.

– À votre aise ; mais pourquoi n’avoir pas donné l’ordre d’atteler ?

– Je n’ai pas besoin de voiture.

– Je ne vois pas lady Anderson courant à pied d’un magasin à un autre... Enfin, admettons ! Le vieux John, tout au moins, aurait pu vous accompagner : il vous eût guidée dans la capitale, que vous ne connaissez guère.

– Mais s’il ne me plaît pas, à moi, d’être accompagnée ?

– Pourquoi cela vous déplairait-il ? Vous n’avez pas de visite ou de rendez-vous que vous n’osiez avouer, je pense ?

– Ah çà ! suis-je donc prisonnière ici et n’ai-je pas le droit d’aller et venir sans en demander l’autorisation ?

– Vous avez tous les droits, ici, sauf un !

Il avait conservé son calme, malgré la véhémence de sa voix.

– Lequel donc ?

Je m’étais levée, le bravant de mon regard en feu.

– Celui de partir, fit-il avec son flegme imperturbable. Vous paraissez oublier la promesse que Simone Montagnac m’a faite, hier, avant que je l’introduise ici sous le nom de lady Anderson. Elle s’est engagée à subir une épreuve de plusieurs mois. Je veux croire qu’elle ne renie pas, aujourd’hui, sa parole.

Devant sa fermeté, mes yeux s’abaissèrent.

– Osez dire, poursuivit-il, que, tout à l’heure, en quittant votre chambre, vous ne partiez pas avec l’idée de ne plus y revenir ?

Je baissai la tête sans répondre.

– Vous voyez... je ne me trompais pas ! Me faudra-t-il donc espionner vos actes et ne pourrai-je me lier à une promesse de vous librement consentie ?

– J’ai eu un moment de découragement, avouai-je avec franchise. Mais je suis sûre que, liée par ma parole, je serais revenue ici.

– Après combien d’heures pénibles ?

Dieu seul savait ce que j’aurais fait une fois partie !

– J’ai eu le malheur, reprit Walter Anderson, de vous heurter, ce matin, en allant moi-même prendre votre bagage à l’hôtel. Je l’ai fait avec le désir de vous épargner la corvée... non pas celle de faire votre malle, mais celle qui consiste à retourner dans une maison où l’on a vécu et d’où l’on est partie... un soir... avec un homme !...

– Ah ! c’était donc pour ça ? fis-je, stupéfaite.

– Pour quoi auriez-vous voulu que ce fût ? Je sais bien que vous n'avez pas à rougir d'avoir quitté votre hôtel en ma compagnie, mais, nul n'étant tenu d'expliquer ses actes, les gens parlent souvent d'après les apparences.

– Je n'avais pas pensé à cela, balbutiai-je, éperdue de l'inimitié injustifiée que je lui témoignais depuis quelques heures.

J'étais anéantie devant son explication si simple. Depuis le matin, je l'avais chargé de tant de noirceurs !

– Vous ne m'en voulez plus ? fit-il, en se penchant vers moi.

– J'ai eu tort, reconnus-je franchement.

Et, honteuse de m'être montrée agressive mal à propos, je lui tendis la main en signe de réconciliation.

– J'aurais dû vous donner des explications, à midi, continua-t-il. Cela m'aurait évité votre mécontentement. C'est que, sapristi, il est joliment éloquent, votre silence, quand vous vous y mettez : vous m'avez coupé l'appétit d'un seul

coup.

– Je ne pensais pas qu'un Anglais fût si facilement impressionnable ! répliquai-je en souriant.

– C'est encore quelque héritage maternel, riposta-t-il sur le même ton enjoué. Mon père aurait bien pu, en épousant une femme de son pays, ne pas compliquer le caractère de ses descendants.

– Ce que vous vous êtes bien gardé de faire, vous !

– Oh ! moi !

– Eh bien ?

– Je n'ai pas choisi : vous savez bien qu'on m'a imposé une femme.

– Bah ! Il n'est pas trop tard encore. Gardez tout entier l'espoir d'en prendre une, un jour, à votre goût.

– C'est ma conviction. Et maintenant que ce malentendu est dissipé, avez-vous toujours le désir de sortir, seule, cet après-midi ?

J'eus à peine une hésitation.

– Il le faudrait... vous avez dû voir ma garde-robe...

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Elle est un peu... trop modeste ! achevai-je avec difficulté.

– Elle est ce qu'était probablement celle de ma mère lorsqu'elle quitta le couvent, fit-il simplement, sans se douter du bien qu'il me faisait. Mais je comprends votre désir de ne pas mettre des robes de pensionnaire, à présent que vous êtes... mariée ! Je vais faire atteler la voiture et, en attendant que vous connaissiez un peu Londres et ses habitudes, John vous accompagnera.

Je souris piteusement.

– Vous vous méfiez encore de moi ?

– Oh ! plus du tout, à présent, je vous l'affirme. Je veux seulement que vous vous pénétriez bien que vous êtes ma femme et que vous ne pouvez trotter par les rues comme le ferait la femme d'un petit employé.

J'étais vaincue et comme cette explication, avec lui, m'avait fait du bien en dissipant une cruelle méprise, j'acquiesçai tout de suite à ses désirs.

XIV

Quelques jours passèrent que j'employai à des courses dans les magasins et à des essayages.

Entre-temps, j'avais pris possession vraiment de mon appartement et j'en connaissais toutes les richesses.

Outre le linge abondant et luxueux à mon chiffre, dont toutes les armoires étaient remplies, je trouvai aussi toute une collection de déshabillés élégants et de corsages luxueux abandonnés par ma devancière.

Bien qu'il ne me plût guère d'user de choses lui ayant appartenu, il me répugnait davantage encore de faire appel à la bourse de lord Anderson pour solder les nombreux achats que ma garde-robe eût nécessités dans ma nouvelle situation et que mon trop modeste budget ne me permettait pas d'acquitter.

J'appropriai donc à mon usage quelques-unes des robes négligées par la première lady Anderson, ce qui me permit d'avoir une tenue assez coquette et assez variée. Je ne pensais pas que mon mari dût jamais s'en apercevoir. La suite me prouva le contraire.

Il avait adopté avec moi une attitude à la fois déférente et hautaine. Ne m'interrogeant jamais sur mes goûts, mes désirs ou mes allées et venues, il semblait vraiment se désintéresser de ce qui n'était pas nos rapports directs.

Je vivais sous son toit comme si je lui avais été totalement étrangère.

Nous ne nous rencontrions d'ailleurs qu'à table, aux heures des repas.

Quand celles-ci approchaient, je descendais au salon où il m'avait conduite le premier soir et il quittait aussitôt son bureau pour me rejoindre.

Les moments précédant le repas du midi voyaient généralement notre première rencontre journalière.

Après s'être incliné devant moi, il s'informait

courtoisement de ma santé.

– Comment allez-vous, aujourd’hui ?

Ou :

– Vous avez bien dormi, cette nuit ?

Phrases imprévues auxquelles je répondais non moins correctement par ces autres, tout aussi spirituelles :

– Je vous remercie infiniment, j’ai passé une nuit délicieuse.

Quelquefois, notre dialogue prenait une ampleur démesurée :

– Il fait un bien joli soleil, aujourd’hui !

Ou :

– Le temps a été déplorable, ce matin.

Mais ce supplément de conversation n’avait lieu que les jours où le maître d’hôtel différait l’annonce classique :

– Madame est servie !

Alors, mon mari arrondissait le bras et, cérémonieusement, me conduisait à table, dans la

salle voisine.

Le repas commençait dans cet exquis tête-à-tête rêvé par tous les jeunes mariés.

J'étais assise en face de lui, naturellement, afin, sans doute, de pouvoir ainsi nous griser de notre mutuelle présence.

Parfois, entre deux plats, mon mari levait le nez de dessus son assiette et daignait m'adresser la parole.

– Vous avez lu le journal, ce matin ? Très réussi, le discours de lord Z..., à la Chambre des communes...

Ou :

– Le drame que raconte le *Times* est un pur roman !

Je n'ai jamais compris, d'ailleurs, les crimes passionnels. On ne devrait pas leur trouver des excuses, en justice. Le nombre en diminuerait sensiblement !

Un jour, j'osai répliquer :

– Vous ne comprenez pas le crime

passionnel ?

– Non !

– Vous admettez, cependant, que des crimes puissent être commis pour des motifs vraiment excusables.

– Évidemment !

– Ce serait donc la passion que vous ne voudriez pas reconnaître comme excuse ?

Il haussa les épaules :

– Je ne l’admets que comme une maladie ridicule, tenant à la fois de la folie et de la dégénérescence de l’espèce humaine sous l’influence de la civilisation.

– De la folie, peut-être, mais de la dégénérescence ! balbutiai-je, éperdue. Quoi, selon vous, l’amour est une dégénérescence ?

– Parfaitement, expliqua-t-il posément. Les peuples ignorants ou primitifs ne connaissaient ni la sensibilité, ni ce luxe de raffinement que nous appelons l’amour et au nom duquel nous commettons les pires bêtises.

– Dois-je en conclure, ripostai-je sérieusement, que, trouvant ce sentiment indigne de l'homme raisonnable que vous êtes, le trouvant même avilissant, puisque dégénérescence il y a, vous n'avez jamais aimé ?

Un pâle sourire plissa ses lèvres.

– Pardon, comme les autres, j'ai plié sous la contagion de l'espèce.

– Vous avez donc connu l'amour ? Vous avez aimé ?

– Hélas ! oui, comme tous mes pareils de cette époque amoindrie par des siècles d'atavisme.

– Mais, alors, si vous avez aimé...

– Eh bien ! ça ne prouve rien, sinon que jamais je n'ai été si bête, si ridicule et si peu équilibré qu'au moment où je subis cette sorte d'aliénation mentale.

– Et, naturellement, dégoûté à jamais d'une telle infraction aux lois primitives, pour ne pas dire animales, qui régissent nos premiers parents, vous vous êtes juré de ne pas récidiver.

– Oh ! maintenant, je suis vacciné : l'amour et

moi, nous nous sommes dit adieu pour toujours !

– Amen !

J'ai cité cette conversation entre vingt autres pour donner un exemple au ton amusé dont il savait parfois animer ses paroles.

Il avait d'ailleurs l'esprit assez paradoxal et je remarquai qu'il aimait attaquer et démolir les choses généralement admises par tout le monde en notre vingtième siècle.

C'est ainsi que, successivement, je l'entendis nier ou railler la science, les arts, la politique, la famille, la vertu, que sais-je encore ? pour le seul plaisir de m'entendre protester contre ses invraisemblables boutades.

Et, quand il avait réussi par quelque phénoménal argument à me désarçonner, il avait un regard joyeux où passaient des lueurs ironiques de supériorité.

Aussitôt après le déjeuner, nous nous séparions pour ne nous retrouver que le soir, au dîner, pris plus cérémonieusement encore.

Parfois, un rare convive, retenu par mon mari,

était des nôtres ; mais, le plus souvent, c'était l'éternel tête-à-tête.

Deux ou trois fois par semaine, nous terminions la journée ensemble, soit dans mon appartement, comme cela nous était arrivé le premier soir, soit chez mon mari.

Ces soirées-là me paraissaient plus gaies que les autres, bien que Walter Anderson ne reprît jamais avec moi son badinage des premières heures. Jamais, non plus, il ne me proposa, à nouveau, de passer la nuit avec moi, comme il l'avait fait une fois. Je dus même en conclure qu'il s'était vraiment mis en frais pour moi ce jour-là et que, véritablement, comme il me l'avait fait remarquer, c'était une occasion que je ne retrouverais probablement pas.

Quoi qu'il en soit, j'avais fini par m'habituer à sa correction hautaine, à son indifférence, voire même à son flegme imperturbable qui, par moments, venait heurter toute ma vivacité de Française jeune et bouillante. Mais ce que j'avais du mal à supporter en lui, c'était l'ironie de son sourire et de son regard !

Il possédait des yeux bleus qui, bien que petits, savaient supérieurement jouer l'indifférence ou le persiflage. Et ses lèvres minces qui, parfois, s'ouvraient franchement dans un rire bien clair et bien jeune, se plissaient aussi, par moments, sous une méprisante ironie dont rien ne saurait rendre la subtilité.

Son indifférence me laissait complètement indifférente moi-même. Il pouvait aussi m'examiner d'un air glacial, en détaillant chacun de mes gestes, ou chaque partie de ma toilette. Je supportais très bien cet examen prolongé, ou, selon le cas, l'insignifiant intérêt qu'il paraissait prendre à ma présence sous son toit.

Mais si, tout à coup, je percevais l'ironie des yeux ou du sourire, je me sentais rougir de dépit, et une rage sourde me soulevait contre lui, contre ses dédains ou ses ironies qui me fouettaient à l'improviste.

Et, dans ces moment-là, je dois l'avouer, j'aurais voulu le blesser et l'humilier à son tour.

Mon ton s'en ressentait ; j'avais des mots aigres-doux qu'il feignait de ne pas comprendre,

gardant, quoique je pusse dire ou faire, son indifférence glaciale d'homme bien élevé que rien ne peut ébranler. Et, faute d'arguments contradictoires, mon mécontentement tombait, si bien que l'on pourrait affirmer que les premières semaines que je passai sous le toit de Walter Anderson furent absolument calmes et dénuées de toute mésintelligence.

La première discussion qu'il y eut entre nous fut d'ailleurs insignifiante.

Ce fut justement à propos d'un des corsages ayant appartenu à sa femme et que j'exhibais pour la première fois, ce soir-là.

Ce vêtement de soie bleu foncé moulait mon buste, je dois l'avouer, d'une assez agréable façon.

Quand il le remarqua, je vis tout à coup son front se plisser comme sous l'effort d'une recherche de mémoire. Puis, un peu pâle, il vint vers moi, dans le salon,

– Veuillez retirer cette blouse tout de suite !
fit-il en la désignant.

Je me sentis rougir autant que si j'avais été prise en flagrant délit de vol.

– Retirer cette blouse ? bégayai-je, affreusement troublée.

– Je vous ai priée de ne jamais évoquer cette femme, répliqua-t-il durement.

– Je ne pensais pas... essayai-je d'expliquer.

– Allons donc ! interrompit-il. Vous avez trouvé ce moyen de m'être désagréable et vous vous réjouissez de me braver en face, sous une apparente correction à laquelle je ne me laisse pas prendre.

La violence de son langage me mit hors de moi.

– Vous attribuez à mes actes des mobiles qu'ils n'ont pas ! répliquai-je sèchement. Vous vous trompez étrangement en me croyant si fort occupée de ce qui peut vous plaire ou vous déplaire !

– Quel autre motif peut vous faire revêtir les défroques d'une autre femme ?

Le mot était cruel.

Je devins très pâle.

– Si j’ai revêtu les effets d’une femme que – quoi que vous en pensiez – je ne tenais nullement à ressusciter, c’est tout simplement parce que mes moyens ne me permettaient pas de monter ma garde-robe comme cela m’aurait été nécessaire pour jouer chez vous le rôle de maîtresse de maison.

Un saisissement passa sur son visage durci. Il ne s’attendait pas à ma réponse si simple.

– Pourquoi ne me l’avez-vous pas dit ? Il fallait avoir recours à moi !

– Je n’ai pas l’habitude de ces sortes de demandes, répliquai-je amèrement.

– Vous trouvez que j’aurais dû prévoir vos besoins ?

– L’idée ne m’en est pas venue ! Pour l’épreuve très courte que je viens subir chez vous, il n’était pas nécessaire de me créer un budget spécial : la solution que j’ai adoptée était suffisante.

– Non, puisqu’elle me froisse par les souvenirs

qu'elle évoque !

– Soit ! Mais croyez-vous que vous ne me blessiez pas dans mes sentiments d'homme bien élevé, lorsque vous semblez me reprocher une lésinerie qui n'est pas de bon ton ?

– Je proteste : je ne vous demande rien !

– Mais mes gens, en reconnaissant sur vous les robes de celle qui vous a précédée, qu'auront-ils pensé de vous et de moi ? Croyez-vous que votre situation sous mon toit ne va pas leur apparaître singulière : ma femme légitime réduite à puiser dans une garde-robe étrangère !

– S'il n'y a que cela qui leur paraît étrange dans notre attitude, le mal n'est pas grand !

– Que voyez-vous donc de plus choquant encore ?

Je me mis à rire.

– Oh ! moi, évidemment, rien ne me choque et je trouve tout naturels le mépris et l'indifférence dont vous usez avec moi ! Mais espérez-vous que vos gens, depuis deux mois, n'aient pas remarqué toutes les anomalies dont notre vie commune est

marquée ?

Il arqua ses sourcils.

– Quelles anomalies ? Vraiment, vous m'intriguez !

– Et vous, vous m'amusez de croire que nous menons une vie normale, pareille à celle de tous les jeunes mariés !

– Intimement, non ; nous ne saurions prétendre à une union réelle. Mais en apparence ?

– Eh bien ! en apparence, notre vie conjugale est tout bonnement un scandale.

Et comme il ne pouvait réprimer un mouvement de protestation, j'interrompis son geste :

– Vous sortez et rentrez à vos heures, sans jamais que je sache rien de vos allées et venues, si bien qu'il m'arrive quelquefois d'être la seule personne dans la maison à ignorer que vous êtes absent de Londres pour plusieurs jours.

« Au début, lorsque cela se présentait, je faisais naïvement retarder le repas, pour vous donner le temps d'arriver, et c'était votre valet de

chambre qui, finalement, venait m'aviser de votre départ pour telle ou telle ville où l'on jouait l'une de vos pièces... Cette petite comédie s'étant renouvelée trois ou quatre fois, j'ai pris l'habitude de me mettre à table à l'heure dite, sans me tracasser de votre présence ou non, si bien que vous me trouvez parfois au dessert, lorsque vous arrivez pour dîner !

– Je vous préviendrai désormais de mes déplacements, fit-il, conciliant.

– À quoi bon ? Tant d'autres choses demanderaient également un effort de part et d'autre, pour rendre normale, en apparence, notre vie journalière.

– Dites toujours !

– Non, ce sont des riens, des riens, des nuances de tous les instants et qui ne se présentent jamais pareils.

– Précisez quand même.

– C'est difficile... Pouvons-nous, par exemple, sortir quelquefois ensemble ? Être vus, en même temps, dans une même maison ? Assister l'un

près de l'autre à un même spectacle ? Nous intéresser à la lecture d'un même livre ? Ma correspondance peut-elle vous intriguer et éprouvez-vous le besoin de me mettre au courant de la vôtre ? Avez-vous jamais pensé que je pouvais avoir des goûts, des idées et des désirs personnels ? Et me suis-je inquiétée de ce qui pouvait vous faire plaisir ? Connaissions-nous seulement nos familles ? Notre passé ?... Toute la vie domestique est faite de ces riens dont nous ne nous soucions ni vous ni moi, mais dont l'abstention est vivement remarquée par les étrangers.

– Mais je ne demande pas mieux...

Encore une fois, je l'interrompis ;

– Non, ces choses-là ne se commandent pas et je crois que nous pourrons habiter cent ans sous le même toit, sans que jamais nous cessions d'être étrangers l'un à l'autre !

– Nous pouvons, tout au moins, essayer de donner aux autres l'illusion...

Un geste indigné de ma main lui coupa, à

nouveau, la parole.

– Grâce à Dieu, nous sommes trop droits tous les deux pour jouer cette parodie du mariage ! Demeurons tels que nous sommes sans nous leurrer de l'espoir de tromper notre entourage sur la vérité de nos sentiments. Restons bravement étrangers, puisque cette solution ne comporte ni efforts, ni mise en scène, qu'elle nous est naturelle et que nous nous en sommes accommodés jusqu'ici.

– Ce sera comme vous voudrez, acquiesça-t-il, sans conviction.

Un silence tomba entre nous.

Il le rompit le premier :

– C'est bizarre, fit-il. Avant ce jour, j'ai vécu, auprès de vous, sans jamais remarquer rien d'insolite dans nos mutuelles manières ; tout me paraissait conforme à ce qui devait être... Et maintenant...

– Et maintenant, ce sera pareil, affirmai-je.

Il hocha la tête.

– Je ne crois pas, fit-il, pensivement.

– Pourquoi ?

– Vous m’avez obligé à regarder en face un tableau que je ne voulais pas voir et que je ne pourrai plus chasser de ma mémoire, à présent.

– Je serais navrée que vous changiez quoi que ce soit à vos manières d’être vis-à-vis de moi.

– Navrée ? Pourquoi donc ?

– Parce que je devrais payer tout effort de votre part par un effort analogue et que je ne me soucie pas du tout de me contraindre à un nouvel état de choses. Si cela était venu de nous-mêmes, au début, peut-être nous fussions-nous pliés sans trop de difficultés l’un à l’autre ; mais, à présent, véritablement, je me sens complètement inapte à changer quoi que ce soit dans mon attitude envers vous.

Je sentis son regard aigu filtrer vers moi, entre les cils abaissés.

– Soit, dit-il brièvement. Restons dans le statu quo.

– Oh ! je ne vous demande rien ! Je tiens même à vous affirmer que si vous trouvez que

l'épreuve imposée, depuis deux mois, par M^e Curnett, a assez duré, je suis toute prête à reprendre la route de France.

Il eut un mouvement de surprise.

– Ce départ serait un peu prématuré, répondit-il sèchement. Je ne trouve pas que la durée de votre présence chez moi soit suffisante, puisque je viens seulement de m'apercevoir que vous y étiez.

– J'ai bien envie de prendre votre réponse pour un compliment ! répliquai-je en riant.

– Je ne l'ai pas fait exprès, riposta-t-il sur le même ton.

– J'en suis persuadée ! Quoi qu'il en soit, il sera comme vous voudrez, repris-je plus sérieusement. Je reste chez vous, puisque vous le désirez.

– Pour cela seulement ?... Vous partiriez donc sans aucun déplaisir ?

– Mon Dieu... je vous l'avoue...

– Votre attachement ?

- Hum !... Ces deux mois ou rien, c'est pareil !
Vous-même...
- Moi-même ?... Eh bien ! non ! C'est mieux
que rien !
- Oh !
- Si, il y a quelque chose entre nous !
- Si peu !
- Plus que vous ne croyez. Convenez que ces
deux mois n'ont pas fait de nous deux ennemis !
- J'en conviens.
- C'est énorme ! Commencée comme a
commencé notre vie commune, je trouve ce
résultat magnifique ! Nous avons pu rester
soixante jours ensemble sans nous détester
cordialement et sans nous lancer au visage les
pires injures !
- En effet, à ce point de vue, notre
cohabitation est un succès.
- *All right* ! Nous sommes épatants, tous les
deux !
- Tout ce qu'il y a de plus épatants !

Sa main largement ouverte se tendit vers moi pour une énergique étreinte.

– Il y a bon ! fit-il joyeusement. Il y a bon ! Je sais à présent que nous nous entendrons très bien, tous les deux !

– Évidemment ! À la condition de nous désintéresser mutuellement l'un de l'autre.

– Parfaitement ! En gardant bien soigneusement chacun notre indépendance.

– En demeurant foncièrement étrangers.

– En ne me forçant pas à voir en vous une femme légitime.

– En continuant d'oublier que vous êtes légalement mon mari.

– *All right* ! La vie était amusante comme cela !

– Il ne nous suffit que de la regarder par le bon bout de la lorgnette.

– C'est ce que nous allons continuer de faire.

– Ce sera délicieux !

– Mirobolant !

– Et vous ne vous fâchez plus pour un corsage ?...

Subitement, sa gaieté tomba :

– Pardon, fit-il, gravement. Cette question n'est pas en jeu. Allez immédiatement retirer cette blouse.

– Mais...

– Oh ! allez, madame ! Voici deux heures que je vous en prie et ma patience a des bornes !

Et le plus sérieusement du monde, malgré mon fou rire, il me poussa vers la porte et me mit hors du salon.

Ce fut ainsi que se termina notre première grosse querelle.

XV

Puis-je dire que l'attitude de mon mari changea à la suite de cet orageux entretien, si sèchement commencé et si drôlement achevé ?

Ce serait peut-être attribuer à des menus faits une importance considérable que de dire que Walter Anderson fut plus prévenant pour moi à partir de cette époque. Je dois cependant reconnaître que j'eus comme l'illusion d'un changement dans son attitude envers moi.

Ce ne fut qu'une impression fugitive, que rien de précis ne me permit d'appuyer ; mais, même à distance, cette impression persiste et il m'est agréable de croire qu'elle était fondée.

C'est ainsi qu'il me parut que j'avais moins à me plaindre de ses prunelles méprisantes et de ses sourires ironiques. Il me semblait, au contraire, qu'il évitait de me regarder, ou qu'il s'efforçait de ne pas me voir.

D'un autre côté, il ne s'absenta plus jamais sans m'en prévenir à l'avance. Il prit même la peine, lorsqu'il ne devait pas passer la soirée auprès de moi, de m'en aviser à midi. Il m'en parlait avec une véritable insouciance et sans y apporter aucun empressement, mais le seul fait qu'il prenait soin de me tenir au courant de ses allées et venues, était une attention dont je lui savais gré.

Quant à la question toilette, il la résolut avec assez de discrétion.

Le matin, le vieux John, en m'apportant mon déjeuner, me présenta une enveloppe fermée.

– Monsieur m'a chargé de remettre cette lettre, en mains propres, à Madame.

Elle contenait un chèque de dix mille francs et un billet écrit de la main de mon mari et ainsi libellé :

« À lady Anderson, pour ses frais de toilette durant le trimestre en cours. »

Lorsque, au repas suivant, je voulus le remercier de sa libéralité, il me coupa la parole

avec une légère impatience.

– Ne revenez pas sur cette question, je vous prie. Cet argent vous est dû et je n’ai que le regret de ne pas y avoir pensé plus tôt...

Je n’insistai pas davantage.

Nantie de ce viatique, il me fut alors possible de sortir un peu plus et de me mêler davantage à la vie mondaine de Londres.

Ce jour-là, il tombait de l’eau comme il n’en tombe qu’à Londres, pourrait-on dire, tant la physionomie de la grande cité anglaise semble s’accommoder de cette petite pluie fine, continue, qui paraît devoir durer éternellement.

J’étais sortie sans but et parce que le silence de la grande demeure endormie me pesait plus que d’ordinaire cet après-midi-là.

Le mauvais temps me décida à entrer dans un salon de thé, où, je le savais, une élégante et *high life* clientèle se réunissait à l’heure du *five o’clock*.

Je m’étais installée discrètement, seule, à une petite table presque cachée derrière un immense

palmier.

J'aimais cette place que je choisissais de préférence lorsque je venais goûter en cet endroit parce que, complètement effacée derrière mon paravent de verdure, je pouvais examiner à loisir les gens qui entraient et sortaient : ne connaissant en particulier personne dans Londres, je trouvais un peu de plaisir à m'intéresser à tous, en général !

Soudain, par la porte de cristal qui, silencieusement, tournait sur ses patins de caoutchouc, la silhouette de mon mari se montra à la suite d'une grande fille rousse, assez jolie, que j'avais déjà remarquée en divers endroits.

La surprise me rejeta instinctivement en arrière, sur ma chaise, comme pour mieux me dérober aux arrivants, si bien qu'ils ne m'aperçurent pas.

Un léger silence suivit leur entrée comme s'ils étaient connus de l'assemblée, et que chacun eût tenu à le faire paraître.

Sans le moindre trouble, sous les cinquante paires d'yeux fixés sur eux, mon mari installa avec empressement sa compagne à une table bien en vue où sa beauté et ses riches atours pouvaient s'étaler à l'aise. Puis, tranquillement, après un regard inquisiteur autour de lui, comme s'il cherchait des visages de connaissance, il prit place en face d'elle.

Et sans plus se préoccuper de ceux qui les entouraient, il commanda du thé et des gâteaux aux serveurs empressés auprès d'eux.

Alors, le coude appuyé sur la table, la tête reposant sur sa main fine et blanche où scintillait un diamant solitaire, tout le buste penché vers sa belle compagne, il lui parla à voix basse et ne s'occupa plus que d'elle.

C'était la première fois que je rencontrais Walter Anderson hors de notre logis, la première fois aussi que je le voyais avec une femme, et je dois avouer que je ne me l'imaginai pas si à l'aise, si souriant, ni si empressé.

C'était un tout autre homme que celui que je connaissais. Je découvrais un nouveau Walter

Anderson : il riait, il vibréait tout entier, si je puis dire. Pour la première fois, je m'apercevais qu'il était jeune, plein de santé, de vitalité, et capable d'enthousiasme et de charme.

Et, médusée par ma découverte, j'épiais curieusement ses gestes, ses sourires, la vivacité de ses mouvements, son air épanoui.

Mais quelle impression cette vue produisait-elle sur moi ? Sur moi, sa femme légitime ? Sa victime légale, si je puis dire ?

Obligée d'analyser mes impressions, en cet instant, j'aurais dû convenir qu'avant tout autre sentiment, c'était la crainte d'être aperçue du coupable.

Puis, une âpre curiosité me tenait devant cet être nouveau, différent de celui que je connaissais ; en présence, surtout, de cette femme, un peu fardée, un peu voyante, qui l'écoutait complaisamment.

Comme le garçon servait à la table voisine de la mienne, je lui fis signe de venir me parler.

Et, lui désignant de loin celui que la loi faisait mon mari :

– Qui est-ce ? demandai-je à voix basse, en lui glissant une pièce d’argent dans la main.

– Walter Anderson, l’écrivain bien connu, répondit-il avec empressement.

– Et la femme ? Lady Anderson. sans doute.

– Non. C’est Maud Assy, l’actrice célèbre.

– Sa maîtresse ?

– Oui... sa principale interprète, comme on dit.

– C’est une liaison connue ?

– Tout le monde sait.

– Et il y a longtemps que ça dure ?

– Plusieurs années déjà. Ça fait au moins six ans que je les vois venir ensemble, ici.

On appelait l’homme ailleurs. Il me quitta. J’en savais assez, du reste. Et pendant qu’il s’éloignait, je pensais :

« Six ans ! Il avait donc cette maîtresse-là avant son mariage... et il l’a toujours... »

C'est alors, seulement, que je sentis sourdre en moi une autre impression que la curiosité.

C'était comme une sorte de mélancolie qui m'envahissait.

Habitée à être traitée froidement par mon mari, je ne m'étais jamais imaginé qu'il pût avoir une attitude différente avec certaines personnes, ou sous l'empire de certaines impressions.

Et voilà que je le voyais gai et charmeur auprès d'une femme qui, elle, vraisemblablement, n'avait jamais connu l'homme froid et glacial qu'il affectait d'être en ma présence.

Quelque chose montait en moi comme une brume qui assombrissait ma pensée et me donnait le regret de n'avoir pas su, comme cette femme-là, faire naître ce sourire d'homme et allumer cette lueur câline des yeux.

Amèrement, je faisais cette constatation :

« À moi, l'épouse honnête et respectable, le dédain et l'indifférence. À cette fille en vogue, l'empressement et l'amour !... »

J'essayai de secouer cette pensée inopportune.

« Ah çà ! est-ce que j'allais être jalouse ? Est-ce que ce sentiment-là m'était possible vis-à-vis du mari légal dont je ne voulais pas même être la femme ? »

Inquiète, soudain, de mon équilibre mental, je m'interrogeai.

« Voyons, voyons ! Qu'est-ce qui me prenait ainsi tout à coup ? D'où me venait cette amertume inattendue ? »

Avidement, je sondai mon moi intime. Sans fausse pudeur, j'essayais d'esquisser la vision troublante d'une intimité conjugale :

« Aurais-je voulu être à la place de cette femme ? Recevoir pour moi les sourires amoureux de cette bouche d'homme prometteuse de baisers brûlants ?... »

Un sursaut me secoua à cette évocation.

« Pouah ! Un baiser de ces lèvres-là ? Mais non ! pas du tout !... Aucune caresse de la voix ne pourrait me faire oublier la sécheresse de son ton, aucun sourire des lèvres n'effacerait pour moi le pli ironique et méprisant que je connaissais si

bien ! L'image du Prince Charmant que j'entrevois dans mes rêves de jeune fille ne ressemblait en rien à ce mari légal auquel j'étais arrivée. »

Donc, je n'enviais pas le sort de cette femme !

D'où venait alors cette impression de tristesse qui m'avait saisie tout à coup ?

Le coude sur la table, le menton appuyé sur mon poing fermé, les yeux rivés sur le couple brillant, je poursuivais le fil d'Ariane de mes pensées.

Un bruit de chaises que l'on remue, un long froufrou de soie, le glissement d'un pas menu suivi du martèlement d'une marche masculine, et Walter Anderson et sa compagne quittèrent le salon de thé.

Leurs silhouettes rapprochées me donnèrent la solution que je cherchais :

« À vingt ans, le cœur isolé se serre bien vite devant les couples enlacés qui passent ! »

Après leur départ seulement, je compris enfin pourquoi la vue de leur bonheur m'avait mis du

vague à l'âme.

Je n'avais ni envie, ni jalousie, ni regrets.

Non ! J'avais vingt ans et j'étais seule !...

XVI

Je n'ai pas besoin de dire que cette rencontre de mon mari, en ville, avec sa principale interprète, comme disait également le serveur du salon de thé, ne modifia nullement notre mutuelle attitude.

Walter Anderson ignorait ma présence dans cette maison et je me gardai bien de la lui révéler.

Mais, si j'évitais soigneusement avec lui toute allusion à ce sujet, je dois avouer que ma pensée revint souvent s'y attarder.

Pour un mot plus froid que d'ordinaire, pour un geste plus mesuré, un regard plus indifférent, un silence plus prolongé, j'évoquais tout de suite, en parallèle à cet homme si hautainement glacé, l'aimable compagnon de la séduisante artiste.

Et cette comparaison entraînait avec elle un tas de réflexions plus ou moins agréables, sur le

caractère de cet être que j'ignorais véritablement, bien que vivant journellement auprès de lui.

Un incident, pour moi plein d'importance, vint d'ailleurs, un jour, reléguer cette pensée au dernier plan.

Ce soir-là, Walter Anderson n'était pas sorti, nous avons terminé la soirée dans son appartement.

Nos tête-à-tête dans la solitude intime de la petite bibliothèque attenante à sa chambre n'avaient rien de bien remarquable en général.

Walter Anderson fumait ordinairement des séries de cigarettes, en parcourant quelques gazettes dont il me citait parfois des articles au passage, pendant que, penchée sous la lampe, je travaillais à un ouvrage d'agrément.

Or, un soir, manquant de soie, je dus plier ma broderie bien avant l'heure habituelle où je regagnais ma chambre. Et comme mon compagnon semblait profondément plongé dans sa lecture, j'attirai à moi un gros album de photographies que je me mis à feuilleter.

Beaucoup de ces portraits étaient anciens. J'en avais déjà vu quelques-uns, notamment ceux des parents de mon mari, mais la plupart des autres m'étaient totalement inconnus.

Soudain, en tournant une page, une image accrocha mes yeux.

C'était une photo d'amateur représentant un jeune garçon d'une dizaine d'années, jouant dans un parc.

Je connaissais ce garçonnet ou plutôt ce portrait. Il évoquait pour moi une image familière. J'eus une exclamation étouffée :

– Tiens !

En relevant les yeux sur mon compagnon, je rencontrai son regard interrogateur.

– Qui est-ce ? demandai-je. J'ai connu cet enfant.

Il jeta un coup d'œil sur la photo que je lui désignais et parut surpris.

– Vous avez connu ? fit-il étonné.

– Oui, autrefois.

– Où ça ?

– En France, bien certainement... quand j'étais petite.

Il eut un mouvement du visage indiquant de l'incrédulité.

– Si, insistai-je. J'ai connu, je suis sûre.

– Alors, vous devez savoir quelle personne cette image représente.

– Justement, je ne m'en souviens pas, j'étais trop jeune ! Cependant, je puis affirmer que j'ai joué jadis avec cet enfant, dans ce même parc.

– J'en doute, fit-il négligemment, comme si mon affirmation était sans importance.

Je n'ai jamais aimé qu'on opposât une dénégation à une chose que j'avançais comme certaine.

– Je vais vous le prouver, affirmai-je.

D'un geste un peu vif, je tirai ma chaîne de cou et, prenant le petit médaillon qu'elle supportait, j'ouvris celui-ci et le tendis à lord Anderson.

– Voyez vous-même, lui dis-je.

Il ne jeta qu'un coup d'œil rapide vers la petite image encerclée d'or que je lui montrais et qui représentait la tête du garçonnet découpée dans une photo analogue à celle de l'album.

Mais si son regard ne s'arrêta guère sur le médaillon, il vint, en revanche, me dévisager longuement comme si, soudainement, je lui apparaissais sous une nouvelle forme.

– Depuis combien de jours avez-vous mis cette photo dans ce médaillon ? me demanda-t-il avec un sourire légèrement ironique.

– Combien de jours ? fis-je ahurie. Voilà des années que je porte ce petit portrait... avec l'image chérie de ma mère sur l'autre face !... Il dut être mis en place, jadis, par elle, car je ne me souviens pas y avoir jamais touché.

Son sourire ironique s'accrut.

– Vous avez une imagination brillante, dit-il sèchement.

Le sang me monta au visage.

– Imagination ! balbutiai-je interdite, devant

cette dénégation si directe. Vous voulez dire que j'invente ?

– Ce que vous dites est tellement invraisemblable, remarqua-t-il sur le même ton.

– C'est peut-être invraisemblable, mais c'est la vérité quand même, insistai-je. Si je ne vous en montrais la preuve dans cette miniature découpée, vous pourriez croire que je confonds ce portrait avec un autre. Mais il s'agit bien de ce même portrait, cela est incontestable !

– Ce qui l'est moins, c'est que vous ayez pu, autrefois, connaître ce jeune Anglais.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je ne pense pas qu'il soit jamais allé en France y jouer avec vous !

– Et pourtant, c'est forcément en France que je l'ai rencontré.

– Non, cela je ne le crois pas.

– Et cependant, cela est ! insistai-je. Tenez, je vais vous raconter...

– Oui, racontez-moi ça.

Les yeux rivés sur la petite photo, revoyant à distance une scène autrefois vécue, je ne remarquai même pas son ton incrédule.

– Je me souviens... J'étais très jeune, mais si les noms des gens et des pays m'échappent, du moins j'ai gardé le souvenir très vif de menus faits qui me sont arrivés en compagnie de cet enfant.

– Les histoires de gosses sont toujours merveilleuses : je vous écoute !

Mon visage était en plein lumière, celui de mon mari, au contraire, était dans l'ombre, je ne pus voir s'il mettait de l'ironie dans l'invitation à parler qu'il m'adressait.

Au surplus, un besoin montait au fond de moi-même à mes lèvres. C'était comme une douceur jaillissant du passé, qu'il me fallait impérieusement évoquer.

– J'étais très jeune, vous dis-je... quatre ou cinq ans, peut-être... je ne sais au juste ! Je revois une grande maison blanche... un Château probablement ! Il devait y avoir une terrasse

assez large, puis quelques marches... et enfin, la pelouse... un vaste, un immense tapis de verdure qui devait paraître sans fin à mes trop courtes jambes... Devant la pelouse, à gauche, un arbre très grand, très touffu, à l'ombre duquel, généralement, des gens s'asseyaient. Il me semble difficile d'évoquer cette vision lointaine sans voir du monde toujours assis sous cet arbre !

« Je revois encore une longue, très longue avenue... des arbres encore, toujours des arbres et de l'eau... rivière ou pièce d'eau ? Je ne sais plus.

« Sur cette eau, une petite barque, minuscule coquille de noix qui, pour mes yeux d'enfant, prenait les proportions d'un très grand bateau !

« Et ce n'est pas sans émotion que je me revois assise dans cette légère embarcation, en face de mon petit compagnon.

« J'ai gardé une impression de soleil, de gaieté !... Je devais rire, battre des mains, donner des signes de joie extérieure.

« Les rames frappaient l'eau, mon compagnon fièrement dirigeait le frêle esquif vers le large, là

où l'eau miroitait si fort sous l'ardent rayonnement du soleil. Ma joie naïve devait avoir pour lui la saveur d'une admiration qui flattait son juvénile orgueil et le faisait redoubler d'ardeur.

« Et soudain, que s'est-il passé ?

« Me suis-je penchée vers quelque plante aquatique ? ou ai-je voulu saisir un papillon doré rasant l'eau ?... La barque a-t-elle chaviré ?

« Mon jeune cerveau n'a gardé qu'une impression de fraîcheur subite, me glaçant inopinément !

« Je me débats... la poitrine oppressée, la respiration coupée... Une main nerveuse m'a saisie... me tire... Tout bourdonne dans ma tête, dans mes oreilles...

« Et je me revois sur la berge, étendue dans l'herbe, en plein soleil, avec ce même enfant, penché vers moi. Nous sommes mouillés, ruisselants d'eau, tous les deux.

« Mon compagnon pousse des cris et m'appelle. Il sanglote, il m'embrasse. Mais

quand j'ai répondu à sa voix, quand j'ai noué mes bras autour de son cou et qu'il comprend que je suis bien vivante, comme lui-même, il rit follement avec de grands éclats.

« Et c'est une course vive vers le château... Il me traîne, il me porte presque vers les gens qui accourent avec de grands gestes effrayés.

« J'étais tombée à l'eau... Je dois certainement la vie à cet enfant qui risqua la sienne pour me sauver !... »

Empoignée par mon récit, le revivant à des années de distance, j'avais parlé à voix basse, presque religieusement, oubliant la présence de l'homme qui m'écoutait.

Un léger toussotement qu'il eut le rappela à mon attention.

La tête appuyée sur ma main, le coude sous le bras du fauteuil, il paraissait m'examiner dans l'ombre.

– Vous ne me croyez pas, peut-être, repris-je. Et cependant, si vous avez connu ce jeune Anglais, vous devez bien savoir s'il était capable

de risquer sa vie pour sauver celle d'une petite compagne de jeux... sans compter que, devant se rappeler souvent cette terrible scène, il l'a peut-être évoquée devant vous.

– Je ne me souviens pas qu'il ait jamais fait allusion à cette petite aventure, répondit froidement mon mari.

– Mais enfin, insistai-je, si vous avez joué aussi quelquefois avec lui, vous savez bien qu'il était impétueux et emporté. Je l'ai vu se rouler sur l'herbe quand ma précoce obstination féminine refusait de se plier à ce qu'il désirait.

« Je me souviens encore des promenades à âne qu'il me faisait faire autour de la pelouse ! Mais marcher auprès de moi, en guidant docilement ma monture aux longues oreilles, devait être un gros sacrifice pour cet enfant exubérant. Et ceci amena une autre aventure où je me vois encore mêlée, et qui finit aussi mal que la précédente !

– Je réclame également le récit de cette autre aventure, fit mon mari, pour me prouver sans doute qu'il m'écoutait patiemment.

– Eh bien ! la voici :

« Las, sans doute, du pas monotone de mon Aliboron, il résolut, un jour, de se servir d'un cheval... oui, un petit cheval qu'il montait crânement et qui devait être bien à lui. Et comme j'avais peur et me débattais, mon petit ami m'attacha tout simplement sur le dos du cheval.

« Comment fit-il ? Je ne saurais le dire ; mais je crois encore sentir une grosse ficelle autour de mes jambes qui gigotaient !

« – On va jouer aux Peaux-Rouges, avait-il décidé. Tu es un otage que j'ai enlevé à la tribu ennemie.

« Et grimpé à son tour sur le cheval, me tenant devant lui, en travers de la selle, il m'entraînait triomphalement dans une chevauchée épique, pendant que je poussais des hurlements de terreur, que la bête affolée partait à fond de train et que les gens du château s'époumonaient à courir derrière nous.

« Ce qui devait arriver arriva ! L'imprudent cavalier fut désarçonné. Au tournant d'une allée,

il alla rouler dans l'herbe, et je ne dois d'être encore en vie qu'à la solide ligature qui me maintenait si fortement sur le dos de la bête emportée ; j'étais à demi-morte de peur et de souffrance quand, le cheval revenu de lui-même à son écurie, on parvint enfin à me détacher de ma périlleuse position.

« Je fus sans doute obligée de rester couchée à la suite de cette aventure, car je me revois allongée, toute dolente, mais réclamant sans cesse la présence de mon petit bourreau.

« Je crois même, à présent, que je n'exigeais si fort la présence de mon jeune camarade que pour avoir le plaisir de me plaindre et de pleurer auprès de lui, ma joue contre la sienne, en lui reprochant très fort, avec déjà un raffinement féminin, d'être la cause de mon mal.

– Et lui ? demanda brusquement Walter Anderson. Ne vous plaignait-il pas quand il venait vous voir ?

Je me mis à rire :

– Il me consolait à sa manière, qu'il croyait

surement la bonne !... il envisageait la possibilité que je devinsse infirme et il affirmait que, dans ce cas, il m'épouserait tout simplement ! Il ajoutait même, sérieusement, que cette perspective n'avait rien d'agréable pour lui puisque cela l'obligerait, toute sa vie, à traîner avec lui une femme malade, tandis que moi, j'aurais quand même en sa personne un superbe mari !

« Du moins, ajoutai-je en riant, c'est quelque encouragement de ce genre qu'il me donnait, chaque fois, en réponse à mes plaintes. Et je crois, ma parole ! que son raisonnement me convainquait et que je finissais par souhaiter de rester vraiment infirme, devant la mirobolante vision qu'il faisait luire à mes yeux.

– Et depuis ? interrogea encore mon mari, vous n'avez jamais revu ce terrible gamin ?

– Non, jamais ! On dut trouver, à cette époque, qu'il avait des jeux un peu trop violents pour moi. Je dus partir... ou il fut éloigné... La vie, depuis nous a séparés. C'est la première fois, depuis longtemps, que j'évoque son souvenir avec quelqu'un. Aussi je bénis le hasard qui me

permet aujourd'hui de déchiffrer un peu l'énigme dont ma mémoire l'entoure. Vous qui le connaissez, parlez-moi de lui.

Comme Walter Anderson ne répondait pas tout de suite à ma question, j'insistai :

– Voyons, ne me direz-vous pas son nom ?

Il hésita, puis enfin se décida :

– Ce fut un camarade de plage... j'avais une douzaine d'années quand je le rencontrai, à Barrow, un été. Nous l'appelions familièrement Nol. J'ai oublié depuis longtemps son véritable nom... peut-être même ne l'ai-je jamais su.

– Qu'est-il devenu, le savez-vous ?

– J'ai appris, par un autre compagnon de jeux, que Nol était mort accidentellement, peu de temps après notre séparation.

– Mort ! bégayai-je, soudain pâlie. Il est mort !

Une amère déception me crispait l'âme, tout à coup.

À la joie des souvenirs évoqués, à l'espoir de retrouver les traces du petit camarade d'enfance,

fallait-il déjà opposer la noire messagère de l'au-delà qui fauche, à jamais, les plus chères affections ?

– Hélas ! oui, il est mort ! répéta mon mari avec indifférence. Je ne pense pas, après tant d'années, que cette nouvelle soit pour vous fort affligeante,

– Elle l'est, cependant, répondis-je la gorge serrée.

Et je courbai la tête, pitoyablement pliée sous une déception cruelle qui faisait monter des larmes à mes yeux.

– Voyons, fit Walter Anderson un peu railleur, il ne s'agit que d'un souvenir vraiment lointain.

– C'est que je suis terriblement seule dans cette vie, répondis-je douloureusement. Tous ceux que j'ai aimés, ou qui ont eu de l'affection pour moi, reposent pour toujours dans la tombe... Il me restait la pensée de cet enfant... il m'était doux de supposer qu'il vivait, grand quelque part, et qu'un jour peut-être le hasard le mettrait en ma présence.

– Il ne vous aurait pas reconnue.

– C'est certain ! et peut-être même aurait-il perdu jusqu'au souvenir de l'enfant docile qui se pliait à ses caprices. Mais malgré tout, la pensée qu'il vivait au loin était réconfortante. C'était une page heureuse de mon passé si rarement ensoleillé, et j'aimais, dans mes rêveries, à broder des tableaux riants où je le mêlais à ma vie future.

Walter Anderson parut agacé de cette mélancolie qui m'avait saisie et que je ne savais pas dissimuler. Il se leva, vint vers moi, et, brusquement, ferma l'album à photographies.

– Laissez ces souvenirs de côté, fit-il, légèrement bourru. On vit avec son présent et non pas avec le passé. Vous êtes suffisamment riche et agréable pour vous créer d'autres relations et nouer d'autres amitiés.

Je ne répondis pas.

Pouvait-il me comprendre lui, riche, célèbre, qui avait des foules à ses pieds !

Nouer d'autre amitiés ! se créer des relations !

Oh ! l'ironie de ces mots s'adressant à moi !

Mon mari pouvait moissonner chaque jour des amitiés nouvelles dans cette cohue d'admirateurs que le rayonnement de son talent attirait autour de lui. Mais moi ! moi qui depuis des semaines, des mois, traînais misérablement, seule au milieu de tous ! totalement isolée, même dans sa maison !

Je m'étais levée et prête à prendre congé, quand sa main vint se poser sur mon épaule, me forçant à faire demi-tour pour me placer en face de lui.

Ses yeux semblèrent vouloir fouiller mon âme.

– Ne soyez pas triste, fit-il doucement, sur un ton amical que je ne lui connaissais pas. La vie vaut quelquefois la peine d'être vécue... croyez-m'en, Simone, vous êtes moins seule que vous ne le supposez...

C'était la première fois qu'il me nommait « Simone » et j'en restai toute saisie.

Mais lui, sans me donner le temps de revenir de ma surprise, ouvrait devant moi la porte de

sortie de la bibliothèque et me tendait la main :

– Allons, bonsoir, et dormez bien, cette nuit, sans penser à tout cela.

Et, lentement, je gagnai ma chambre, essayant de ressaisir ma pensée qui s'égarait au milieu de tant de choses inattendues.

XVII

J'avais pris l'habitude d'assister à la messe, chaque jour, dans une petite chapelle du quartier que nous habitions.

Dès huit heures du matin, je m'y rendais seule et à pied, ce qui doublait pour moi le plaisir de cette sortie matinale.

Jamais mon mari ne m'avait interrogée sur le but de cette promenade régulière ; je n'avais pas eu davantage l'occasion de lui en parler.

Ce fut donc sans étonnement que j'aperçus un jour, le vieux John, à l'église, sa présence me paraissait due à une circonstance fortuite ; mais comme je le rencontrais ensuite régulièrement, chaque matin, à la chapelle, force me fut de conclure qu'il avait reçu, à ce sujet, des ordres de mon seigneur et maître.

Cette sorte d'espionnage me fut plutôt

désagréable. Je trouvai que Walter Anderson était mal placé pour suspecter ma conduite, lui qui s'affichait ouvertement dans des endroits publics avec une actrice en vedette.

De telles pensées me mettaient l'esprit en bataille et, par une pente involontaire, j'en arrivais à souhaiter quelque aventure extraordinaire où je me trouverais mêlée. J'aurais voulu prouver à mon mari que j'avais, autant que lui, le droit d'user de ma liberté selon mon bon plaisir.

Le diable – car certainement ce ne pouvait être le Ciel ! – dut enregistrer mon souhait aussitôt que je l'eus formé, car, le jour même où je le formulais, mes yeux tombèrent sur mon voisin d'église, un homme d'une trentaine d'années, très élégamment vêtu, et qui, depuis quelques semaines, assistait assez régulièrement à la messe.

Sa silhouette m'était familière comme celles de tous les fidèles assidus que je rencontrais chaque jour en cet endroit. Jamais je n'avais remarqué l'un d'entre eux plus particulièrement

qu'un autre ; mon voisin, pour ne parler que de lui, n'avait jamais attiré, personnellement, mon attention.

Pourtant, ce jour-là, j'eus à peine levé les yeux vers lui que je rencontrai son regard : deux grands yeux noirs qui pesaient sur les miens avec insistance.

L'impression que j'en ressentis était si nouvelle pour moi, qu'un peu de rouge colora mon visage. Et, gênée subitement, je me plongeai dans la lecture de mon livre de messe, pendant que ma pensée s'attardait involontairement sur l'inconnu.

À ma sortie de l'église, je retrouvai cet homme auprès du bénitier.

Du bout de ses doigts que les miens hésitèrent à frôler, il me tendait l'eau sainte.

J'inclinai légèrement la tête en remerciant et je passai très vite, ce jour-là.

Mais, tous les matins, l'incident recommença.

Durant l'office, je sentais l'étranger derrière moi, si près, parfois, que son souffle chaud venait

frôler ma nuque et me causer des distractions...

Et, tous les jours aussi, auprès du bénitier, son geste courtois se renouvela, pendant que ses yeux s'insinuaient dans les miens avec une persistante douceur.

Un matin même, l'inconnu osa me parler, et, subjuguée par son audace, je m'arrêtai à sa voix.

– L'office a été bien chanté, aujourd'hui...

Il avait parlé français !

L'effet magnétique de cette langue si chère à mon cœur et si rare à mes oreilles fut tel que je ne pus m'empêcher de sourire et de demander :

– Vous êtes français, monsieur ?

– Oui, madame... Vous aussi, je crois ?

– Qui vous a dit ? fis-je surprise.

Il expliqua si respectueusement, que je ne pouvais m'alarmer de cet échange de paroles avec un homme qui ne m'avait pas été présenté.

– Votre livre d'heures est écrit en notre belle langue, je l'ai remarqué tout de suite, car cela fait plaisir de retrouver une compatriote si loin du

pays !

– Oui, cela fait plaisir ! répétais-je machinalement.

Et comme, malgré moi, gênée pour poursuivre ma route en sa compagnie, je restai debout près du porche de l'église, il prit congé rapidement...

– Pardonnez-moi, madame, l'incorrection d'avoir osé vous adresser la parole, mais il m'était si doux d'entendre une voix française que je n'ai pu su résister à l'envie de vous interpeller... Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Et après un long et profond salut, il s'éloigna, me laissant toute troublée.

Mes yeux le suivirent quelques secondes, puis je me mis en route.

Le ciel me parut plus bleu, ce matin-là. Les rues n'avaient plus cette physionomie grise et maussade que je leur trouvais ordinairement à cette heure ; un peu de fièvre me surexcitait ; mes pas s'allongeaient allégrement vers la maison ; mon cerveau, soudain, se sentait joyeux et

ensoleillé.

Ce ne fut qu'à quelques mètres de mon home que je songeai au vieux John.

Je tournai la tête et jetai un coup d'œil derrière moi.

Lentement, il revenait au logis.

Un sourire railleur illumina mon visage.

Il avait dû me voir, tout à l'heure, parler à ce monsieur.

Cette pensée fut pour moi une bouffée de bonheur.

Oh ! joie ! L'aventure !... L'aventure souhaitée se réalisait ! Mon mari apprendrait bientôt que, moi aussi, je savais user de ma liberté.

Ma joie devait être de courte durée...

La journée passa vite et l'on devine que ce n'est pas sans un certain trouble que je me rendis à la messe, le lendemain matin.

Je n'avais pas d'idées arrêtées sur l'attitude à tenir vis-à-vis de mon voisin d'église. S'il m'adressait à nouveau la parole, je n'avais

aucune raison de ne pas lui répondre tant qu'il garderait vis-à-vis de moi une correction si déférente et si impeccable.

Peut-être même pourrai-je profiter de l'occasion, pour savoir son nom, sa situation mondaine. Il me donnait l'impression d'un homme infiniment bien élevé, mais il pouvait être un gentleman accompli sans, pour cela, être un véritable homme du monde... de notre monde !

Celui qui faisait tant travailler ma pensée, depuis la veille, était déjà dans la chapelle quand j'y arrivai.

Il eut vers moi une discrète inclination de tête, la gravité du saint lieu ne permettant pas l'ampleur du vrai salut. Je lui sus gré de cette réserve de bon ton, car j'ai toujours été choquée de la liberté prise par certains fidèles dans les églises, qui parlent et agissent avec les mêmes allures que s'ils étaient sur une place publique.

La messe achevée, l'inconnu parut guider sa sortie sur la mienne. Nous atteignîmes en même temps la porte de l'église.

Ses doigts plongèrent dans l'eau sainte et déjà mon sourire le remerciait quand soudain une main s'interposa et d'un mouvement sec écarta son geste qui se tendait vers moi.

L'homme eut un haut-le-corps de surprise pendant que, interdite, je fixais Walter Anderson debout à côté de moi.

Très calme bien qu'un peu pâle, je vis mon mari toiser froidement et avec hauteur l'étranger, qui recula d'un pas.

Les deux hommes échangèrent un regard hostile ; puis Walter Anderson poussa le portillon rembourré de cuir de l'église et, s'interposant entre l'homme et moi, s'effaça, en même temps, pour me laisser passer.

– Après vous, lady Anderson !

Son ton, bien qu'extrêmement courtois, avait quelque chose de péremptoire auquel je sentis qu'il fallait obéir.

J'inclinai la tête vers l'étranger et je sortis le plus naturellement du monde, malgré une légère angoisse qui me pinçait le cœur devant l'attitude

résolue de mon mari.

Ne me faisait-il pas passer devant lui pour chercher plus librement querelle à l'inconnu ?

Sous le porche, j'osai légèrement tourner la tête vers les deux hommes.

Walter Anderson, la figure toujours contractée, me suivait, un pas derrière moi ; l'autre, à son tour, quittait l'église, d'une allure plus nonchalante mais si hautainement dégagée, que je me demandais si je n'avais pas rêvé toute cette scène.

Si rapide qu'eût été mon regard en arrière, il avait été aperçu de mon mari.

Sa main vint se poser sur mon bras et je sentis ses cinq doigts meurtrir ma chair.

– Prenez garde, Simone ! Ma dignité ne saurait tolérer le moindre écart de votre part.

Je haussai les épaules, sans répondre. Des mots méchants me montaient aux lèvres et je me raidissais pour ne pas les prononcer ainsi, en pleine rue, comme ces petites gens qui ne savent maîtriser leur nervosité en public et qui mettent

ainsi tout le monde au courant de leur désaccord.

Nous fîmes tout le trajet en silence, marchant très raides, l'un auprès de l'autre, chacun de nous enfoncé dans ses pensées orageuses.

Rentrés au logis, je m'apprêtais à quitter mon compagnon et à gagner ma chambre, quand il m'interpella :

– J'ai besoin de vous parler, Simone. Entrez chez moi.

C'était la seconde fois, en quelques instants, qu'il me nommait « Simone ». Cette appellation familière dont il usait avec moi, depuis quelques jours déjà, n'avait en cette minute rien d'affectueux, ni d'amical même. C'était le ton tranchant d'un maître autoritaire qui n'admet pas que ses ordres soient discutés.

Je n'étais pas, cependant, dans des dispositions à obéir passivement, aussi je ne manquai pas de protester :

– À quoi bon cet entretien, nous n'avons que des choses désagréables à nous dire.

– Vous les entendrez quand même ces choses-

là, si je veux vous les dire !

– Oh ! si c'est une querelle que vous cherchez, je suis prête.

Et le défi dans les yeux, j'entrai en trombe dans son cabinet.

Une exaspération me crispait toute : après le soupçon outrageant que sa scène à l'église comportait, subir encore une explication me paraissait le comble !

La porte refermée derrière nous, il vint se poser, les bras croisés, en face de moi qui me tenais debout au milieu de la pièce.

– Madame, je veux croire que cette inconséquence sera la dernière.

– Quelle inconséquence ? répliquai-je.

– Oh ! je vous en prie, ne jouons pas sur les mots ni sur les circonstances qui ont motivé ma présence, ce matin, à l'église !

– Votre intervention a été tout bonnement ridicule !

Il eut un étrange sourire :

– Elle a été surtout intempestive pour vous, puisque j’ai empêché votre flirt coutumier de continuer.

– Mon flirt !... Tenez, vous avez des mots odieux !

– Quel autre serait plus justifié après vos rencontres journalières avec cet homme ?

– Il m’a parlé hier pour la première fois.

– Mais vous le voyez tous les jours.

– Il pouvait venir entendre la messe, dans cette chapelle, comme n’importe quel autre fidèle !

– Voici des semaines qu’il tourne autour de vous et que vous acceptez ses attentions.

– Et après ? M’est-il donc interdit de recevoir les hommages et les politesses d’un homme bien élevé !

– Il vous est seulement interdit d’oublier que vous êtes lady Anderson ! répliqua-t-il durement.

– Oh ! ça ! Vous exagérez ! Je ne suis pas votre femme !

Je jetai ces mots avec une véritable

exaspération, mes deux mains portées en avant, comme pour appuyer mes paroles et mieux jeter au loin ce titre qu'il voulait m'imposer.

La véhémence de ma protestation parut le saisir. Son ton fut moins tranchant.

– À quel autre titre êtes-vous donc chez moi, lady Anderson ?

– Il vous a plu de me donner ce nom et ce titre, devant vos gens... vous avez exigé que je les prenne avec vos fournisseurs, vos connaissances ! Mais vous savez bien que rien ne les justifie... rien ne me lie à vous qu'un pacte... d'essai !

– Vous oubliez le lien légal !

– Qui repose sur un faux, sur une substitution de personne ! Une simple formalité le fera annuler.

– Pas sans mon consentement, et jamais je ne vous le donnerai ! Vous êtes ma femme et vous le resterez.

– Pardon ! Je ne suis pas votre femme et je ne vous reconnais pas pour mon mari.

Il eut un mouvement d'impatience :

– Jugez les choses à votre façon, et pensez ce que vous voudrez ! Les faits seuls comptent pour moi : vous êtes ma femme devant les lois, et quatre mois de vie commune vous ont faite mienne devant les hommes... Cette vie commune, vous l'avez librement acceptée ; si elle me donne des droits sur vous, elle vous crée aussi des devoirs et des obligations envers moi, quoi que vous en disiez !

Un sourire flotta sur mes lèvres, et je le regardai d'un air indéfinissable, tant il me paraissait nouveau que Walter Andersen fût le premier à revendiquer, vis-à-vis de moi, ces droits d'époux que la loi lui donnait.

« Vous êtes ma femme, avait-il dit. Quatre mois de vie commune vous ont faite mienne... »

Que devenaient donc ses véhémentes protestations devant M^e Curnett ? Du moment qu'il s'agissait pour lui d'un droit que je me refusais à reconnaître, il affirmait que j'étais sienne ! Mais combien vite il allait changer d'avis si je lui parlais de ses devoirs envers moi !...

Ce fut cette pensée qui me fit reprendre la

conversation :

– Vous exigez donc de moi la fidélité la plus absolue ?

– Évidemment.

– Je ne dois pas oublier que je porte votre nom ?

– Un nom honorable que vous devez faire respecter !

– Cela va sans dire ! Ce sont les premiers devoirs d'une femme qui se respecte elle-même...

– Enfin ! vous le reconnaissez ?

Mon sourire s'accentua.

– Je n'ai pas à discuter une chose aussi élémentaire que celle-là, affirmai-je lentement. J'ai d'autant moins à le nier, que, tout en n'admettant pas votre prétention à des droits maritaux sur moi, j'ai trop d'orgueil de ma dignité pour oublier celle-ci. Je vous affirme que dans mes rencontres à l'église avec le monsieur dont vous prenez ombrage, je n'ai jamais oublié que j'étais une femme irréprochable, et que je tenais à le rester.

Tant de bonne volonté de ma part, après un début d'entretien aussi orageux, paraissait satisfaire mon compagnon, bien que le ton légèrement persifleur de ma voix lui mît une lueur d'inquiétude dans les yeux.

– Ainsi, repris-je, voilà bien définis, entre nous, *vos droits* sur moi, et *mes devoirs* envers vous.

– Je ne pensais pas que cela eût jamais besoin d'être précisé !

– Moi non plus, je l'avoue ! En vous suivant ici, j'avais pensé que réciproquement nous nous conformerions aux usages établis en cette matière. Et, cependant...

– Cependant ?

– Je vous entends parler de vos droits, de mes devoirs, mais pas du tout de... l'inverse !

– Que voulez-vous dire ?

Il me regardait, les yeux arrondis, véritablement sincère dans son étonnement.

Je me mis à rire. Et mon rire sonna pointu, ironique au possible !

– Que voulez-vous dire ? répéta-t-il.

– Presque rien ! Vous n'admettez pas que j'accepte d'une main d'homme, à l'église, de l'eau bénite, et vous êtes prêt à crier au scandale parce que ce même homme joint un regard à son respectueux salut ; parce que, enfin, suprême audace ! cet homme a osé m'adresser la parole pour me dire que l'office que nous venions d'entendre avait été bien chanté, ce matin-là. Quels griefs contre moi et combien, vraiment, ils sont fondés !... Mais vous ?

– Moi ?

– Oui, vous ! il est tout naturel, n'est-ce pas, que vous passiez votre temps hors de chez vous et auprès d'une maîtresse.

– Oh ! fit-il en reculant d'un pas, tant il s'attendait peu à cette attaque.

– Mais si ! insistai-je. Je n'ignore pas !... Il est tout naturel encore que vous sortiez avec cette même femme, et que vous vous affichiez avec elle dans les endroits publics, si bien qu'on rencontre en même temps lady Anderson, seule à

une table de thé, et son mari avec Maud Assy, à une autre table, exposant à tous les yeux et sa liaison et sa belle maîtresse.

Je m'arrêtai, soudain, interdite, devant le visage décomposé de mon mari. Je n'avais pas escompté un tel succès.

Le nom de Maud Assy paraissait avoir été pour lui un coup de massue. Blême, toute sa superbe tombée instantanément, il me regardait éperdument.

– Maud Assy ! bégaya-t-il. Qui vous a dit ?

– Personne, ou tout le monde plutôt ! Un jour, je vous ai vu avec elle à l'heure du thé, chez Groowath. J'ai interrogé le serveur, il m'en a appris plus que je n'aurais osé soupçonner. Je l'ai vue encore, avec vous, dans un dancing où la curiosité m'avait mêlée à la foule des curieux ; puis, chez mon couturier, où l'on discutait vos goûts à propos d'une de ses toilettes. Partout, j'ai retrouvé votre nom mêlé au sien...

Et comme il restait immobile et silencieux devant moi, presque tragique dans sa pâleur,

j'ajoutai durement, car des rancœurs insoupçonnées montaient en mon subconscient :

– Vous voyez, monsieur Anderson, que j'avais raison de ne pas me considérer comme votre femme et de ne pas admettre que j'avais des devoirs d'épouse à remplir envers vous.

Il passa sa main sur son front comme pour essayer de maîtriser sa pensée. Puis, venant vers moi et posant sa main sur mon bras, il avoua sourdement :

– Je reconnais mes torts, lady Anderson. Je n'aurais pas dû vous exposer à de telles rencontres. Je suis impardonnable de n'avoir pas prévu cela...

Mon rire nerveux lui coupa la parole. Et je m'écriai :

– Oh ! rassurez-vous ! Je ne vous en veux pas. Que voulez-vous que ça me fasse, à moi, que vous ayez une maîtresse ? Vous pouvez en avoir deux, en avoir dix, sans que j'en prenne ombrage ! Je ne vous considère pas comme mon mari, et, contrairement à vous, je ne me reconnais

aucun droit sur vous.

– Ne dites pas cela, Simone ! Vous portez mon nom ; je n’aurais pas dû vous exposer publiquement à cette injure grave !

– Ah ! c’est cela surtout qui vous émeut, cette pensée de l’injure publique faite à lady Anderson ! Et par qui ? par celui-là même qui doit la faire respecter de tous.

– Je suis inexcusable, ne m’accablez pas !

– Je songe si peu à vous accabler, ou à profiter de l’avantage que me donne sur vous votre conduite, que je tiens à vous rassurer tout de suite. Votre dignité que vous fouliez aux pieds m’était plus chère qu’à vous, probablement, car nul ne peut dire avoir vu lady Anderson en un même lieu que vous et votre... amie ! Chaque fois que le hasard se plut à nous unir, je me suis faite toute petite, m’effaçant volontairement pour mieux passer inaperçue.

– Je vous remercie. Simone...

Il fit une pause, m’enveloppa d’un long regard, puis reprit :

– Ne croyez pas que ce soit seulement cela qui me navre en cette affaire... ; c'est surtout le mal que je vous ai causé, que...

Mais, de nouveau, je l'interrompis :

– Je vous ai dit, tout à l'heure, qu'il m'était totalement indifférent que vous ayez ou non des maîtresses.

– Vous l'affirmez ; mais il m'est difficile de vous croire... N'y aurait-il pour vous qu'une question d'amour-propre !... Aussi, je tiens à vous dire que ces... rencontres, entre vous et... cette personne en ma compagnie, ne se renouvelleront plus.

– Comme il vous plaira, mais ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie !

Il ne parut pas vouloir remarquer mon interruption, car il continua :

– J'ajoute que, même s'il n'y avait pas eu cette explication, aujourd'hui, entre nous, vous n'auriez plus eu à subir ces rencontres.

– Vraiment ! seriez-vous fâché avec cette demoiselle ?

– Je puis avoir rompu avec elle sans qu’il y ait eu un motif de fâcherie...

– Au fait, cette question ne m’intéresse pas !
remarquai-je avec dédain.

– Vous n’êtes, cependant, pas étrangère à ma décision.

Je me mis à rire.

Je crois que vous abusez de ma crédulité,
monsieur Anderson !

– Ne raillez pas ! s’écria-t-il. Je suis plus sincère, en ce moment, que vous le supposez !

Il eut un mouvement de colère mal réprimé, et se mit à arpenter la pièce les mains au dos et les yeux sombres.

Je m’étais assise dans l’un des lourds fauteuils de cuir qui tendaient leurs bras, de chaque côté de la cheminée, et, jouant négligemment avec les glands d’un coussin, je suivais, du coin de l’œil, la marche nerveuse de mon compagnon.

Soudain, il revint se planter devant moi.

– Je suis navré que vous soyez au courant de

cette aventure. J'espérais même que vous ne la connaissiez jamais !

– Oh ! vous ne paraissez guère vous soucier de moi, dans ces occasions-là, m'écriai-je avec un peu d'ironie.

– Il est certain, fit-il, qu'il y a quelques semaines, il m'était égal que vous me rencontriez accompagné ou non ! Je me refusais alors, comme vous-même aujourd'hui, à voir en vous autre chose qu'une épouse légale imposée, contre ma volonté, par des circonstances ridicules !

– Et maintenant ? questionnai-je avec une railleuse curiosité.

– À présent, je me suis rendu compte que... votre présence sous mon toit... notre vie commune...

Il s'arrêta, gêné par le regard surpris que je levais vers lui.

– Vous avez changé d'avis ? demandai-je, comme il continuait de garder le silence.

– Oui, fit-il enfin. À cause de vous, j'ai rompu avec cette personne, depuis trois semaines au

moins.

Je me redressai, le visage glacial.

– Vous avez eu tort de le faire, à cause de moi, car je ne vous en sais aucun gré, croyez-le bien !

– Je n’espérais pas que vous m’en remerciez, soyez-en persuadée ! répliqua-t-il sèchement.

– Mon Dieu ! fis-je avec une dure insistance, je serais désolée de vous laisser croire que vous avez à vous gêner de moi : vous êtes absolument libre d’arranger votre vie à votre guise ; vous restez pour moi un étranger dans toute l’acception du mot !

– Vous êtes cruelle, madame !

– La franchise vaut mieux entre nous...

Il fit un effort pour rester calme sous mon regard glacé.

– Soit !... Je ne vous suis rien, et tout ce que je puis dire ou faire vous laisse absolument indifférente... c’est bien ceci que vous désirez me faire comprendre ?

– C'est bien ça...

– À votre aise ! Cependant, moi, je ne saurais atteindre à un si complet détachement. J'ai le malheur de me rappeler que vous existez, et, que je le veuille ou pas, vous êtes ma femme et portez mon nom.

J'eus un geste d'impatience.

– Ne revenons pas là-dessus, puisque nos opinions sont totalement opposées.

– Mais, avant que vous me quittiez pour monter chez vous, je désire que la question qui nous a fait commencer cet entretien, soit définitivement réglée.

J'avais oublié depuis une heure ses odieux soupçons à propos de l'étranger du matin : les paroles de mon mari, en me les rappelant, mirent une crispation d'énervement sur mon visage.

– Je suis à vos ordres ! fis-je avec mauvaise humeur.

– Promettez-moi que cette aventure n'aura pas de lendemain. Vous ne reverrez jamais cet homme ?

Il m'avait parlé d'un ton de véritable prière auquel je ne pris point garde pourtant.

– Vous savez bien que je n'admets pas avoir commis la moindre légèreté en cette affaire.

– Tout à l'heure, cependant, vous reconnaissiez vos torts, en me jetant les miens à la tête, comme excuse.

– Je proteste ! À aucun moment, je n'ai accepté d'avoir eu des torts vis-à-vis de vous.

Il eut un geste de lassitude.

– Ne cherchons pas si je me trompe ou non, en vous accusant, voulez-vous ? puisque je me place à un autre point de vue que le vôtre... Laissons hier de côté. Je vous ai demandé, tout à l'heure, de ne pas revoir cet homme !

– Je n'ai ni à le fuir, ni à le rechercher. Accepter de ne plus retourner à la chapelle où j'ai l'habitude d'aller tous les jours, serait me reconnaître coupable.

– Donc, vous irez encore demain ?

– J'irai.

– Même si je vous prie de n'en rien faire ?

– Je ne vous reconnais pas le droit de me le défendre.

Une flamme aiguë passa dans les prunelles bleues de mon interlocuteur.

– C'est bon ! fit-il entre les dents. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Une crainte, soudain, traversa mon cerveau : un duel entre lui et l'étranger !

Un frisson me secoua des pieds à la tête à cette pensée de deux hommes se battant pour moi, à cause du stupide orgueil de Walter Anderson qui se croyait outragé.

– Qu'allez-vous faire ? demandai-je.

– Cela ne vous regarde plus, à présent.

– Je vous affirme que vos soupçons sont faux.

– Jusqu'ici, j'en suis persuadé.

– Alors ?

– Je veux empêcher qu'ils deviennent une réalité. Avec une épouse ordinaire, je pourrais parler de serments et de fidélité, mais avec vous

qui refusez d'admettre le moindre lien et la plus petite obligation envers moi, il me faut prendre d'autres mesures !

– Et vous croyez que ce que vous ferez aura raison de mon indépendance ?

– Non, hélas ! je n'espère pas vous contraindre ! Je me propose seulement d'écarter à jamais cet homme de mon chemin.

– En le tuant ! fis-je naïvement.

Il me regarda, étonné ; puis, comprenant, se mit à rire.

– Non, Simone, on ne tue pas un homme qui s'est contenté d'offrir de l'eau bénite à une femme... à une femme qu'on n'aime pas et qui vous méprise autant que vous me méprisez.

Il avait appuyé sur les mots « qu'on n'aime pas » pour mieux me les souligner, mais je n'avais cure de cette pointe, étant fixée depuis longtemps sur ses sentiments !

– Alors, comment ferez-vous ?

– J'irai simplement voir ce monsieur, et, en lui parlant de choses extrêmement banales, je

trouverai moyen de lui faire connaître mon nom s'il l'ignore, en y mêlant celui de notre premier ministre, qui est un de mes amis personnels... Votre admirateur comprendra qu'il n'a qu'à bien se tenir s'il ne veut pas voir sa carrière compromise.

– Je ne saisis pas très bien... Quel est donc ce monsieur que vous paraissez si bien connaître ?

– Vraiment ! vous l'ignorez ? fit-il légèrement.

– Jusqu'ici, ça ne m'a pas du tout intéressée !

– Eh bien ! apprenez, ma chère, que votre admirateur est tout bonnement un jeune attaché de votre ambassade, le baron de Mauriès. Vous voyez que sa situation à Londres ne lui permet pas un flirt avec vous, contre mon gré.

Walter Anderson, je le compris en cette minute, était prêt à faire comme il le disait : il aurait brisé l'avenir d'un homme sans le moindre scrupule, pour un simple caprice !

– Il peut ne pas comprendre ou ne pas vouloir accepter de se plier à vos désirs ? Pourquoi le ferait-il, d'ailleurs, puisqu'il n'est coupable

d'aucune incorrection envers moi ?

– Eh bien ! tant pis pour lui : s'il ne comprend pas, il sautera !... Remontez dans votre chambre, à présent, Simone. Moi, je vais de ce pas à l'ambassade française.

Et, doucement, il me prit par le bras et me guida vers la porte qu'il ouvrit devant moi.

À cette minute, quelque chose chavira en moi, comme si un ressort, subitement, se détendait en ma poitrine. Je me retournai d'un bond vers mon mari, et me cramponnant aux revers de sa jaquette, je m'écriai, dans un sanglot :

– Walter ! n'y allez pas ! Je vous promets, je vous jure que je n'aime pas cet homme et que je ne le reverrai jamais !...

Ses mains vinrent encercler mes frêles poignets et, se penchant vers moi, son visage tendu vers le mien, ses yeux fouillèrent mes pauvres prunelles remplies de larmes.

– Jamais ? insista-t-il.

– Jamais ! affirmai-je.

D'une étreinte brève, il m'attira contre lui, ses

lèvres se posèrent sur mon front en un baiser rapide ; puis, me repoussant brusquement, il rentra dans son bureau, pendant que je montais l'escalier précipitamment et que je venais m'effondrer tout en larmes sur le canapé de ma chambre.

Larmes d'orgueil ou de dépit, larmes nerveuses ou larmes bienfaisantes ? Je n'ai jamais su pourquoi j'avais tant pleuré ce jour-là !

XVIII

Je pleurai longuement, mordillant les coussins de dentelle du fauteuil, pour étouffer les sanglots qui m'échappaient.

Peut-être était-ce la rage d'avoir dû céder à Walter Anderson, qui me faisait pleurer si fort ! Il avait vaincu ma résistance et brisé l'attitude glaciale que je lui opposais.

Je m'imaginai avec dépit l'air triomphant et avantageux qu'il devait avoir en pensant à ma défaite, et une véritable colère me raidissait à cette supposition.

Ce fut le vieux John qui subit le contrecoup de mon mécontentement.

Vers les onze heures, n'entendant pas de bruit dans ma chambre, et me croyant absente, il y pénétra pour procéder aux divers rangements habituels.

La vue de mon visage altéré par les larmes, le poussa vers moi dans un élan de fidélité.

– Oh ! milady, vous avez du chagrin ! Puis-je quelque chose pour vous ?

Son beau vieux visage, tout ridé, se tendait vers moi avec dévouement.

– C'est de votre faute, John, si je pleure ! fis-je durement, en me redressant.

– Milady, ce n'est pas possible ! Le vieux John donnerait sa vie pour lady Anderson...

Je l'interrompis, presque avec violence :

– C'est surtout aux ordres de son maître que le vieux John est dévoué !... Au point d'espionner celle qu'il sert, et de rapporter contre elle des choses qui, dénaturées, peuvent lui faire bien du mal.

Le vieil homme baissa la tête humblement :

– J'avais bien dit à mylord que ce n'était pas mon rôle à moi de suivre ma maîtresse... mais le maître n'admet pas qu'on discute ses ordres.

Avec effort, l'homme ploya l'échine et

s'agenouilla devant moi.

Le pauvre vieux avait les articulations si raidies par l'âge que je crus entendre ses os craquer quand il prit cette humble posture.

Je n'eus pas un geste, cependant, pour le retenir, tant ma rancune contre lui était grande en cet instant.

– Il faut que milady sache toute la vérité. Elle ne doit pas soupçonner la fidélité de son vieux domestique.

– Comment pourrai-je croire au dévouement d'un espion !

L'homme eut un frisson sous le mot cinglant.

– Le mot est dur à entendre, à mon âge, riposta-t-il fermement... Lady Anderson ferait mieux de m'interroger et de m'entendre avant de le prononcer.

– À quoi bon ! Vous m'aviez suivie pendant des semaines, épiant tous mes gestes, les grossissant peut-être pour les rapporter à votre maître qui leur a donné la signification dont vous les aviez parés vous-même.

– Non, milady, les choses ne se sont pas passées ainsi. Écoutez le vieux John parler...

– Eh bien ! parlez. Je vous écoute.

– Un jour, le maître m'a dit : « Tu vas suivre lady Anderson, le matin, quand elle sort. Elle est inexpérimentée sur nos mœurs anglaises. Sa droiture et l'habitude des libertés françaises ne lui permettent pas de voir le mal où il est vraiment chez nous. Il peut donc lui arriver quelques chose de désagréable sans qu'elle puisse le prévoir ou s'en défendre... Tu la suivras discrètement, sans qu'elle s'en doute, car je tiens à ce qu'elle se sente libre chez moi, et ne souffre pas d'une surveillance que je veux protectrice et non entravante. Si, par hasard, tu croyais que quelque chose va mal pour elle, tu me préviendrais et j'aviserais au mieux de ses intérêts. »

« Vous voyez, milady, qu'il ne s'agissait pas d'un espionnage !... Le maître est trop droit pour avoir donné un tel ordre.

– Il y a longtemps qu'il vous a donné cette mission ?

Le vieillard réfléchit, puis répondit :

– Trois semaines environ.

– Continuez, demandai-je.

– J’ai donc fait comme lord Anderson me l’avait dit. J’ai suivi, de loin, ma jeune maîtresse... Même je trouvais que c’était parfaitement inutile, lady Anderson accomplissait tous les jours les mêmes gestes ! Enfin, tout de même, je ne voulais pas avoir l’air de manquer de zèle pour celle qu’on m’avait dit de protéger, et tous les jours, j’étais fidèle au poste.

– Ainsi raconté, cet espionnage devient presque une mission divine, fis-je avec un sourire amer.

– Que milady m’entende jusqu’au bout, je l’en supplie !

« Un jour, je remarquai à l’église un homme qui regardait beaucoup lady Anderson et qui s’efforçait de l’approcher. Mes yeux sont trop vieux et ont vu trop de choses pour pouvoir se tromper... ; il m’était impossible de soupçonner en lui un malfaiteur... C’était un danger pour

milady, mais pas de ceux que j'étais chargé de signaler à mon maître !...

« Les jours passèrent. L'homme, doucement, s'insinuait auprès de vous... Je me disais que ce n'était pas ma place d'être là derrière vous à compter les sourires qu'un inconnu vous distribuait...

« C'était à Walter Anderson de protéger sa jeune femme et de la défendre contre les convoitises des autres hommes. À lui de veiller sur son bien ; ce n'était pas un pauvre vieux comme moi qui pouvait m'opposer aux entreprises d'un brillant séducteur.

« Et, pourtant, j'hésitais à parler à mon maître. Je ne voyais pas le moyen de lui faire comprendre qu'il avait des devoirs de mari à remplir envers vous, des devoirs dont on ne charge pas un autre à sa place.

– Poursuivez, interrompis-je brièvement.

– Que vous dirai-je encore ? Pendant que j'hésitais, le bel étranger, lui, ne chargeait pas un autre de travailler pour lui !

« Il osa vous parler ! Je vous vis interdite, rougissante, lady Anderson ! Vous n'aviez pas l'habitude de ces audaces-là ! Votre timidité ne savait pas s'en défendre. Alors...

– Alors ?

– Je suis allé, en rentrant, trouver le maître... Je lui ai dit que j'en avais assez de faire cette besogne-là, à mon âge..., qu'à partir de ce jour, je ne vous suivrais plus. Qu'au surplus, quand on avait une jeune femme de votre âge et qu'on n'était pas un vieux barbon, on s'occupait soi-même de protéger son bien !

Le vieillard s'arrêta et ferma les yeux en joignant les mains dans l'évocation de quelque scène pas habituelle.

Puis il reprit à voix basse :

– Quand j'avais commencé à parler, le maître souriait familièrement ; mais lorsque j'eus fini mon petit discours, il n'était pas à reconnaître. Les yeux mauvais, le visage tendu, il me fit peur, tant il me paraissait bouleversé...

« Il m'interrogea, il voulut tout savoir, des

détails, des faits précis. Et moi, je ne pouvais que répondre :

« – Maître, il n’y a rien, je vous affirme. C’est moi qui ne veux plus... ce n’est pas à moi... Lady Anderson est trop jeune, trop belle... De mon temps, les maris ne se désintéressaient pas de leurs femmes.

Je haussai les épaules, agacée par la phrase maladroite que le vieillard s’obstinait à répéter.

– Avec des motifs comme ça, je comprends que Walter Anderson fût de mauvaise humeur.

– Oui, le vieux John s’est aperçu qu’il manquait de diplomatie, fit l’homme avec humilité... Tout de même, j’avais raison, reprit-il avec force, ce n’était pas à moi de vous suivre !

– Mais reprenez donc votre récit.

– Que vous dire encore, milady ?... Je ne voulais rien raconter. Je m’obstinais à affirmer que ma jeune maîtresse n’avait rien fait de répréhensible, que tous les torts incombaient au mari qui néglige ses devoirs !... Alors...

Il ferma les yeux de nouveau. Sur son visage

ridé, une expression douloureuse se peignit.

– Le jeune maître était hors de lui, reprit-il à voix basse... Il ne pouvait plus se contenir..., alors, pour savoir, pour me forcer à parler, il...

– Quoi ? Qu'a-t-il fait ? interrogeai-je anxieusement en le voyant enfouir son visage dans ses mains, sans achever sa phrase.

– Il... il m'a frappé, bégaya-t-il dans un souffle, avec un long frisson.

– Frappé ! Oh ! la brute !

– Non, milady, non ! le maître n'est pas méchant ! protesta-t-il généreusement. Il ne savait plus ce qu'il faisait... Il vous aime, et le soupçon naît vite dans le cerveau d'un mari amoureux...

Comme, malgré moi, je faisais un geste de dénégation, il secoua la tête.

– Si, milady, le jeune maître était jaloux... j'ai compris trop tard la maladresse de mes réticences... Il dut croire que son honneur était compromis... que tout était irréparable... que sais-je, moi !

« Sous l'empire de telles pensées, il n'était plus lui-même... ; l'enfant volontaire qui me donnait autrefois des coups de pied quand je résistais à ses caprices n'est pas tout à fait mort en lui... Il n'admettait pas mon obstination à ne pas parler !

« C'est alors que j'ai compris que je ne pouvais laisser dans l'esprit du maître les doutes que mes maladroites explications avaient fait naître. Et j'ai préféré, dans l'intérêt de ma jeune maîtresse, raconter les choses telles qu'elles s'étaient passées...

– Et voilà ! fis-je avec mauvaise humeur. Vous faites naître les pires soupçons et, pour effacer ceux-ci, vous me trahissez le plus naturellement du monde.

– Ces histoires-là ne sont pas dans mes habitudes répondit le vieil homme, avec un soupir. Désormais, je n'accepterai plus aucune mission de ce genre... Je l'ai dit au jeune maître ; placé entre deux devoirs, je n'ai pu agir proprement..., quoique, cependant, je recommencerais à agir comme je l'ai fait...

Son regard loyal se posait dans le mien.

Il joignit les mains.

– Milady, ma chère milady que je respecte et que j'aime de toutes les forces de mon vieux cœur dévoué, fit-il avec chaleur, laissez-moi vous supplier de... de ne pas en vouloir au jeune maître ; l'amour ne marche pas sans un peu de jalousie...

Instinctivement, ma main vint se poser sur la bouche du vieillard pour empêcher les mots de sortir... les mots que je devinais sur ses lèvres, mais que je ne voulais pas entendre !

– Non, John ! ne parlez pas... le sujet vous est interdit.

– Et cependant, milady, le vieux a besoin de libérer sa conscience... Il faut qu'il vous dise... qu'il vous prévienne...

– Me prévenir ? De quoi ?

– À propos du maître...

– Eh bien !

– Oh ! milady, je vous supplie de me

pardonner d'oser avoir remarqué cela, mais j'ai bien vu que le jeune maître avait des torts...

– John, je vous défends d'achever.

– Toutes les lady Anderson ont été indulgentes... elles ont pardonné... et aucune n'a failli à ses devoirs d'épouse...

– John !

Dressée de toute ma hauteur, le bras tendu, je lui désignais la porte du doigt.

– Sortez ! sortez !

Mais lui, lentement, se relevait, époussetait de la main son pantalon froissé aux genoux par cette longue station à mes pieds. Et, sans paraître entendre ma voix courroucée, il continuait :

– Toutes les ladies Anderson ont tenu à être des mamans fières et orgueilleuses des enfants que le Ciel leur envoyait en compensation de certaines déceptions conjugales. Toutes ont su être heureuses parce qu'elles savaient pardonner à propos ou fermer les yeux au bon moment.

Mon bras qui lui désignait la porte était retombé, et je l'écoutais, subjuguée autant par sa

fermeté que par ce qu'il me révélait.

Le vieil homme, lentement, continuait son soliloque.

– Ma jeune lady est de la même race que celles qui l'ont précédée ici ; elle aura leur vaillance et leur grandeur d'âme ; elle saura ne pas voir, pardonner... oublier !

Orgueilleusement, ma tête s'était levée.

– Mais vous vous trompez, John, fis-je vivement, je n'ai rien à pardonner à M. Anderson qui est infiniment correct vis-à-vis de moi.

L'homme me regarda longuement, comme pour bien pénétrer ma pensée.

Puis il sortit humblement.

– Je suis un âne, milady. Les yeux de ma jeune lady ont vu plus clair que les miens !

– Vraiment ! fis-je doucement railleuse. Et qu'est-ce donc que j'ai vu, John ?

– Dame, répondit-il en secouant la tête, il me semble que ma jeune maîtresse a su découvrir, sous les paroles correctes et les attitudes de

commande, l'amour orgueilleux qui se cache et la souffrance jalouse qui ne sait pas se taire...

Mon bel éclat de rire lui coupa la parole.

– Vous êtes impayable, mon brave John ; vous mêlez : l'amour, l'orgueil, la jalousie et la souffrance dans une jolie salade qui, mirobolante aux yeux, serait difficile à digérer. Ne vous mêlez plus de psychologie, croyez-m'en ! Vous n'y entendez rien !

– Milady a toujours raison, répondit-il, imperturbable. Je ne démêle pas grand-chose aux sentiments de chacun ; il n'y a que ceux du maître que j'ai élevé, que je comprends vraiment bien.

« Aussi, hier... oh ! quel dommage que milady n'ait pu entendre sans être vue !

– J'aurais entendu la voix courroucée d'un homme orgueilleux que la colère étroit...

– Non ! insista-t-il. C'était du temps de l'autre lady que la voix orgueilleuse parlait bien haut ; oui, alors, c'était l'orgueil brutal sans indulgence ! Tandis qu'hier...

Mais ma main, à nouveau, vint, sur les lèvres, arrêter les mots que je ne voulais pas écouter.

– Vous êtes un bon avocat, mon cher John, et M. Anderson a, en vous, un zélé serviteur. Cependant, n'insistez pas ; votre maître, s'il le savait, trouverait peut-être que vous dépassez ses désirs ; quant à moi, je vous affirme que votre plaidoirie est inutile et que j'ai pour mon mari toute l'affection et toute la mansuétude qu'il désire trouver en moi.

Le vieil homme me regarda en silence, hocha la tête, soupira, puis finalement s'éloigna, l'air pensif et à pas lents comme s'il regrettait l'inutilité de son insistance.

Brave et loyal cœur à qui je causais une vraie peine en cet instant.

Il quitta ma chambre.

Son intervention avait changé le cours de mes pensées et mes larmes ne songeaient plus à couler.

En revanche, une joie intime, que je n'osais même pas regarder en face, une joie qui me

faisait l'effet d'être méchante ou malsaine, montait en moi.

– Walter Anderson avait été vraiment en colère ! À cause de moi, il avait vraiment souffert dans son orgueil d'homme en apprenant que moi, qui portais son nom, je pouvais, comme n'importe quelle autre femme, le rendre ridicule aux yeux du monde.

Et, pour la première fois, je fus heureuse de m'appeler lady Anderson !

XIX

Lorsqu'un peu plus tard je me retrouvai assise à table, en face de Walter Anderson, mon regard curieux l'examina à la dérobée.

Il me semblait que la violence même de la scène du matin devait lui avoir laissé des traces sur le visage.

Rayonnait-il de m'avoir amenée à céder à ses désirs, ou gardait-il l'air gêné qu'il avait eu subitement lorsque j'avais parlé de Maud Assy ?

Mais je le vis impassible, l'air un peu absent et comme perdu dans le vague des pensées.

Il jeta à peine un regard vers moi quand j'apparus dans la salle à manger ; puis, durant le repas, il garda son mutisme absolu.

Je songeai :

« Monsieur boude ! »

Et, amusée par cette pensée, je mangeai de

bon cœur, sans plus me soucier de lui que s'il n'avait pas été assis en face de moi.

Mais la même scène se déroula le soir ! Et les lendemains qui suivirent furent pareils à ce premier jour !

Walter Anderson mangeait en silence, l'air absent, le visage tendu vers quelque lointaine vision. Si je lui adressais la parole, il me répondait doucement, mais brièvement. Et si j'insistais pour l'amener à sortir de cette rêverie trop prolongée, il me regardait d'un œil un peu sombre, et comme obsédé, si bien que je me taisais, subitement gênée.

Cette attitude que j'avais trouvée si amusante, la première fois, me fut bientôt extrêmement pénible, car, contrairement à ce que j'avais d'abord pensé, je m'aperçus que mon mari ne boudait pas.

Il se montrait pareil avec tout le monde, conservant, même en ville, son air las et désabusé, comme s'il était en proie à quelque idée fixe qui le rongait.

Quel découragement subit, quel chagrin intime pouvait avoir amené spontanément un tel changement dans le caractère de cet homme, jusqu'ici si enjoué et si satirique ?

Et comme cette métamorphose datait de la fameuse scène où nos volontés s'étaient mutuellement choquées et affirmées, je me mis à me remémorer toutes les paroles échangées ce matin-là, me demandant avec stupeur si c'était là qu'il fallait en rechercher la cause initiale ?

À distance, peut-être m'exagèrai-je la portée des mots prononcés, mais il me parut que j'avais été très dure.

– Dure ? oui ! Mais vis-à-vis d'un vrai mari seulement...

Et si Walter Anderson avait été mon mari, je sais bien que je n'aurais pas parlé, ce matin-là, ainsi que je l'avais fait.

Dans les circonstances actuelles, nous étions, lui et moi, que les deux comparses d'une comédie conjugale où chacun de nous s'obstinait à penser et à parler d'une façon diamétralement opposée à

celle de l'autre ; du moins, tels avaient été mon but et mon plaisir jusqu'ici.

Oui, deux comparses batailleurs... Une comédie conjugale !

Je me répétais ces mots sans arriver à bien me convaincre qu'ils étaient justes.

Justes pour moi, ils le sont... mais pour lui... pour lui ?

Malgré moi, en dépit de ma volonté de ne pas admettre qu'il pût penser autrement, certains mots me revenaient...

Il m'avait dit :

« Il y a quelques semaines, je me refusais, comme vous-même aujourd'hui, à voir en vous autre chose qu'une épouse légale. »

Et je me sentais frissonner sous une impression étrange qui tenait du remords et de la confusion.

Aurait-il été sincère en affirmant qu'un changement s'était produit en lui à mon égard ?

Mais, alors ?... Oh ! quelle idée subite !

J'avais été vraiment méchante dans mes paroles si orgueilleuses !

Ne m'avait-il pas crié lui-même :

« Vous êtes cruelle, lady Anderson !

Du remords me lancina.

Mon Dieu ! Est-ce que, vraiment, il avait pu prendre à cœur mon mépris et mon dédain ?

Plus intensément, je me mis à l'observer dans les menus faits journaliers.

Il était soucieux en présence de n'importe qui, mais, malgré tout, je sentais une nuance indéfinissable dans sa façon d'être vis-à-vis de moi. Ses yeux évitaient les miens, toute son attitude criait son désir de ne pas me voir, de vivre à côté de moi comme si je n'existais pas.

Il y avait du blâme dans ce lourd silence qu'il gardait en ma présence ; il y avait des reproches dans cette attitude morne et découragée dont il ne se départait pas, même lorsque je le forçais à m'adresser la parole.

Et cette figure d'homme jeune, qu'un souci douloureux semblait creuser, me poursuivait

jusque dans mon sommeil.

Alors, dans mon cœur, un peu de pitié germa pour le mari que j'avais si durement bafoué dans le lien légal qui nous unissait et qu'il invoquait entre nous.

Et cette pitié mit en moi un besoin de réparation, et comme un désir d'être bonne... de me dévouer... d'être femme, en un mot !

J'aurais aussi voulu pouvoir interroger le vieux John, lui demander si mon mari était sujet à ces longues périodes de spleen où il semblait se complaire à présent.

Mais mon vieux serviteur semblait avoir copié son maître. Tout en restant attentif et respectueux à mes ordres, il affectait un visage glacial. Et ce blâme silencieux, que je lisais en ses yeux, me rendait responsable de la tristesse du jeune lord.

Alors, je voulus briser cette ambiance pénible qui m'entourait. Étais-je coupable de si graves méfaits, que je dusse sentir autour de moi tant de désapprobation ?

Dans cette atmosphère déprimante, je me

prenais à étouffer comme entre les murs d'une prison.

Et je voulus sortir de cette suspicion.

Partir même... oh ! oui, plutôt fuir au loin que de vivre ainsi !

Le jour où cette pensée me vint, je ne pus m'empêcher de suivre Anderson dans son cabinet.

Silencieusement, j'y avais pénétré derrière lui.

Il me vit soudain quand il s'asseyait devant sa table.

Il n'eut pas un geste d'accueil ou de surprise. Seuls, ses yeux se rivèrent sur les miens en une muette interrogation.

– Monsieur Anderson... je suis venue... je voulais vous dire... quand vous le voudrez, je pourrai partir.

Maladroitement, les mots sortaient de mes lèvres tremblantes.

Je n'étais certainement pas venue pour lui offrir du premier coup de m'éloigner, et

pendant ce furent ces mots-là qui, instinctivement, jaillirent.

Son visage resta impassible. Pourtant, les yeux d'acier se voilèrent sous les paupières qui battirent.

– La place de lady Anderson est chez moi et nulle part ailleurs, répondit-il posément.

– Telle est toujours votre volonté ? répliquai-je soudain, prête à la révolte.

Mais il hocha la tête et, doucement :

– Non, je n'ai pas à user de volonté avec vous en cette occasion. Ma conviction est que vous devez être ici, à mes côtés, et c'est mon désir que vous occupiez cette place.

La nuance des expressions calma ma subite irritation.

– Vous voulez dire que je reste auprès de vous ?

– Oui.

– Pour toujours ?

– Oui.

– Parce que vous me considérez comme la vraie lady Anderson ?

– Vous l’êtes.

– Non... vous savez bien que je ne suis pas votre femme ; entre nous deux, pourquoi jouer sur les mots ?

– Je ne joue pas sur les mots. Pour moi, vous êtes lady Anderson, la seule, la vraie. Il ne tient qu’à vous d’être complètement ma femme.

Une violente rougeur empourpra mon visage.

– Jamais !

Le mot jaillit plus fort que mon désir de ne pas être désagréable avec lui ce jour-là.

Mais il sourit et haussa les épaules.

– Vous dites : *jamais* ! Ne défiez pas un Anglais ; il vous dirait : *bientôt* !

– Oh ! ça ! Nous serions deux ; vous oubliez ma volonté.

– Ne parlons pas de volonté, Simone. La mienne briserait fatalement la vôtre, si nous nous placions sur ce terrain.

– Et pourquoi la vôtre briserait-elle la mienne, monsieur Anderson ? m'écriai-je, irritée de sa belle assurance.

– Question de race... expliqua-t-il.

– Oh ! de race ! Tout Anglais que vous soyez, je vous défie bien de me faire devenir votre femme si je ne veux pas l'être.

– Vous me défiez ! Quel enfantillage !

Mais moi, sans calculer où les mots m'emportaient, je m'écriai, provocante :

– Oui, je vous défie ! je vous défie ! Vous verrez si une Française n'est pas aussi tenace qu'un Anglais...

– Soit ! nous verrons ! fit-il avec un sourire un peu triste.

Il resta pensif quelques secondes, puis ajouta :

– Je ne tenais pas essentiellement à entrer en lutte avec vous sur un pareil enjeu. Mais je ne résiste pas à l'envie de relever le gant que vous me lancez !

C'est alors seulement que je compris toute

l'extravagance de mon emportement.

Quel démon m'avait encore poussée à le provoquer aujourd'hui... et sur un tel sujet ?

Voyons, j'étais venue dans un but de conciliation, pour faire disparaître entre nous le malentendu qui s'éternisait...

Et, au lieu de cela, dès les premières paroles, mon caractère se heurtait encore au sien !

Est-ce que, vraiment, je ne pourrais plus parler à Walter Anderson sans que notre conversation dégénérât tout de suite en querelle ?

J'étais nerveuse, maladroite, incapable de tenir mes bonnes résolutions malgré mon désir de bien faire.

Et pourtant ?...

Je sentis sur mon crâne comme un cercle de plomb.

Une douleur lancina mes tempes et des picotements rougirent mes yeux sous des larmes de dépit qui eussent voulu couler.

Un fauteuil se trouvait à ma portée. Je m'y

jetai avec accablement, et cachant ma tête dans mes mains, je me livrai à toutes les pensées démoralisantes qui m'assaillaient soudain.

Le coude sur la table, l'air absent, mon mari paraissait étranger à toute cette scène. On eût dit qu'il s'était désintéressé tout à coup de ma présence chez lui.

Il perçut cependant un soupir étouffé que je ne sus réprimer.

Je le vis tourner la tête vers moi et m'examiner longuement d'un air sombre.

Je crus qu'il n'aurait même pas un mot de pitié, tant son regard paraissait s'appesantir sur moi avec dureté.

Mais il fit un effort, se leva et vint se pencher vers mon fauteuil.

– Qu'y a-t-il, Simone ? Qu'est-ce que vous avez ?

Ses mains avaient saisi mes frêles poignets pour découvrir mon visage.

– Vous pleurez !... Pourquoi ?

Confuse de cet émoi que je n'avais pas su dérober, je baissai la tête, essayant de cacher mes yeux rougis.

– Pourquoi ces larmes ? répéta-t-il.

– Je suis bête ! Ce n'est rien.

– Mais on ne pleure pas sans motif.

– Je m'ennuie !

– Vous vous ennuyez ?

– Atrocement.

Il eut un geste d'impuissance, et légèrement, comme s'il n'attachait pas d'importance à ma plainte, il conseilla :

– Il faut vous distraire ! Pourquoi ne sortez-vous pas ?

– Sortir ! Pour exciter vos soupçons !

– Oh ! je ne suis guère derrière vous ! Je vous laisse toute liberté dans vos allées et venues.

– Évidemment ! répliquai-je avec humeur, car son ton correct m'agaçait. Vous vous souciez peu de ce que je puis faire !

– Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ?

– De vous ! Votre attitude est intolérable.

– Vraiment ! Expliquez-vous ! Vous m'intriguez.

Son ton redevenait ironique. Je dus me contraindre pour ne pas l'imiter. Je répliquai, avec douceur pourtant :

– Depuis quinze jours, vous ne m'avez pas adressé dix paroles... Ce silence dédaigneux dont vous m'entourez est plus pénible que des reproches... Vos gens eux-mêmes copient votre attitude !

Il avait eu un haut-le-corps de surprise.

– Mes serviteurs n'ont pas à se mêler de nos affaires ! s'écria-t-il. Je chasserai quiconque vous aura manqué ! Donnez-moi des noms, ils quitteront ma maison immédiatement.

– Je n'ai à nommer personne... Ces pauvres diables ne doivent pas payer les frais de notre mauvaise humeur ! C'est vous seul que j'accuse.

– Vous feriez bien aussi de vous accuser vous-même.

– Oh ! pouvez-vous dire ?... La dernière fois que nous nous sommes querellés, je vous ai donné satisfaction.

– C'est-à-dire que poussée par moi, qui n'admettais pas de nouvelles incartades, vous avez promis de renoncer à certaines sorties matinales.

– Justement... j'ai renoncé ! Si vous croyez que ça ne m'a pas coûté de vous céder sur ce point-là...

Il eut un fugitif sourire.

– Je suis persuadé, au contraire, que cela vous a été extrêmement pénible et que vous ne l'avez fait que par dévouement pour un autre.

– Par dévouement !

Le mot venait de me frapper en plein cœur. Mes yeux surpris interrogèrent anxieusement ceux de Walter Anderson, qui affectait de regarder ailleurs.

– Mon Dieu ! Vous n'avez pas cru que c'était par intérêt pour cet homme que j'agissais... Je vous jure que je n'ai pas pensé à lui en vous

donnant satisfaction... J'ai tenu à vous éviter une inutile injustice. Je n'ai pas voulu, surtout, vous voir agir comme un mari malheureux... qui est forcé de défendre... tout seul... son honneur.

Ma voix s'était enrouée à prononcer ces derniers mots qu'une force inconnue me poussait à dire... Ces mots que, seule avec moi-même, je n'avais jamais voulu avouer !

Le regard de mon mari vint s'attacher au mien comme une vrille acérée.

– Vous avez donc tout de même admis, ce jour-là, que vous étiez ma femme et que j'avais sur vous des droits de mari ?

Il attendait une réponse affirmative, mais je crus percevoir une nuance de victoire dans sa voix et mon orgueil fut plus fort que ma raison.

– Je ne crois pas que j'aie jamais admis la légitimité de vos droits, essayai-je d'expliquer. Pourtant, vous les preniez, ces droits, et je ne voulais pas que vous fussiez inférieur dans ce rôle de mari que je ne pouvais vous empêcher de jouer.

J'avais mis dans mes paroles toute la subtilité voulue, me semblait-il, pour qu'il n'en prît pas ombrage. Malgré tout, ma réponse lui fut désagréable.

Il lâcha mes mains avec une sorte de rage et se mit à arpenter le bureau d'un pas nerveux.

Bientôt, pourtant, il revint se poser devant moi, mais la voix avait perdu son peu de bienveillance.

Il demanda :

– C'est pour me dire ces choses que vous êtes venue troubler ma tranquillité aujourd'hui ?

– Je croyais qu'il y avait un malentendu entre nous. J'ai voulu le faire cesser, car j'ai horreur de sentir les gens fâchés contre moi quand je ne l'ai pas mérité.

– Et, naturellement, vous estimez ne pas mériter mon attitude ?

– Je ne suis ici que pour connaître vos griefs contre moi... s'il en est !

Il eut un ricanement.

– Eh bien ! sachez, madame, que vous avez raison, et que je n'ai rien, absolument rien à vous reprocher ! Mais je ne changerai rien à ma manière d'être vis-à-vis de vous, car cette attitude dont vous vous plaignez à présent, c'est vous qui l'avez voulue et préparée.

– À cause de ce monsieur ?...

– Non, madame ! La pensée de votre ancien admirateur ne trouble nullement mon esprit, croyez-le bien ! La jalousie ne va pas sans un peu d'amour et vous comprendrez qu'il me serait difficile d'avoir même une vague tendresse pour la femme que vous êtes... que vous tenez à être dans ma vie !

Je me levai, un peu désespérée. Je m'attendais si peu à son air frondeur, à ces mots durs qu'il me jetait au visage avec rage, que je ne songeais même pas à répliquer et qu'en cet instant je n'avais qu'un désir de fuite.

Mais il s'était posé devant moi, les bras croisés, et il continuait implacablement :

– Vraiment, vous ne vous attendiez pas... Qui

donc, si ce n'est vous, pourtant, m'a jeté à la face, avec un acharnement cruel, les mots les plus durs qu'un homme ait jamais entendus de sa femme :

« Vous m'êtes indifférent ! Votre vie ne m'intéresse pas ! Vous êtes pour moi un étranger ! Je ne suis qu'une épouse légale !... et un tas d'autres phrases aussi mordantes !... Vous vous disiez sincère, en parlant ainsi ! Vos paroles reflétaient bien vos sentiments, n'est-ce pas ?

– Sans doute, balbutiai-je, éperdue de tant de véhémence.

– Eh bien ! reprit-il plus violemment encore, pourquoi me gênerais-je avec l'étrangère ? Pourquoi me mettrais-je en frais pour quelqu'un que je n'intéresse pas ? à qui je suis indifférent ? Vous n'êtes qu'une épouse légale dont la personnalité ne doit pas m'intéresser... Voilà, madame, tout le secret de ma façon d'être vis-à-vis de vous ! Vous êtes satisfaite, à présent ?

Je ne répondis pas à ce dernier trait ironique.

Tant de violence éclatait dans son langage, qu'instinctivement, je me repliai toute sur moi-

même, subitement craintive.

J'avais reculé jusqu'à un fauteuil, et là, m'assise sur un bras du siège, les yeux à terre, je restais prostrée par cette sortie inattendue et attendant quelque nouvelle meurtrissure.

Mais le silence tomba entre nous et, dans ma tête endolorie, les pensées s'agitèrent.

Ainsi, c'étaient bien mes paroles de l'autre jour qui avaient causé son inconcevable mutisme ! Mais alors que je croyais qu'il les avait prises à cœur, il s'était contenté de les prendre... à la lettre !

C'était drôle, vraiment, cette histoire !...

J'essayai de rire ; mais mon rire ne dépassa pas mes lèvres.

Je me levai. Tout tournoyait autour de moi. Cette scène m'avait brisée !

Véritablement, ce jour-là, je manquais d'entrain pour lui donner la réplique.

Je devais être un peu pâle, car il fit un pas vers moi.

Mais mon regard se porta si hostile sur le sien, qu'il n'acheva pas son mouvement en avant.

Et lentement, du pas rapide d'un automate, je quittai son bureau sans qu'il y eût un mot de plus entre nous, sans qu'il osât un geste pour me retenir.

La porte refermée derrière moi, il me sembla que je respirais mieux. Mais mon désarroi moral agissait en réflexe sur mon physique et je dus me cramponner aux rideaux de l'antichambre pour ne pas tomber sur les dalles tant, subitement, ma faiblesse était grande.

Au bout de quelques secondes, les forces me revinrent et je pus gagner mon appartement, au premier étage.

Un cordial, pris aussitôt, acheva de me ranimer.

Alors, sans réflexions, sans but, rien que par besoin de ne pas penser, de ne pas pleurer, je mis mon chapeau, je jetai un manteau sur mes épaules et je sortis.

Dans la rue, je tournai machinalement à

gauche, je pris un chemin, puis un autre...
toujours sans but... pour marcher... pour fuir...

– Oh ! oui, fuir !...

Fuir où ? fuir quoi ?

Je ne savais pas !

Une impulsion me faisait aller de l'avant ; un instinct me poussait à m'écarter... comme l'enfant épouvanté qui se cache lorsqu'il a cassé quelque chose... comme le chien qui fuit éperdument quand la voix courroucée du maître lui fait craindre quelque châtiment.

XX

Il faisait nuit noire quand mes jambes trop lassées refusèrent de me porter plus longtemps.

La fraîcheur du soir calmait ma fièvre.

Quand mes pieds butèrent sur le pavé inégal du chemin, je songeai seulement à regarder autour de moi et à me demander où j'étais.

De rares passants glissaient sans bruit vers les logis bien chauds où l'on devait les attendre, à cette heure nocturne.

J'étais dans une large voie plantée d'arbres, bordée de murs et de grilles. Des cottages, sans doute, car, de-ci de-là, les points lumineux des lampes familiales piquaient l'ombre des jardins touffus.

Sans m'en apercevoir, je devais être sortie de Londres, ou tout au moins me trouver dans un des lointains quartiers de sa périphérie.

Ce fut sans étonnement que je me reconnus si loin de la maison.

À ma fatigue, je me rendais compte que j'avais beaucoup marché, mais ma pensée n'alla pas au-delà de cette constatation.

Il ne me vint pas à l'idée que je pouvais passer la nuit hors de chez moi, pas plus que je n'eus conscience que mes gens allaient m'attendre et s'inquiéter et qu'il me fallait regagner mon logis à cette heure tardive.

Ma pensée, malgré tout, restait endolorie.

Ce fut machinalement que ma main tâta ma poche et si je ressentis une impression désagréable en constatant que celle-ci était vide, c'est que, de tout temps, mes doigts ont eu l'habitude de rencontrer sous leur contact une petite bourse plus ou moins bien garnie.

Mais je me rends compte à présent que si j'avais eu, ce soir-là, mon porte-monnaie, je n'aurais pas fait un geste de plus que ceux qu'inconsciemment je fis.

Ma lassitude dominait, pour le moment, toutes

mes autres impressions.

Cette fatigue était telle que je ressentis un agréable soulagement quand j'aperçus, à quelques pas de moi, un banc public comme il est coutume d'en mettre, de place en place, dans les grandes avenues.

Le gagner et m'y laisser tomber ne me demandèrent qu'un seul effort. Et, tout de suite, ce fut comme un bien-être montant de mes jambes surmenées.

Je caressai même de l'œil toute la longueur du banc solitaire.

Comme il m'aurait paru bon de m'allonger de tout mon long sur son bois hospitalier !

Mais il n'est pas dans les habitudes des dames de bonne éducation de dormir, étendues, sur les bancs des boulevards, et l'attrait du repos indispensable à mes membres endoloris ne fut pas assez puissant pour amener inconsciemment le geste incorrect.

Les bras passés sur le dossier du banc, la tête reposant sur le coude replié, prostrée et les yeux

mi-clos sous un lourd besoin de sommeil, je me laissai doucement aller à la torpeur bienfaisante de ce repos.

Des ombres, parfois, passaient, rapides, devant moi.

Une d'entre elles parut me contourner. Je la vis s'allonger assez longtemps non loin de moi. Puis, elle se rapprocha et s'étendit par-dessus mon corps immobile.

Je sentis qu'une main s'insinuait sous mon bras.

J'ouvris les yeux, prête à crier d'épouvante devant la haute silhouette d'homme penchée vers moi.

Mais une voix ferme, quoique un peu basse, prononça :

– Venez, Simone. Il ne faut pas rester ici.

Et mon cri s'éteignit en reconnaissant Walter Anderson.

Je ne fus pas étonnée de le voir survenir ainsi, subitement.

Sa place était aussi bien là qu'ailleurs ; n'était-ce pas logique qu'il y fût, puisque j'y étais moi-même ?

Ce fut, du moins, l'impression que je dus ressentir, car sa présence à mes côtés me parut toute naturelle.

Il répéta :

– Venez !

Et sa main, fermement, soutint mon bras et me força à me mettre debout.

Il me vit chancelante, et son bras vint contourner ma taille pour mieux me soutenir.

Ce fut dans cette position, presque portée par lui, et sans que je songeasse à lui résister, que je fis mes premiers pas.

Au bout de quelques secondes, cependant, mes jambes se dérouillèrent et, comme je pouvais marcher seule, je me dégageai doucement.

Il se contenta de guider ma marche, sa main n'effleurant plus que mes épaules frissonnantes sous le brouillard qui tombait.

Nous allions en silence dans l'interminable avenue.

Je n'eus pas un mot pour savoir par quel hasard il m'avait retrouvée sur ce banc solitaire, pas plus qu'il n'ouvrit la bouche pour me demander ce que je faisais en cet endroit désert.

Dès que nous eûmes gagné une voie plus fréquentée, Walter Anderson avisa un café et, m'y faisant servir un breuvage chaud, il envoya le garçon chercher une voiture.

Ce fut un taxi que l'homme ramena.

Et pendant que la voiture filait rapidement, mon compagnon, avec des gestes précautionneux, ramenait autour de moi les plis de mon manteau, trop léger pour les soirées brumeuses de Londres.

Il tâta mes mains et, comme elles étaient glacées, il les garda dans les siennes pour les réchauffer.

Nous arrivâmes ainsi chez nous, sans qu'un seul mot fût sorti de mes lèvres depuis que Walter Anderson m'avait retrouvée, et sans que lui-même eût prononcé aucune autre parole que

celles strictement nécessaires à donner des ordres au garçon de café ou au chauffeur du taxi.

Mais à peine eûmes-nous franchi la porte de notre demeure que l'ambiance me ressaisit toute entière.

Sous l'influence de la tiédeur du home et des souvenirs qui affluaient, une détente soudaine ramenait ma raison à son état normal.

La scène du bureau, la colère de mon mari avec ses mots durs, ma fuite éperdue, mon abandon dans la nuit noire, tout cela revenait se ranger dans ma mémoire éveillée.

Je me revis quelques heures plutôt, crispée autour de cette tenture de vestibule, ployée en deux par une détresse insoupçonnée jusque-là.

Pourquoi cet homme me ramenait-il dans cette demeure inhospitalière ? Dans cette demeure où je n'avais connu que meurtrissures et mépris !

Ne m'avait-on pas chassé de cette maison la première fois où, pleine de bonne volonté, j'en avais franchi le seuil ?

Et maintenant, le maître hautain et autoritaire

qui l'habitait prétendait m'y ramener et me forcer à y vivre !

Demeurée debout, près de la porte, je me tournai vers mon compagnon qui, heureux de se trouver chez lui, retirait avec satisfaction son pardessus et son chapeau et les accrochait au confortable portemanteau de l'antichambre.

Il sentit la malveillance de mon regard et, instinctivement, sa fierté d'homme se mit en garde contre l'hostilité qui s'éveillait.

Je vis une flamme plus aiguë s'allumer dans ses prunelles bleues, mais ne voulant pas provoquer, le premier, une nouvelle altercation entre nous, sa voix garda tout son calme correct.

– Qu'est-ce que vous attendez, Simone ? Il se fait tard ! Vite, dépêchez-vous, pour que nous nous mettions à table.

Il y avait un désir de conciliation dans cette invite à reprendre la vie familiale, je le compris fort bien, mais est-ce que je pouvais l'entendre à présent ?

Était-il possible que nous pussions continuer à

vivre l'un près de l'autre, maintenant que des mots si graves avaient été prononcés entre nous ?

Je lui avais crié qu'il était un étranger pour moi et qu'il ne serait jamais rien d'autre dans ma vie. Il m'avait répondu qu'il ne pouvait même pas avoir une vague tendresse pour la femme que j'étais. Eh bien ! il n'y avait plus qu'à nous séparer, tout simplement.

– Dépêchez-vous, Simone, répéta-t-il. J'ai une faim de loup, ce soir.

– Pourquoi avez-vous perdu votre temps à venir me chercher ? répliquai-je. Il fallait manger à l'heure habituelle !...

– Votre place était ici ; pouvais-je vous laisser là-bas ?

– Vous n'aviez pas à vous occuper de moi, puisque je ne vous suis rien... rien !

– Il me semble que vous n'avez pas pensé à ça, quand je vous ai rejointe, tout à l'heure, remarqua-t-il un peu ironiquement. Vous m'avez suivi avec empressement et il m'a même semblé... avec satisfaction !

– Oh ! ne chantez pas si vite victoire !
m'écriai-je, crispée par son air satisfait. Vous ne
m'avez pas ramenée pour longtemps. Dès le seuil
de cette porte, je tiens à vous dire que je ne
demeurerai pas davantage sous votre toit. Ma
décision, cette fois, est prise : demain, je partirai.

– Demain ? fit-il.

Un sourire ambigu flotta sur ses lèvres et il
acheva légèrement :

– Demain, nous verrons !... Pour ce soir, j'ai
faim et, si vous le voulez bien, nous allons nous
mettre à table.

Tant de calme assurance m'énerva. Et pendant
qu'avec un empressement exagéré il m'aidait à
retirer mon manteau, je ne cessai de répéter :

– Demain, je partirai, croyez-le bien. Vous ne
me retiendrez pas !

– Demain n'appartient à personne, fit-il entre
ses dents, avec toujours son même sourire
ironique.

– Eh bien ! nous verrons ! nous verrons !...

Nerveusement, avec de petits coups secs dans

mes cheveux, je rectifiai l'ordonnance de ma coiffure.

Il vint vers moi, sa main encercla mon buste et m'attira contre lui.

– Ne faites pas la méchante, Simone, dit-il câlinement. Nous verrons plus tard... ce que l'avenir nous réserve ! Mais, puisque ce soir nous sommes encore ensemble, chassons tout nuage entre nous et ne gâtons pas ces dernières heures de vie commune.

Abasourdie de tant d'audace, ne démêlant pas s'il raillait ou s'il était sérieux, je n'eus pas un mot pour répondre.

J'essayai, pourtant, de me dégager, mais, plus fermement, il resserra son étreinte autour de ma taille, et il m'entraîna vers la salle à manger, où nous fîmes notre entrée, enlacés comme deux amoureux.

XXI

Notre repas, malgré tout, manqua d'entrain.

Mon compagnon semblait soucieux, malgré son désir de paraître gai. Il essayait d'animer la conversation, mais, plus d'une fois, la parole mourait sur ses lèvres et un lourd silence tombait entre nous, montrant la préoccupation intime sous notre correction de parade.

Un moment, les yeux de mon mari vinrent se poser longuement sur moi. Je sentis son regard grave, profond, m'examiner d'un air sombre.

Et parce que son visage marqua comme une crispation de fugitive souffrance, j'éprouvai, à ce moment-là, une petite satisfaction à le savoir moins insouciant qu'il voulait le paraître.

Sur la fin du dîner, il donna des ordres pour que le café et les liqueurs fussent servis dans son appartement particulier.

– Oh ! pas ce soir, protestai-je. Je suis très fatiguée.

– Je ne vous retiendrai pas longtemps, répondit-il. Mais ce soir... je vous en prie... puisque demain...

Il n'acheva pas, mais j'avais compris.

Nos yeux se croisèrent...

Je dus baisser les miens aussitôt sous la flamme ardente du regard qui s'insinuait en moi.

« Mon Dieu ! pensai-je, mal à l'aise subitement. Il a fait servir chez lui... Il va peut-être renouveler sa tentative du premier soir ? »

Cette supposition me troubla étrangement. Elle mit en moi une joie inédite, mais aussi une peur insoupçonnée.

J'essayai de me figurer avec quel beau sourire de mépris je repoussais les avances de mon mari s'il m'en faisait de ce genre, ce soir-là.

Il me sembla que, jamais jusqu'à ce jour, mon dédain n'aurait eu si belle occasion de s'exercer. Je me sentais, maintenant d'humeur à le manier habilement !

Mais si, levant les yeux sur mon compagnon de table, je rencontrais le feu assombri de ses prunelles bleues, je perdais subitement ma belle assurance et un frisson coulait en moi, détendant toute mon énergie.

Et je compris que la scène du premier soir ne saurait plus se renouveler avec les mêmes mots et les mêmes sentiments.

Il y avait quelque chose de plus, entre nous, que notre volonté ne saurait diriger.

Jamais mon mari ne pourrait plus, à présent, me demander d'un ton aussi élégamment badin qu'il l'avait fait ce premier jour de passer la nuit avec moi.

Et si, par maîtrise de soi, il parvenait à imposer à sa voix les mêmes paroles et la même intonation galante, ses yeux ne sauraient pas mentir et c'est moi qui serais impuissante, sous leur regard, à jouer avec calme mon rôle d'indifférente, que la demande amuse !

Emportée par le fil de mes pensées, j'avais mangé machinalement. La main de mon mari se

posant sur mon épaule, alors que je restais silencieuse devant mon assiette vide, m'apprit que le repas était fini.

– Prenez mon bras, Simone !

Je me dressai d'un bond, surprise de retomber si vite dans la réalité.

Mon compagnon perçut mon sursaut et sourit.

– J'ai troublé votre recueillement ; vous étiez loin d'ici.

– Un voyage dans la lune !

– Joli pays, mais mirage trompeur.

– Vous croyez ?

– Tout songe est mensonge !

– Les rêves se réalisent quelquefois, cependant.

– Rarement ! La vie est faite de réalités qui n'ont que de lointains rapports avec les figures de notre imagination.

– Alors, tant pis !

– Bah ! Et pour qui ?

– Pour...

Je m'arrêtai, le regardant.

– Pour qui, tant pis ? insista-t-il.

– Pour vous, fis-je crânement.

– Ah !

Il plongea ses yeux dans les miens, puis, lentement, prononça :

– Pour moi ? Peut-être ! Mais pour vous, sûrement !

J'eus une moue dédaigneuse en songeant aux pensées qui m'avaient assaillie à la fin du dîner.

Et comme il paraissait grave, je ne pus me retenir de demander :

– À quoi donc croyez-vous que je rêvais, tout à l'heure ?

– À demain... À vos projets de départ.

– Non ! Ce n'était pas à ça !

– Vous croyez ? fit-il, incrédule.

– Je vous l'affirme !

– Alors ?

– Je pensais au premier soir... entre nous. À la distance parcourue jusqu'à aujourd'hui... À cette dernière soirée !

– Cette dernière soirée...

En causant, nous avons gagné le fumoir attendant à sa chambre.

– Cette dernière ? répéta-t-il.

Doucement, il m'attira devant lui.

– Est-ce bien sincèrement, Simone, que vous dites cette dernière soirée ?

– Très sincèrement.

– Vous êtes décidée à partir !

– Très décidée.

– Répétez-le-moi... en me regardant... que je le lise en vous-même, car votre voix ne peut pas répéter ce que votre âme pense tout bas.

– Je suis fermement résolue à partir demain, affirmai-je, en plongeant mes yeux dans les siens.

– Même si je vous suppliais de n'en rien faire ? insista-t-il d'une voix soudain plus rauque.

– Même si vous me suppliez de rester !

Il murmura plus bas encore et si près de mon visage que son souffle vint caresser mes cheveux :

– Même... si je vous disais... que je vous aime, Simone ?

C'était tellement inattendu que j'éclatai de rire.

– Oh ! même et surtout dans ce cas ! m'écriai-je vivement.

Il y eut sur sa figure une crispation de déception.

– Ça, c'est le cri du cœur ! fit-il avec amertume.

– Monsieur Anderson... comprenez, je vous en prie... essayai-je d'expliquer.

Mais sa main se dressa entre lui et moi comme pour repousser ma pitié.

– Vous me détestez ! dit-il.

– Je ne crois pas.

– J'ai essayé de me faire aimer de vous !

– Vous m’avez toujours froissée.

– Involontairement, protesta-t-il.

– Peut-être ! Vous êtes anglais, je suis française : nos races devaient fatalement se heurter.

– Pas fatalement : l’amour n’a pas de frontières.

– Des mots ! La vérité, c’est que tout nous a séparés depuis que nous vivons sous le même toit.

– Vous n’avez jamais voulu admettre que l’amour pût naître entre nous.

– Vous n’y avez pas songé vous-même !

– Qu’en savez-vous ?

– Allons, soyez franc... Tantôt encore, vous me jetiez votre haine au visage.

– Et j’étais peut-être aussi sincère tantôt que ce soir ! murmura-t-il avec un grand geste accablé.

– De cela, je suis certaine : vous étiez plus sincère tantôt ! affirmai-je avec force. Je ne me

suis pas trompée à vos paroles de tout à l'heure : pour me retenir ici, alors que je veux partir, vous usez de tous les moyens. C'est de bonne guerre, après mon défi de tantôt.

Il haussa les épaules.

– Votre défi n'avait pas de sens commun ! Vous resterez ici si telle est ma volonté, mais j'ai le désir de vous y voir rester de bonne grâce, et non par force.

– Vous ne me persuaderez jamais !

– Vous refusez parce que vous ne me croyez pas sincère ; si je prouvais que je le suis, vous resteriez ?

– Non, pas davantage.

– Pourquoi ?

– Parce que, moi, je ne vous aime pas !

J'avais ponctué ces mots pour leur donner plus de force.

Une colère passa dans ses yeux bleus. Sa main se crispa sur le bras du fauteuil où il était assis.

– Ah ! Dieu ! que je suis bête de vous prier

ainsi ! Vous avez raison, madame, je ne vous aime pas et je n'ai cherché là qu'un moyen plus doux de vous plier à mes désirs.

– Le plus simple serait de renoncer à ceux-ci.

– Non ! C'est la guerre entre nous que vous voulez ! Vous l'aurez !

– Je l'aurai ! approuvai-je légèrement.

– De toute mon âme, je souhaitais une entente... vous la repoussez, tant pis pour vous !

Ce fut à mon tour de hausser les épaules. Sa menace ne me produisit aucun effet. Je ne voyais pas comment il pourrait me contraindre à vivre auprès de lui, dans ce pays où il était quelqu'un, alors que j'y étais totalement inconnue.

En France, une menace de scandale aurait pu me faire peur ; mais, ici, son nom ne serait-il pas éclaboussé avant le mien ?

Et puis, réellement, je ne voyais pas cet homme employant de tels procédés. Nos caractères pourraient se heurter, mais j'étais obligée de reconnaître que Walter Anderson était un gentleman dans toute l'acception du mot.

Aussi, à ses paroles de colère, répondis-je sans m'émouvoir :

– Des menaces de votre part ! J'aime mieux vous voir ainsi : au moins, je ne céderai pas à une fausse sensiblerie.

Il eut un rire désabusé.

– Je n'espère plus vous faire céder, madame. Je sais, maintenant, que je n'ai aucun événement heureux à attendre de votre bonne volonté.

– Dites, tout de suite, que je suis votre pire ennemie ! répliquai-je, railleuse.

Il ne répondit pas.

La tête dans ses mains, il semblait comprimer son crâne où les pensées s'exaspéraient.

Je l'entendis murmurer :

– Fou !... Fou que je suis ! Qu'est-ce qui me retient encore ?

Il se leva et, tout à coup, une rage le saisit.

Il prit une potiche à portée de lui et la jeta violemment à terre, où elle se brisa en mille morceaux.

Puis, comme si cette destruction eût calmé ses nerfs surexcités, il se tourna vers moi qui, toute interdite par cette fureur inattendue, n'osais faire un mouvement.

– Rassurez-vous, Simone, fit-il tranquillement, ma colère est tombée... Maintenant, je serai calme... calme comme vous... froid, dédaigneux comme vous !

Et comme si toute cette scène avait été rêvée, je le vis m'avancer un siège près du feu et m'y installer.

Puis, allant vers le plateau où la cafetière fumait, il remplit nos tasses, sucra le breuvage noir et le parfuma de quelques gouttes de liqueur.

Tout ceci fut fait avec une correction si parfaite et une maîtrise de soi si grande, que je me demandai si, depuis quelques heures, lui et moi ne jouions pas une comédie.

Mais, comme il me tendait une des deux tasses de café, je vis sa main trembler et je remarquai sa pâleur étrange.

Alors, en mon for intérieur, une grande

tristesse passa pour cet homme que je voyais souffrir... à cause de moi !

Déception, amour-propre, colère, qu'importait au juste la cause de sa souffrance, puisque c'était moi qui la lui infligeais !

S'il m'avait dit un mot de douceur en cet instant, toute ma volonté aurait sombré. Même mes yeux cherchèrent les siens pour qu'il y lût le désir de conciliation qui me prenait soudain. Mais son regard, fuyant le mien, s'obstina à fixer la tasse de porcelaine rose que je tenais à la main.

Toutes ces émotions m'avaient donné la fièvre. Ma gorge était sèche et j'avais soif. J'avalai donc d'un trait le chaud breuvage qui me parut un peu sucré.

Mon mari, debout devant moi, m'avait regardée boire en silence. Puis, comme je lui tendais la tasse vide, il alla, toujours impeccable, la déposer sur le plateau.

Mais alors, comme si son courage subitement l'abandonnait, il s'adossa à la table, avec accablement. De la sueur perlait à son front, qu'il

essuya machinalement.

Je vis le mouchoir blanc tamponner ses tempes, je remarquai son teint livide, ses yeux agrandis qui ne me quittaient pas du regard et, tout à coup, ce fut en moi comme un chavirement physique.

Qu'est-ce qui me prenait donc ainsi ?

C'était comme une lourde torpeur, mes membres paraissaient de plomb, une grande fatigue soudain m'accablait au-delà de toute expression...

On eût dit qu'un sommeil écrasant me terrassait ; les meubles parurent danser la gigue autour de moi ; une angoisse me fit dresser contre cette fatigue insolite ; je tendis mes bras en avant, essayant un appel au secours qui ne dépassa pas mes lèvres.

Mais, déjà, mon mari était auprès de moi.

Il m'avait saisie dans ses bras. Je sentis qu'il me serrait contre lui. Sa main ramena sur son épaule, contre sa joue, ma tête qui fléchissait.

Je crus l'entendre me dire :

– Ne crains rien, Simone, je suis là.

Et je perdis notion de tout ce qui m’entourait.

Ma raison sombra dans l’abîme, ce fut pour moi un sommeil complet... lourd comme la mort !

XXII

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour.

Je perçus d'abord un rayon de soleil qui dorait de mille feux les arabesques d'un plafond ouvragé.

Mes yeux papillotants essayèrent de suivre les lignes enchevêtrées de cette route compliquée.

Dans mon demi-sommeil, ces lignes prenaient des allures fantastiques et inconnues, si bien qu'avant de bien me rendre compte de l'endroit exact où j'étais, j'eus d'abord l'impression d'être dans un milieu étranger.

Cette prescience me fit dresser sur l'oreiller.

L'effort m'arracha un gémissement, sous une courbature physique inattendue. C'était comme si tous mes membres étaient endoloris des suites d'une bastonnade.

En même temps, complètement réveillée, cette

fois, je regardai autour de moi avec étonnement.

Je n'étais pas chez moi. L'impression d'inconnu était bien une réalité.

J'étais couchée dans un lit étranger... un grand lit d'acajou aux cuivres massifs, aux couvertures de satin rouge.

J'avais l'habitude, à mon réveil, des blancheurs vaporeuses de mon lit de dentelles. Tout ce rouge, lit et couvertures, me parut avoir une physionomie... et ce fut la fulgurante vérité :

– La chambre de mon mari !...

Je ne pouvais me tromper ; j'étais entrée une fois dans cet appartement et j'en avais remarqué l'ameublement sévère, mais de bon goût.

J'étais couchée dans la chambre de Walter Anderson !

Ce fut en moi une horreur sans nom.

Je me rejetai sur l'oreiller avec une sorte d'épouvante.

Comment étais-je venue dans ce lit ? Pourquoi me réveillais-je chez mon mari ?

Mille questions de ce genre passèrent dans mon cerveau bouleversé.

Ma détresse morale était telle que je me mis à gémir à mi-voix, exhalant une plainte infinie.

J'avais prescience de quelque chose d'irréparable dans ma vie.

Les menaces de Walter Anderson me revinrent en mémoire.

– De gré ou de force, vous serez à moi quand je le voudrai.

La veille au soir, il m'avait implorée pour que je fusse sa femme... de bonne volonté !

Et, devant mon refus, son cri sauvage de révolte résonna à mon oreille :

– Tant pis pour vous, vous l'aurez voulu !

Je n'avais pas compris... pas même soupçonné l'odieux de sa menace !

C'était inimaginable à un cerveau sensé... à ma pensée d'honnête femme, surtout !

Et lui, le larron d'honneur, il m'avait prise de force, puisque je n'avais pas voulu de bon gré !

Oh ! le misérable ! l'infâme, l'ignoble individu !

Et je ne pouvais rien contre lui ? Rien pour effacer l'acte abominable ? C'était irréparable ! J'étais sienne ! J'étais sa femme !

Tout mon être se cabrait contre cet irréparable. Je me tordais sur ce lit étranger, le corps secoué de sursauts comme si je pouvais encore, par ma volonté, échapper à l'irréparable.

Pas un instant la pensée ne me vint qu'Anderson pouvait avoir agi autrement que je l'imaginai. Trop de souvenirs, maintenant lumineux, m'accablaient.

Je me rappelais non seulement ses paroles, mais aussi son attitude. Il tremblait en me présentant cette tasse de café... Elle devait contenir quelque narcotique, d'où cette torpeur inexplicable !

Comme un assassin, mon mari avait versé le poison qui allait lui permettre de perpétrer son crime.

Et après avoir eu le triste courage de me tendre

lui-même le subtil breuvage, les forces soudain l'abandonnaient : on n'est pas, du premier coup, un criminel endurci ! Je l'avais vu désesparé, s'essuyant le front où perlait la sueur d'angoisse.

– Oh ! l'infâme ! Quels mots flétriront jamais sa conduite !

Puis, quand, atteinte par l'effet du fatal poison, je m'étais dressée dans un suprême appel, il avait pu s'élançer vers moi, comme pour me secourir.

– Ne crains rien, Simone, je suis là !

Abjection infâme ! En cette minute où ma volonté agonisait, il avait trouvé des mots de douceur pour affirmer que je n'avais rien à craindre de lui.

Mon cerveau ne trouvait plus de mots pour flétrir le misérable que j'avais cru, jusqu'à ce jour, un honnête homme... un gentleman !

À mon désarroi s'ajoutaient encore l'écœurement et le dégoût.

Pouah ! Quel homme était-ce donc que celui-là ?

Moi, sa victime, je me sentais soudain si loin

de lui, si haut au-dessus de sa mentalité, que c'était en moi comme un soulagement.

J'étais sienne ? Allons donc ! Il ne suffisait pas de sa volonté pour m'avilir jusqu'à lui ! Qu'est-ce qu'un lien contracté dans de pareilles conditions ?

Walter Anderson avait abusé de moi alors que j'étais sans défense, mais c'était lui qui s'était sali et perdu sans retour.

Redressée à nouveau sur le lit, plus calme à présent, je voyais plus lucidement toutes les conséquences de cette aventure.

– S'il croit me retenir auprès de lui avec de pareilles attaches, il se trompe, le monsieur !

Hier, je pouvais avoir des scrupules vis-à-vis de lui ; aujourd'hui, j'étais libérée.

Et, pas plus tard que tout à l'heure, il allait voir si je me sentais entravée par son acte de brute.

À ce moment de mes réflexions, mes yeux tombèrent sur le lit où j'étais couchée.

L'oreiller voisin du mien gardait l'empreinte

d'une tête, et, sous les couvertures, le drap conservait celle du corps qui y avait reposé.

Cette preuve écrasante de la présence d'Anderson à mes côtés durant la nuit qui venait de s'écouler mit en moi un sursaut d'horreur. Ce fut comme si une bête venimeuse s'était tout à coup trouvée à côté de moi.

D'un bond, je fus hors du lit d'infamie et, m'enroulant dans un châle qui traînait sur un fauteuil, saisissant mes effets pêle-mêle, je m'enfuis comme une folle, pieds nus et cheveux au vent, à travers les corridors, vers ma chambre, où je m'enfermai comme une bête traquée...

XXIII

Je dus demander trois fois Walter Anderson avant de pouvoir le rencontrer, ce matin-là.

Dès ma toilette achevée, je m'étais fait annoncer chez lui, bien décidée à avoir avec mon mari une décisive explication.

– Monsieur est sorti, me répondit le domestique dès ma première demande.

Je n'insistai pas, cette fois ; mais, à onze heures du matin, n'ayant pu encore rencontrer Anderson, j'interrogeai le serviteur.

– Quand monsieur est-il parti ?

– Aussitôt après avoir déjeuné... vers les neuf heures.

– Presque en descendant de chez lui, alors ?

– Non, milady. Monsieur fut le premier levé, aujourd'hui. Quand je vins, dès l'aube, faire le nettoyage de son bureau, il y était déjà installé et

je le trouvai plongé dans ses écritures.

Comme je paraissais surprise de ce zèle matinal, le domestique continua :

– Monsieur devait avoir des tracas... Que Milady me pardonne, j'ai remarqué le front soucieux de mon maître... Il a déjeuné tout en écrivant, puis il a téléphoné à M^e Curnett...

– À son homme d'affaires ?

– Oui... Mylord a pris rendez-vous : « À tout à l'heure ! » a-t-il dit. Si Milady désire avoir plus de renseignements, peut-être pourrait-elle demander à l'étude.

– C'est une idée ! fis-je à mi-voix.

Mais je ne bougeai pas de ma place.

L'appareil était à quelques pas de moi, je n'avais qu'à étendre la main pour le saisir ; cependant, une hésitation arrêtait mon geste.

À quoi rimait cette soudaine curiosité ? Étais-je donc si pressée d'avoir avec mon mari une explication que je prévoyais terriblement orageuse ? Sans compter que ma démarche auprès du notaire pouvait paraître irrégulière.

Pourtant, comme onze heures et demie sonnaient au cartel du bureau, je me décidai tout à coup.

– Je puis toujours me renseigner... Peut-être Walter est-il encore à l'étude ? Je lui demanderai donc à lui-même s'il rentrera pour déjeuner.

Mais à peine m'étais-je nommée dans l'appareil que la voix nasillarde de M^e Curnett poussa une exclamation :

– C'est vous, lady Anderson ? Je suis enchanté de vous entendre.

– Ah ! Et pourquoi donc, cher maître ?... Allô, allô !

– Allô !... J'allais vous téléphoner.

– Walter Anderson ?

– Vient de me quitter.

– Il y a longtemps ?

– À la minute. Vous êtes seule, milady ?

– Oui. Pourquoi ? Allô ?

– Allô !... Je vous demande si vous êtes seule dans la pièce où vous me téléphonez ?

- Oui... bien seule.
- Alors... Allô ! allô !
- Allô ! Je vous écoute.
- Milady, dites-moi que vous n'avez pas oublié votre promesse.
- Ma promesse ?
- Oui, il faut la tenir jusqu'au bout, loyalement !
- Mais...
- Allô ! allô !
- J'entends, mais...
- Je vous en supplie, milady.
- Écoutez : les événements ne me permettent pas de tenir cette promesse.
- Pardon ! vous devez la tenir... Milady, croyez-m'en, c'est pour votre bien : aimez loyalement comme c'est promis.
- Mais pourquoi me dites-vous cela, aujourd'hui ?
- Parce que...

– Vous venez de voir Anderson ?

– Oui.

– Et c'est lui qui...

– Non, non ! Ce n'est pas lui.

– Oh ! c'est tout indiqué !

– Pardon, il n'a rien dit, absolument rien dit, concernant votre intimité mutuelle, mais...

– Allô ! allô !

– Allô !

– Vous disiez qu'il n'avait rien dit ?

– Non, mais je sens là nécessité de me rappeler que j'ai votre parole. N'oubliez jamais ce que vous m'avez promis, c'est absolument nécessaire. Je vous en conjure, milady.

Un silence tomba. Il devait écouter si je répliquais, mais je ne trouvais rien à lui répondre qui pût expliquer les événements et l'impossibilité où l'on est parfois de tenir une promesse.

– Allons, réfléchissez. Et puis, venez me voir, nous causerons.

– C'est cela, j'irai vous voir. Au revoir, maître.

– Au revoir, milady, à bientôt. Je suis le plus humble de vos serviteurs.

Je raccrochai le récepteur, toute songeuse.

Pourquoi le hasard me faisait-il téléphoner à M^e Curnett, justement ce jour-là, et pour qu'il me fît une pareille recommandation en un tel moment ?

J'étais plongée dans mes réflexions, debout toujours auprès de l'appareil, quand la porte, tournant silencieusement sur ses gonds, donna passage à mon mari.

Il s'arrêta, surpris de me trouver chez lui.

Il était si pâle, si sombre, que je ne pus me défendre d'une sorte d'angoisse.

Silencieusement, nous nous regardâmes.

Nos yeux se croisèrent, pleins de défi de ma part, froids et scrutateurs de la sienne. Comme deux duellistes qui vont se rencontrer, nos âmes venaient de se mesurer dans un regard.

– Il y a longtemps, madame, que vous m’attendez ? fit-il, très maître de lui.

Sa voix me tira de l’espèce de torpeur où son entrée m’avait plongée.

– Je suis descendue trois fois pour vous parler, fis-je simplement.

– Je rentre à l’instant.

Très homme du monde, sa main me désigna un siège.

– Je vous écoute, dit-il, restant debout.

– Je suis venue vous demander comment il se peut faire que je me sois réveillée, ce matin, dans votre chambre.

– Apparemment, parce que vous vous y êtes couchée !

Je crus percevoir une ironie dans sa voix et un sursaut de révolte gronda en moi.

– Oh ! je vous en prie, monsieur Anderson, ne raillez pas ! Vous avez abusé odieusement d’une faiblesse physique qui m’a terrassée hier soir !

– Je vois que vous ne vous faites pas illusion

sur mon caractère, fit-il amèrement. Du premier coup, vous vous êtes dit que j'avais abusé.

– Je ne demande pas mieux que de vous entendre m'affirmer le contraire ! Mais, hier, vous m'avez menacée d'agir de gré ou de force...

– Et l'occasion était trop belle, cette nuit, pour que je n'en profite pas !

– Oh ! misérable ! Vous ne niez même pas !

– Me croiriez-vous, seulement, s'il me prenait envie de nier ?

– Non, je ne vous croirais pas, car, maintenant, je vous sens capable des pires lâchetés.

Un frémissement crispa son visage.

– Vous avez des mots très durs, madame !

– Puis-je en avoir d'autres, après ce que vous avez fait ? Quand je pense que cette nuit... vous avez pu... oh ! c'est abominable !

Un sanglot déchira ma gorge et je m'abattis sur le rebord du bureau, la tête cachée dans mes mains..

Il resta debout près de moi, sans faire un geste

et sans dire un mot. Il regardait devant lui, vague, obscur, indéchiffrable.

– Mais, enfin, comment avez-vous pu ? m'exclamai-je. Rien ne vous a donc retenu ? Vous avez pu accomplir un pareil forfait sans songer que vous vous ravaliez au rang des plus ignobles individus ? Vous n'avez donc pas le sens de l'honneur !

Il pâlit encore, mais ne répondit pas. Et ce silence qu'il gardait pendant que je l'accusais avait quelque chose de tragique et de déconcertant.

– Votre acte était prémédité... mon sommeil n'a pas été naturel. Vous aviez mis quelque chose dans mon café, n'est-ce pas ? Comme un traître, vous avez versé le poison et vous avez eu le triste courage de me tendre vous-même la tasse !

– Oh ! taisez-vous ! Taisez-vous ! bégaya-t-il.

Sur ses traits décomposés, une souffrance atroce venait de passer.

– Mais pourquoi ? implorai-je. Pourquoi avez-vous fait cela ?

– Vous m’avez exaspéré, fit-il, la voix rauque. Vos dédains m’ont poussé à bout ! J’ai usé de mes droits, puisque vous me les refusiez.

– De quels droits parlez-vous ?

– De ceux qu’un mari a sur sa femme.

Il cessait d’être impassible et je sentais dans sa voix tout un flot de rancune qui revenait.

Nous étions, plus que jamais, les antagonistes prêts à s’entre-déchirer.

– Un mari ! avais-je relevé. Atroce mensonge ! Vous usurpez ce titre qu’une aventurière vous a donné malgré moi.

– Sous quel autre, alors, habitez-vous près de moi ?

– Si c’est là le seul argument que vous puissiez m’opposer, vous ne l’objecterez plus longtemps, car, aujourd’hui même, je vais quitter cette maison pour n’y plus revenir.

– Ce n’est pas la première fois que vous m’en menacez.

– Mais c’est la dernière que j’aurai l’occasion

de vous le dire.

Ses yeux se firent durs.

– Vous partirez si je vous laisse partir, dit-il froidement, mais avec autorité.

– Que vous le vouliez ou non, ma résolution de départ est inébranlable, répliquai-je.

– Vous oubliez que j’ai une volonté et que je vous l’ai prouvé la dernière nuit.

À l’évocation de son forfait, je poussai une sorte de rugissement.

– Prétendez-vous donc me retenir de force auprès de vous ?

– S’il n’est pas d’autres moyens, évidemment.

De rage, je me tordais les mains.

– Alors, il vous faudra me séquestrer, car je profiterai du moindre défaut de surveillance pour m’évader d’ici.

Mais lui, toujours très calme, haussa les épaules.

– Non, je n’userai pas avec vous de violence, même pas de surveillance ! Vous resterez auprès

de moi parce que tel sera votre bon vouloir, tout simplement.

– Vous divaguez, vraiment !

– J'ajoute même, dit-il sur le même ton convaincu, que vous resterez ici pour moi, pour moi seul.

Je me mis à rire nerveusement.

– Vous exagérez ! Dites aussi, pendant que vous y êtes, que je resterai ici par amour pour vous !

Il devint grave et sur son front un nuage passa.

– Non, fit-il amèrement. Pas par amour ! Mes illusions ne vont pas jusque-là. Je sais que je ne n'ai ni tendresse ni pitié à attendre de vous.

– Je constate également que vous ne vous trompez pas sur mes sentiments. Mais dites-moi, alors, comment vous y prendrez-vous pour me retenir ici ?

Il me regarda longtemps, étrangement. Puis, je le vis chercher quelque chose dans le tiroir de son bureau.

– Comment je m’y prendrai ? fit-il sourdement. Comme cela, tout simplement... À la moindre tentative de départ, j’userai de ceci...

Avec saisissement, je vis briller entre ses doigts la crosse d’un revolver.

– Ah ! fis-je en pâlisant un peu. Ce sont là vos arguments ! Après le poison et le viol, c’est l’assassinat. Vous êtes complet, monsieur Anderson.

– Je ne demanderais pas mieux que d’user d’autres moyens ; malheureusement, votre détermination ne m’en laisse pas le choix.

– Et vous croyez que ce sont vos menaces de mort qui vont me retenir ! Tuez-moi si vous le voulez, mais j’ai dit que je partirais aujourd’hui et je vais de ce pas faire mes derniers préparatifs. Ne craignez pas que je me dérobe, d’ailleurs ! Au moment de mon départ, je viendrai moi-même vous faire mes adieux. Vous pourrez ainsi me tuer tout à votre aise, puisque vous estimez que je dois payer de ma vie le droit de vivre libre et loin de vous.

Le front haut, bravant son regard de mes yeux orgueilleux, je gagnai la porte.

– Votre vie ! Vous croyez donc que c’est contre vous que je me propose de tourner cette arme ?

Sa voix dédaigneuse arrêta mes pas. Je me tournai vers lui.

– Contre qui, alors ? fis-je, surprise.

Je le vis élever lentement l’arme jusqu’à sa tempe. Sa main ferme ne tremblait pas sur la crosse étincelante.

– Contre moi, tout simplement !

Je poussai un cri et me ruai en avant vers lui.

Son geste avait été si naturel que j’avais cru voir le doigt remuer sur la détente.

– Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Il dut me soutenir. L’émotion avait été si forte que je sentais mes jambes se dérober sous moi.

– Je regrette de vous avoir causé cette peur, fit-il doucement. Je ne voulais pas vous effrayer, mais seulement vous montrer quel geste

j'accomplirais si vous mettiez à exécution vos projets de départ.

– Mais, c'est fou ! c'est fou ! Vengez-vous sur moi, mais pas sur vous... Ça ne rime à rien.

– Oui, c'est fou, peut-être ! fit-il en me soutenant toujours. À vingt-huit ans, on voit la vie à travers des illusions : amour, orgueil, serments qu'on se fait à soi-même, tout cela tient une place énorme dans l'existence, et l'on est prêt à tout sacrifier à ces illusions-là.

– Dites-moi que ce n'est pas vrai, que vous ne songez pas véritablement à me lier à vous par une menace pareille !

Il me regarda longuement, étrangement.

– Je me suis juré que vous seriez mienne et que jamais vous ne me quitteriez.

Son visage se rapprocha du mien, si près que son souffle brûlant vint tiédir mes paupières.

– Écoutez-moi bien, Simone, et comprenez que ce n'est pas une menace vaine que je vous fais en ce moment... Je ne veux pas de scandale sur mon nom, et votre départ y donnerait lieu. Je

ne veux pas de divorce et de séparation. Je ne veux pas savoir que vous, que ma femme vit loin de moi... Je ne veux même pas penser que vous pouvez habiter ailleurs que chez moi. Cela, jamais, jamais !

« Depuis des semaines, je vis dans cette terreur perpétuelle de vous voir partir. Chaque fois que vous sortez, j'ai peur de ne pas vous voir revenir... Hier, je vous ai suivie, épiant chacun de vos pas, marchant derrière vous, en me demandant vers quelle destinée vous alliez, m'épouvantant à l'idée du rendez-vous qui, peut-être, vous attendait et du geste homicide que je me sentais capable de faire...

« De cette vie-là, je n'en veux plus ! Je ne suis plus moi ! Je veux pouvoir reprendre mes travaux sans avoir cette hantise qui me martèle les tempes quand vous vous éloignez. Je veux vivre comme vivent les autres hommes, en sécurité auprès de la compagne qu'ils ont choisie...

– Vous ne m'avez pas choisie, interrompis-je.

– Hé ! qu'importe, si je ne veux rien changer au choix que la destinée m'a imposé, reprit-il.

Vous êtes mienne et je veux que vous le restiez.

– Contre mon gré ! On n'enchaîne pas les gens malgré eux !

– C'est pour cela que je ne veux plus vous retenir... À dater d'aujourd'hui, vous êtes libre. Si vous ne voulez pas vivre auprès de moi, partez sans retourner la tête et sans vous occuper de ce qui se passera derrière vous. Et dites-vous bien que dès l'instant où je serai sûr que vous vous êtes affranchie, je vous ferai plus libre encore par ma mort. Il n'y aura ni scandale ni divorce : il y aura suicide, tout simplement. Vous aurez voulu votre liberté ; je vous la ferai entière ; mon acte réparera vis-à-vis de vous tous les torts que, vivant, j'aurai pu avoir envers vous. Il vous débarrassera de ce mari légal que vous exécriez ; il fera de vous une jeune veuve honorable que l'amour peut consoler des tristesses d'un passé solitaire et décevant.

– Oh ! c'est fou ! c'est fou ! bégayai-je, ne trouvant rien d'autre à dire en cette minute tragique où il me montrait sa mort comme une nécessaire délivrance.

– Non, ce n'est pas fou ! reprit-il, puisque vous serez libre et que cette liberté, tout à l'heure, vous la revendiquiez au prix même de votre vie... Rappelez-vous : vous proclamiez bien haut votre droit de vivre loin de moi ! Eh bien ! ce droit, je vous le reconnais ! Mieux que cela, je veux vous débarrasser de moi à tout jamais ! Allez, à présent... partez tout à l'heure, si vous le voulez ; demain, plus tard, si vous préférez... Je ne vous retiens plus : vous êtes libre dès maintenant de votre sort comme de tous vos mouvements. Je ne compte plus dans votre vie ; je ne suis plus rien... rien qu'un rouage inutile qui disparaîtra lui-même, à la minute voulue, sans que vous ayez besoin de vous en occuper.

– C'est épouvantable, ce que vous exprimez là ! protestai-je, éperdue. Comment pouvez-vous dire que je suis libre de tous mes mouvements, si un de ceux-ci doit vous amener à accomplir un pareil geste ? Je vous en prie, Walter, je vous en supplie, dites-moi que ce n'est pas vrai, que c'est pour me faire peur, pour me retenir, mais que vous êtes trop raisonnable pour agir pareillement.

– Si vous désirez vous leurrer sur ma résolution, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous fassiez toutes les suppositions favorables à vos désirs... Je souhaite seulement vous prévenir... ceci pour le cas où vous vous inquiéteriez du côté matériel de votre avenir... j'ai vu, ce matin, M^e Curnett.

– M^e Curnett ? fis-je, angoissée plus encore au souvenir des supplications du notaire.

– Oui, j'ai tout réglé avec lui... Votre situation est assurée : tous mes biens vous reviendront, ma mort ne vous lèsera pas dans vos habitudes de luxe et de bien-être. J'ai tenu à ce que vous ne regrettiez rien, après moi...

Un gémissement monta à mes lèvres où les sanglots se pressaient, convulsifs.

Pourquoi cet homme me torturait-il ainsi ? Croyait-il donc que je pourrais jamais accepter ses libéralités ? Je ne demandais qu'à vivre seule, pauvre et obscure, au fond de quelque petite ville française ; pourquoi voulait-il me livrer à lui-même, au-delà de la tombe dont il me menaçait ?

Tout cela qui me venait à l'idée, je l'exprimais en phrases hachées, au milieu de larmes éperdues que je ne savais pas arrêter.

– Pourquoi repousseriez-vous cette fortune qui vous ferait riche et estimée ? fit-il douloureusement. Vous ne voulez rien accepter de moi alors que je suis prêt à donner ma vie pour vous assurer cette liberté qui vous est nécessaire !

Mais je me levai, ne voulant plus rien entendre de son fatal projet.

Et comme si, tout à coup, je m'apercevais que cette scène était ridicule et que j'étais victime d'un odieux chantage, je m'essuyai les yeux nerveusement.

– À mon tour, écoutez-moi, Walter Anderson, fis-je avec exaltation. Depuis un moment, vous essayez d'ébranler ma résolution par une menace abominable. Si je vous écoutais, en cet instant, toute ma vie ne serait qu'une perpétuelle crainte de vous voir accomplir le geste tragique dont vous vous prétendez capable. Je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire !

– Faites ce que vous voulez, je vous l’ai dit : jamais plus je ne vous reparlerai de cela.

– Mais vous me laissez entendre que vous tiendrez votre serment.

– Je ne reviens jamais sur une résolution prise. Que vous importe, après tout !

– Vous avez raison ! Que m’importe le geste d’un fou ! S’il plaisait à n’importe qui de me faire demain une semblable menace, devrais-je modifier le cours de ma vie au profit de l’inconnu qui m’aurait menacée d’un geste insensé ? Non ! Chacun de nous n’est responsable que de ses actes. Vous ferez ce que vous voudrez – et je suis sûre que vous êtes trop sensé pour exécuter une action aussi folle. Et moi, je poursuivrai ma vie, telle qu’elle me paraît devoir être et sans m’arrêter à l’affreux chantage que vous essayez d’exercer sur moi.

– Je ne puis que vous répéter, Simone, que vous êtes libre désormais.

– C’est votre dernier mot ?

– Je ne saurais vous dire autre chose.

– Il serait plus généreux de me délivrer de la hantise que vous avez jetée en moi.

– Je n’ai rien à ajouter ni à rétracter à ce que j’ai dit.

Je restai immobile quelques secondes, près de la porte. Une indécision, malgré moi, m’arrêtait en cet instant.

Walter vint vers moi et posa avec douceur ses deux mains sur mes épaules. À travers la soie de mon corsage, je perçus la brûlure de ses doigts fiévreux.

– Allez, Simone, allez à votre destinée et ne retournez pas la tête vers moi qui n’ai pas su vous retenir... Il y a eu assez d’heures douloureuses entre nous deux, il n’en faut plus !

– Je vous en supplie, Walter, soyez bon ! bégayai-je.

Mais, fermement, il me repoussa, comme si ma dernière prière venait de rouvrir en lui une blessure.

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Je ne veux plus souffrir !

Et, pendant qu'il s'écartait de moi, je sortis, le cerveau en feu, ne sachant plus si l'étau qui me broyait le cœur provenait de sa fatale menace ou de la désespérance que j'avais lue dans ses yeux.

XXIV

J'avais fait prévenir Walter Anderson que je ne paraîtrais pas au déjeuner.

Je ne me sentais pas le courage d'affronter à nouveau un tête-à-tête avec mon mari.

Puisque ma détermination bien arrêtée était de quitter au plus vite cette maison, le mieux était d'éviter toute nouvelle scène entre nous deux.

Il ne voulait plus souffrir par moi et je ne me sentais plus le courage de revivre une des heures épouvantables qui venaient de marquer nos derniers entretiens.

Je ne voulais plus, surtout, l'entendre proférer sa suprême menace.

Se tuer ? Par défi, sur le coup, il en aurait été capable. Mais j'étais certaine qu'il ne s'agissait là que d'une exagération que son bon sens l'empêcherait de mettre à exécution.

Il y a loin des paroles aux actes ! Et tout autre chose est d'accomplir un geste et d'en parler, surtout quand ce geste doit radicalement vous supprimer du nombre des vivants.

D'ailleurs, dût-il même l'accomplir, est-ce que j'avais à m'en préoccuper ?

Quelque chose me liait-il à cet homme qui prétendait m'asservir à lui ?

Après son odieux acte de la nuit, pouvais-je avoir la moindre pitié pour lui ? Lui avais-je fait une promesse ? M'étais-je engagée vis-à-vis de lui de quelque façon ?

Non ! Rien, absolument rien ne justifiait ses prétentions ou ses menaces.

Je ne fus pas longue à réunir dans ma valise les quelques objets que je désirais emporter. De tout ce luxe qui m'entourait, je ne voulais rien retenir.

L'examen de ma petite cassette me révéla le chiffre de ma fortune et je constatai avec satisfaction que je n'étais pas plus riche à mon départ qu'à mon arrivée dans cette maison. À

quelques écus près en moins dans mon porte-monnaie, celui-ci pesait le même poids.

– Que penseriez-vous de moi plus tard, monsieur Anderson, quand vous évoqueriez mon court passage chez vous ? Je ne sais, l’avenir me l’apprendrait peut-être. Une chose était certaine, cependant – et mon orgueil intime s’en réjouissait ! – c’est qu’aucune question vénale n’avait jamais pesé sur mon attitude envers vous. J’avais essayé de vivre auprès de vous sans calculs mesquins et sans arrière-pensée de lucre.

« De toutes vos richesses, rien ne me restait entre les doigts et je partais de chez vous aussi pauvre que j’y étais entrée.

Un coup d’œil autour de ma chambre, avant de la quitter.

– Je n’oublie rien ? Non, puisque rien ne m’appartient ici qui ne vienne de l’homme que je vais fuir.

Et une probité instinctive – une propreté morale plutôt – me défend de rien recevoir de celui que je vais frapper...

À cette pensée, j'ai un petit heurt au cœur. Pourquoi Walter a-t-il mis cette menace entre nous ?

Allons, soyons forte : cette menace, il ne la réalisera pas !

– Mais s'il la tenait, pourtant ?

Oh ! ce frisson qui me fait froid entre les deux épaules.

Folle que je suis, est-ce qu'on les exécute, ces menaces-là ?

– Continuons, voyons... Où en étais-je ? Ah ! oui. Ce portrait de ma mère, à la tête de mon lit, vais-je donc m'en séparer ?

Un sanglot fait frémir ma gorge et je dois me raidir.

– Oui, *même cela*, je dois le laisser. Cette miniature signée d'un nom illustre représente un gros prix.

« Même cela, de *lui*, je ne peux pas le prendre.

Une larme brille dans mes yeux.

– Adieu, maman ! Tu me protégeras là où je

vais... Et protège-le aussi, *lui*, puisque tu resteras sous son toit...

De nouveaux sanglots contractent ma gorge.

– Pourquoi m’attendrir ainsi ? Est-ce donc si difficile de partir sans regarder derrière soi ?

Pourtant, du bout des doigts, j’envoie plusieurs baisers à l’image qui me sourit maternellement, mais je quitte ma chambre à reculons, pour ne pas perdre de vue, même une seconde, le doux visage que j’abandonne et qui semble me regarder avec tant d’infinie pitié.

Je suis dans le salon familial et déjà pour moi rempli de souvenirs.

Au milieu de tous ces ors et de toutes ces blancheurs la robe sombre que j’ai revêtue pour la circonstance fait tache malgré la grande clarté qui m’inonde à travers les tulles plissés des rideaux.

Et c’est encore une évocation du premier jour où je suis entrée dans cette pièce, avec ma modeste robe de laine bleue qui faisait de moi une intruse.

Le premier jour, c'est aussi le premier soir...

Un heurt au cœur, à nouveau. Pourquoi cette souffrance à l'âme, chaque fois que ma pensée effleure Walter Anderson ?

Le premier soir ?... Si j'avais voulu, ce soir-là, répondre à ses avances, partirais-je aujourd'hui si misérablement seule ? Et la nuit atroce, qui se dresse maintenant entre lui et moi, n'aurait-elle pas été une nuit meilleure ? Une nuit plus douce, peut-être, une nuit de voluptés consenties...

Si j'avais voulu...

Mais était-il sincère, seulement, ce premier soir ? L'a-t-il jamais été vis-à-vis de moi ?

Question énervante qui me hérissé. J'ai hâte de partir, à présent.

– Allons, mon manteau, mes gants, mon sac. Je n'oublie rien ? Non.

Je saisis ma valise et, bravement, je descends l'escalier.

Tout est silencieux dans la grande demeure. Les domestiques doivent être à l'office pour le repas du midi qu'ils prennent après le nôtre.

Sur les tapis épais, mes pas légers glissent, feutrés. Je puis m'éloigner sans que nulle oreille perçoive mon départ.

Mais partir ainsi, n'est-ce pas fuir comme une coupable... comme une voleuse ?

Je me suis arrêtée. Debout dans l'antichambre, valise en main, je reste indécise.

– Comme une coupable !

Mes yeux vont vers la porte du cabinet où je sais que Walter se tient à cette heure-ci.

– Il pensera que je n'ai pas eu le courage de mon acte, puisque je l'aurai fait en cachette..

Mais il serait moins pénible d'éviter les adieux cruels. Pourtant, je suis brave et mon orgueil se cabre.

– Ce départ est légitime, je suis prête à le proclamer publiquement.

Cette seule pensée a commandé mon geste. Ma main raidie sur le bouton de la porte a ouvert celle-ci...

Walter Anderson écrivait.

Ses yeux se levèrent sur moi et nos prunelles se rencontrèrent, se prirent, se pénétrèrent comme si nos âmes s'étreignaient dans un duel sans merci.

Il ne fit pas un geste, ne dit pas un mot et, cependant, je sentis qu'il avait compris : l'heure redoutable était sonnée !

Je le vis pâlir, ses yeux parurent s'agrandir dans l'orbite soudain cernée ; les traits décomposés marquèrent comme une horreur douloureuse. Mais il gardait son immobilité impassible ; seule la face blême semblait continuer de pâlir.

J'eus l'impression d'un condamné à mort dont, volontairement, je signalais l'arrêt imminent.

Et raidie, pétrifié en ma contemplation, je le regardais avec des yeux d'assassin, car, en cette minute tragique, j'avais la prescience très nette que sa menace n'était pas vaine, que le geste ébauché tantôt, il l'achèverait quand j'aurais franchi la porte contre laquelle je m'appuyais.

Oui, mes yeux fous s'amplifiaient de l'horreur

du bourreau. Moi qui me croyais la victime persécutée de cet homme, j'allais causer sa mort de sang-froid ; j'allais le tuer par mon départ, aussi sûrement que si ma main meurtrière, armée d'un poignard, avait accompli le geste homicide qui supprime.

La vision horrible fut si nette que je fermai les yeux pour la fuir. Un gémissement monta à mes lèvres.

– Oh ! non, pas ça ! pas ça !

Une plainte étouffée répondit à la mienne.

C'était comme un sanglot comprimé qui ne veut pas être perçu.

Quand mes prunelles dilatées d'horreur purent se poser à nouveau sur Walter Anderson, celui-ci avait cessé de me regarder. Le visage posé sur la main blanche aux doigts nerveux, il fixait la terre d'un air sombre. Et, parce qu'il ne me regardait plus, je pus respirer librement.

Combien de temps restâmes-nous ainsi, avec ce silence angoissant entre nous deux ? Il me sembla qu'une éternité s'écoulait.

Je me redressai, à la fin. Il fallait en finir.

– Je pars, réussis-je à articuler.

Les paupières battirent et ses yeux, à nouveau, vinrent pénétrer les miens de leur lueur tragique.

– Je pars, répétais-je.

Mais comme sur sa face de crucifié je voyais une horreur sans nom s'implanter, ma main se tendit en avant pour repousser la vision tragique que nos doux cerveaux évoquaient.

– Je pars, mais je vais revenir tout à l'heure...

Les mots libérateurs sortaient pressés de mes lèvres contractées.

Il les perçut cependant, car un voile de douceur parut amoindrir sa pâleur. Une détente rendait à la vie ses traits figés.

– Oui, je reviendrai ce soir, affirmai-je plus fermement.

Et, dans mes artères, je sentis mon sang couler plus librement à cette affirmation. C'était lui que j'empêchais de mourir, mais c'était moi qui renaissait à la vie.

Il n'avait pas eu un mot de plainte lorsqu'il avait cru mon départ imminent. Il n'eut pas un geste de bonheur en entendant mes paroles d'espoir. Cependant, je perçus une humidité dans ses yeux qu'une chaleur intérieure commençait à transfigurer.

Et cette larme qui perla au bord de ses cils blonds me bouleversa plus que toutes les paroles qu'il aurait pu dire.

Je me jetai en avant vers lui, pour mieux goûter la douceur de la joie que je lui causais.

– Je reviendrai, croyez-moi... J'allais partir sans vous revoir. Et vous voyez, je n'ai pas pu... et, maintenant que je vous ai vu, je ne puis plus partir.

Je m'étais assise contre son bureau et, la tête enfouie sur mon coude replié, j'essayai de lui dérober mon émoi.

Il n'eut qu'à allonger sa main pour saisir la mienne.

– Vous reviendrez ce soir... mais demain ? interrogea-t-il à voix basse.

– Demain aussi, répondis-je sur le même ton. Est-ce que, maintenant, j’aurais la force de vous quitter avec cette menace affolante que vous m’avez jetée ?

– Sans cette peur, vous auriez pu vraiment partir ? insista-t-il en pressant plus fortement ma main.

– Je crois que oui, affirmai-je, mais mes yeux rencontrèrent les siens et, sous la flamme chaude de son regard, un trouble m’envahit.

Est-ce que, vraiment, malgré ma volonté de partir, j’aurais pu m’éloigner de lui ?

Et je baissai la tête, tout à coup accablée, en songeant brusquement qu’il y a des choses que la volonté ne suffit pas à annihiler... Et que je le voulais ou non, j’étais sienne à présent, autant par les mois de vie commune passés auprès de lui que par le lien charnel qu’en dépit de moi il avait jeté entre nous.

C’était la première fois que, sur mes épaules courbées, j’avais l’impression du joug légal, la première fois que j’admettais en mon for intérieur

le lien moral que j'avais refusé de concevoir
jusqu'ici...

XXV

Des jours passèrent, tous pareils... moins sombres, pourtant !

Une tacite entente semblait s'être établie entre nous.

L'instinctive méfiance qui nous avait séparés jusqu'ici s'était fondue en une bonne camaraderie : son regard ne m'interrogeait plus avec l'acuité gênante d'autrefois ; mes yeux n'épiaient plus ses gestes avec l'irritation d'antan.

Une véritable trêve s'était faite entre lui et moi, mêlant nos actes, nos gestes, nos paroles en une vie commune plus douce d'abandon et de détente.

Maintenant qu'en restant auprès de lui j'avais accepté tacitement l'emprise maritale qu'il revendiquait sur moi, il n'y avait plus, entre nous,

de motifs de désunion et de désaccord. Il ne contrecarrait plus aucune de mes idées et approuvait sans discussion tout ce que je disais ou faisais. Et je dois avouer que, devant un tel désir de conciliation, je n'éprouvais plus du tout le besoin de le contredire comme autrefois.

Jamais, ni lui ni moi n'évoquions les heures douloureuses qui avaient précédé notre entente et pourtant, à présent, j'osais rire devant lui et je ne craignais plus de raconter familièrement les menus faits quotidiens auxquels j'étais mêlée. Il m'écoutait avec indulgence, provoquant mes confidences, s'insinuant de plus en plus dans ma vie et dans mes pensées.

J'ai dit qu'une bonne camaraderie s'était établie entre mon mari et moi ; le moi est insuffisant pour rendre l'exacte vérité de nos rapports et il serait plus juste de dire que, dès la minute où j'acceptai de demeurer pour toujours sous son toit, Walter Anderson me fit la cour dans toute l'acception du mot.

Mais je ne m'aperçus pas tout de suite de la portée galante de ses attentions ; ce n'est qu'à la

longue, lorsque sa main voulut retenir trop longtemps la mienne entre ses doigts, ou que son bras vint trop souvent encercler ma taille pour une étreinte de plus en plus prolongée que je compris vers quelle pente plus douce et plus intime nous glissions tous deux imperceptiblement.

Et je dois avouer, à ma grande confusion, que je fis cette constatation sans déplaisir. Un changement radical et inexplicable à ma raison s'était opéré en moi : l'orgueilleuse Simone Montagnac commençait à admettre que le cœur ignore les frontières et les différences de langue ; elle s'apercevait aussi que l'amour a bien des agréments quand c'est un jeune mari qui s'empresse auprès de vous pour vous le faire connaître.

Mais une dernière convulsion devait encore dresser nos deux volontés l'une contre l'autre. Avant de nous asservir mutuellement, le hasard qui présidait à nos destinées voulait encore éprouver nos sentiments et nous montrer de quelles forces réelles ils étaient fabriqués.

Nous avons pris l'habitude de sortir fréquemment ensemble, tant dans la journée pour des courses ou des visites, que le soir pour aller au spectacle.

Or, un jour que je causais avec Walter Anderson dans son cabinet, mes yeux tombèrent sur un coupon de loge pour un des principaux théâtres londoniens.

Habituée depuis quelque temps à accompagner mon mari dans ses sorties nocturnes, ma première pensée fut que ce billet de location avait été pris par lui, pour nous deux, en prévision de quelque attrayante soirée.

Machinalement, j'en lus la date et le numéro de la loge sans y attacher aucune importance.

Mais, à cet instant, Walter saisit le coupon et le fit disparaître au fond d'un tiroir qu'il ferma à clef.

L'incident aurait pu passer inaperçu à mes yeux, d'autant plus qu'en agissant d'un geste en apparence indifférent, mon mari avait continué avec moi la conversation commencée.

Et cependant, son acte déclencha en moi-même tout un monde de sensations inattendues. Pourquoi donc une méfiance que rien ne justifiait s'éveillait-elle en moi ?

– Il a serré le billet pour que je ne le voie pas...

Pourquoi le numéro et la date du coupon se gravèrent-ils dans ma mémoire, ordinairement rebelle ?

– Loge 8... 18 juin...

Et, tout de suite, un éclair :

– Une location prise quinze jours d'avance !
Quel spectacle important mérite une telle précaution ?

Petits mystères de la destinée qui met en relief dans notre existence certains riens, prémices de catastrophes. Naturellement, à la première occasion, j'allai au bureau du théâtre pour y interroger la receveuse.

– À la date indiquée, m'expliqua cette femme, un spectacle de gala sera donné en langue française, avec de grandes vedettes parisiennes venues spécialement de France à cette occasion.

« Toute la cour y sera, ajouta-t-elle avec orgueil. Ce sera une fête splendide, bien que le prix ordinaire des places ait été triplé pour ce soir-là.

J'aurais dû me contenter de ces renseignements-là ; mais le démon malin, qui avait déjà attiré mon attention sur un bout de papier, se plut encore à me faire faire des siennes.

J'affirme qu'en écoutant la receveuse, une seule pensée me vint :

– Walter Anderson veut me faire la surprise de cette soirée-là !

Et cependant, alors que mon esprit était convaincu de cette supposition, ma voix demanda :

– Puis-je retenir la loge numéro 8 ?

La demande n'avait aucun sens, puisque je savais que mon mari avait en sa possession le coupon de location.

Et malgré tout j'attendais la réponse de la femme avec anxiété.

Celle-ci cherchait sans s'étonner. Il lui

paraissait tout naturel que je préférasse une loge plutôt qu'une autre.

– La loge 8 ?

– Eh bien ?

– Pas libre. Elle est retenue par M^{lle} Maud Assy, l'artiste bien connue.

Le nom me cingla en plein cœur et je me sentis pâlir.

Malgré tout, je fus moins étonnée que j'aurais dû l'être. Il y a des presciences obscures qui régissent nos actes, et je comprenais tout à coup pourquoi le hasard m'avait fait remarquer un bout de papier rose et poser une question que je croyais inutile.

Véritablement, si j'avais pensé que la receveuse eût prononcé le nom de mon mari, est-ce que je l'aurais interrogée ? Est-ce même que je serais venue jusqu'à ce théâtre ? C'était donc bien quelque chose d'inconnu, de nouveau, que j'étais venue chercher jusqu'ici.

Ma curiosité devait être satisfaite à présent. Cependant, je restais plantée devant le petit

guichet triangulaire. Et sans que réellement ma volonté y contribuât, car ma pensée était toute tendue vers mon mari qui continuait à s'intéresser à Maud Assy, tout en s'occupant de moi, sa femme légitime, je continuai d'obéir aux insinuations du dieu Destin qui rôdait toujours autour de moi.

– Le 8 est loué, repris-je. Alors, donnez-moi une des loges voisines : celle qui sera libre le plus près du 8.

– La loge 12, si vous voulez, c'est tout ce qui nous reste... et encore parce que lord Durby, qui l'avait déjà retenue, nous a téléphoné d'en disposer, un deuil inattendu l'obligeant à renoncer à cette soirée.

– Je prends le 12 ! affirmai-je, tout heureuse de cette chance.

À ce moment, je considérais le deuil qui avait frappé lord Durby comme vraiment providentiel pour moi.

Lorsque je me retrouvai dans la rue avec le minuscule coupon qui m'assurait à prix d'or la

location de quatre fauteuils pendant deux heures et demie de spectacle, je restai fort embarrassée durant quelques secondes.

Eh bien ! qu'est-ce que j'allais faire, à présent ? Où voulais-je en venir avec cette idée baroque qui m'avait fait prendre des places pour une soirée où je n'irais probablement pas ?

À moi toute seule, vraiment, je ne pouvais pas occuper quatre places !

– Est-ce que l'état de ma bourse me permettait une dépense aussi déraisonnable ? Qu'allais-je faire, maintenant, de ce coupon de loge ?

M'aviez-vous donc déjà abandonnée, démon aux suggestions si étranges ? Hélas ! non. La destinée vous avait mis sur mon chemin pour me guider vers la plus folle des aventures.

Et c'est encore vous qui, me prenant par la main, m'avez conduite chez Ellen's, la principale des grandes couturières londoniennes.

C'est toujours vous qui m'avez fait choisir la plus délicieuse des toilettes de soirée dont une femme puisse rêver ! Vous encore qui me

souffliez à l'oreille des conseils dispendieux de luxe et de coquetterie :

– Il faut que tu sois aussi belle que Maud Assy... plus belle même, si tu peux !

Et docile, je vous obéissais guide exigeant à qui je ne pouvais pas résister ; car je ne réfléchissais pas ; ma pauvre tête n'arrivait plus à mettre en ordre toutes les idées douloureuses ou rieuseuses qui tournaient, en rond, en sarabande effrénée, dans mon esprit surexcité par le chagrin, la jalousie et l'ironie amusante d'une vengeance facile vers laquelle tous mes actes étaient tendus.

XXVI

Des jours passèrent. Celui de la fameuse soirée théâtrale arriva.

Le midi, au déjeuner, mon mari me prévint qu'il ne mangerait pas, le soir, avec moi.

Il s'excusa, prétextant un dîner avec un éditeur et un contrat de librairie assez difficile à établir ensuite avec son commensal.

Naturellement, il me pria de ne pas l'attendre dans la nuit, puisqu'il ne pouvait fixer approximativement l'heure de son retour.

Je ne sourcillai pas à cette déclaration.

Si, jusque-là, un doute pouvait me rester au sujet du coupon de loge aperçu entre ses doigts, il ne m'était plus permis de le conserver après les excuses pitoyables que je venais d'entendre.

Une seule chose demeurerait acquise à mes yeux : mon mari s'absentait ce jour-là aux heures

prévues par un coupon de théâtre appartenant à une femme qui, depuis longtemps, était sa maîtresse.

La plus simple logique me forçait donc à conclure que c'était cette femme qu'il allait rejoindre.

Et parce qu'il avait pu me parler sans qu'une inflexion de voix particulière décelât son mensonge, j'en conclus qu'il devait avoir l'habitude d'altérer la vérité.

Pourtant, un pli soucieux barrait son front et la perspective du « dîner avec un éditeur » ne paraissait guère l'enthousiasmer.

Mais, pour moi, cette attitude n'était qu'une comédie et j'étais persuadée qu'au fond de lui-même il était ravi de cette escapade extraconjugale.

L'après-midi se passa assez vite. Vers le soir, le coiffeur vint onduler mes cheveux que je roulais ensuite en une simple torsade. Puis, le couturier m'envoya une habilleuse.

Ce fut pour moi une longue séance de

minutieuse toilette, comme jamais encore je n'en avais eu.

Ma robe, quoique simple, était somptueuse et avait grande allure.

J'avais fait les choses largement, dans un besoin irrésistible d'être impeccable et de pouvoir soutenir la comparaison avec Maud Assy, quelle que pût être la toilette de celle-ci.

Toute en charmeuse ivoire, brodée ton sur ton, ma robe moulait mon buste et mes hanches de si collante façon qu'elle semblait vouloir me déshabiller plutôt que me vêtir. Le décolleté était accentué sans exagération, et c'est à peine si un manteau de tulle bordé d'argent, jeté des épaules jusqu'aux pieds, masquait la hardiesse de la coupe.

Cette robe m'allongeait, m'amincissait, me donnait des formes de statue à peine drapée : l'habile couturier avait su faire valoir jusqu'à mes moindres avantages physiques.

Je n'avais eu ma possession que quelques bijoux de famille sans grande valeur et cela me

gênait un peu. Pourtant, parmi eux, un pendentif de pierres anciennes que je choisis vint jeter son éclat brillant sur tout le mat de la poitrine et de la soie.

Une étoile de roses, dans mes cheveux, compléta toute la parure. Et ces discrets bijoux, sur une telle robe, prirent l'apparence d'une grande valeur, tant il eût paru impossible à l'imagination de les supposer en simple strass.

L'habilleuse me contempla longuement lorsque je fus prête et un sourire de triomphe illumina son visage.

— Le patron sera content : sa robe est signée !
Madame est vraiment belle !

Et de fait, quand je me regardais dans la glace, je me sentais rougir de confusion joyeuse devant la gracieuse apparition qui se présentait à mes yeux éblouis.

Le couplet de *Mignon* glissa sur mes lèvres :

Est-ce toi, Mignon, que je vois ?

Était-ce bien moi, en effet, cette jeune personne drapée de blanc, belle et sculpturale à la

fois, comme une statue de marbre défiant quelque hautaine déesse ?

Mais on me prévenait que le coupé de louage que j'avais retenu – j'avais pensé à tout, comme on peut le voir ! – était arrivé.

Le temps de saisir les gants de peau souple et le large éventail d'autruche commandé à Paris tout exprès, et je montai en voiture, sans une dernière hésitation devant les conséquences qui pouvaient résulter du coup de tête éclatant que j'accomplissais.

Non, rien en moi ne vint, à la dernière minute, me retenir sur la pente où résolument je glissais depuis le moment où j'avais aperçu un coupon de théâtre entre les mains de mon mari. Quinze jours auparavant, en un éclair, je m'étais tracé un programme que pas à pas, jusqu'à ce soir, j'avais suivi. Avec la même résolution, j'allais vers le dénouement.

Je voulais qu'on vît seule, dans une loge, l'épouse inconnue, pendant qu'à côté le mari insouciant s'empresserait aux côtés d'une autre femme.

Cet acte de bravade, vis-à-vis de mon mari, pouvait seul soulager mes nerfs crispés, depuis des semaines, par la pensée de Maud Assy.

Et sans même calculer que le public londonien pouvait mettre un nom sur mon visage et juger entre l'épouse et la maîtresse, sans même réfléchir que les rieurs se rangeraient certainement du côté de l'actrice notoire, j'allais hardiment et sans hésitation à cette joute d'un nouveau genre.

Et pourtant, je me rendais compte que je faisais une folie, que la bienséance féminine aurait dû m'empêcher de recourir à ce moyen public, que la place d'une femme bien élevée est à son foyer, même quand son mari la délaisse... Mais rien, ni crainte, ni raisonnement d'aucune sorte, ne pouvait m'empêcher d'accomplir le geste de défi, résolument préparé...

XXVII

Dans la nuit sombre, une grande trouée lumineuse marquait l'emplacement du théâtre. Des milliers de lampes électriques illuminaient la façade et le plafond du hall immense qui servait d'entrée à l'important édifice.

Lorsque mon coupé s'arrêta, des laquais chamarrés se pressèrent à la portière pour m'aider à descendre et je dus défiler seule sur le long tapis de velours qui s'enfonçait vers les escaliers de marbre, entre deux haies de curieux s'écrasant les uns contre les autres pour mieux voir les arrivants.

– La jolie môme ! lança un loustic. Ma paye d'un mois pour en être propriétaire toute une nuit !

Un rire fusa dans la foule et une voix riposta :

– Te gêne pas, la place est libre ! La belle est

seule !

Oh ! l'ironie de cette réflexion ! La voix anonyme avivait ma blessure en plein cœur !

Mais je n'avais pas le temps d'enregistrer mes impressions. Un huissier s'était précipité vers moi et me conduisait à la loge 12.

De la lumière à profusion, jusqu'à l'éblouissement ; des milliers de têtes remuantes ; des toilettes claires accolées à des habits noirs ; telle la salle m'apparut, tout d'abord en une vision fantasmagorique, sans que je puisse distinguer quelque chose en particulier dans cet amas de lumières, de visages et de clartés ponctuées d'ombres.

Derrière moi, l'huissier se pencha :

– Si Milady veut me rappeler son nom ?

Je me tournai vers lui, un peu interloquée. Et tout de suite, hautaine, je répondis :

– Mon coupon de loge ne serait-il pas en ordre ?

Et lui, obséquieux :

– Oh ! si, Milady, mais je pensais...

Son geste, désignant les places inoccupées de ma loge, acheva sa phrase.

– C'est bon ! Allez ! commanda ma main en lui désignant la porte.

Il s'éclipsa et quand il fut parti, un sourire vint se jouer sur mes lèvres

Son étonnement était motivé. Dans cette salle archi-bondée, où toutes les places et jusqu'aux moindres coins étaient loués, trois sièges restaient vides à côté de moi, et l'homme avait cru que leurs occupants viendraient me rejoindre.

Luxe suprême : alors que des gens, même à prix d'or, n'avaient pu assister au spectacle qui se préparait, pour moi seule, par caprice, j'immobilisais quatre fauteuils.

Fût-ce ces places vides qui attirèrent l'attention sur moi ? Je vis des jumelles se braquer dans ma direction et, des galeries supérieures aux fauteuils d'orchestre, de quelque côté que mon regard se portât, je rencontrai des regards inquisiteurs.

Cette curiosité qui, en temps normal, m'aurait été extrêmement désagréable, ne produisit sur moi aucun effet. Les gens pouvaient perdre leur temps à m'observer, je ne le remarquais même pas !

C'est qu'à trois mètres de moi, séparée seulement de la mienne par quelques spectateurs, la loge de Maud Assy avait tout de suite attiré mon regard.

L'actrice était vêtue de tulle noir, aux mille paillettes scintillantes, et son teint admirable de blonde ressortait divinement sous le drapé sombre du corsage.

À côté d'elle, une petite femme trop ronde, trop rousse, trop fardée, se tenait sagement assise. Derrière elles, deux messieurs me tournaient le dos. Dans l'un, j'avais reconnu mon mari ; dans l'autre, le romancier George Blunn, un ami intime de Walter Anderson que j'avais vu plusieurs fois et à qui, certainement, je n'étais pas inconnue.

Il m'est impossible de retracer l'effet que me produisit la vue des deux couples.

Mon mari se tenait derrière l'actrice, sa main fine appuyée familièrement sur le dossier du fauteuil sur lequel elle était assise. Parfois, il se penchait vers elle, tout souriant ; ou encore c'était elle qui se renversait en arrière pour lui parler ou lui sourire.

Déjà, plusieurs fois, je les avais vus côte à côte ; mais c'était au début de mon séjour à Londres, alors que Walter Anderson m'était antipathique et que je me refusais à voir en lui un mari.

Du temps avait coulé depuis ces premières rencontres où j'avais pu les rencontrer ensemble avec une véritable indifférence.

Aujourd'hui, je dois l'avouer, l'effet n'était pas précisément le même. La veille encore, cet homme s'empressait auprès de moi, ses mains cherchaient à emprisonner ma taille, ses yeux semblaient vouloir se fondre dans les miens ; et bien qu'entre lui et moi aucune parole n'eût été prononcée, l'amour paraissait avoir réuni nos deux âmes.

Et c'était cet homme-là que je voyais en ce

moment auprès de Maud Assy, affichant aux yeux de tous sa fameuse liaison et sa jolie maîtresse.

Une souffrance aiguë me serra le cœur ; pourtant, mes lèvres continuèrent de sourire et mes yeux s'efforcèrent de se détacher du couple maudit pour errer, indifférents, vers d'autres points de la salle.

En cet instant, je le reconnais, je regrettais le coup de tête qui m'avait conduit en cette salle.

Pourquoi m'étais-je soumise à cette souffrance ? Pourquoi m'étais-je contrainte au spectacle de leur bonheur ?

Mais je chassai loin de moi cette faiblesse-là. J'étais ici parce que telle était ma volonté bien arrêtée de braver mon mari en face et de lui rappeler qu'il devait compter avec celle qui portait son nom.

Et un sourire vindicatif vint effacer sur mes lèvres le pli de douleur que j'avais eu du mal à cacher jusque-là.

L'orchestre préludait à l'ouverture de l'œuvre.

Un silence religieux planait sur l'assistance. La joue appuyée sur mon poing fermé, mon coude reposant sur le rebord de la loge, j'écoutais, les yeux mi-clos, la divine musique des violons qui semblaient pleurer et mourir au milieu de je ne sais quelle tempête déchaînée clamée par les instruments de cuivre.

Un léger grincement derrière moi me fit percevoir le bruit de la porte qu'on ouvrait.

Je vis une énorme botte de roses blanches s'engouffrer par l'ouverture.

L'ouvreuse qui la portait la déposa en silence sur la chaise à côté de moi, puis elle se retira sans bruit.

Mes yeux surpris examinèrent les fleurs.

Qui donc, dans cette salle, pouvait s'intéresser à ma personne et me faire cet envoi ?

Mais un papier était épinglé à l'une des tiges de la gerbe.

C'était une carte de visite.

Je me penchai et je lus :

« À la plus jolie. Avec mes respectueux hommages.

« Duc de CUMBERLAND. »

Le nom m'était inconnu, et je fus persuadée qu'il y avait eu erreur et que l'ouvreuse s'était trompée sur la véritable destination du bouquet. Mais le rideau se levait.

Le premier acte fut joué admirablement par la troupe française qui était venue interpréter l'œuvre, et le rideau tomba dans un tonnerre d'applaudissements.

Il y eut du brouhaha dans la salle ; des gens se levèrent et se répandirent dans les salons.

J'hésitai, me demandant si je n'irais pas aussi jusqu'au foyer. Une pudeur instinctive me retint à ma place : j'appréhendai de marcher seule sous les paires d'yeux qui ne manqueraient pas de me dévisager.

Et je restai sagement dans ma loge, en tête à tête avec le bouquet mystérieux auquel,

machinalement, j'avais ravi une de ses fleurs, un bouton de rose au cœur nacré, que je mordillais du bout des dents.

Dans la loge de Maud Assy, des gens se pressaient maintenant.

L'étroit carré de velours était bondé et, par la petite porte ouverte, on distinguait d'autres messieurs cherchant à arriver jusqu'à la belle blonde.

En revanche, mon mari et George Blunn n'étaient plus là. Les deux femmes restaient seules à recevoir les visiteurs.

L'un de ceux-ci dut signaler ma présence. Peut-être s'informa-t-il seulement si quelqu'un me connaissait et pouvait indiquer qui j'étais.

Je vis Maud Assy tourner la tête de mon côté et me regarder.

À ma vue, elle dissimula mal un mouvement de surprise ; puis, comme si elle n'en croyait pas ses yeux, elle prit ses jumelles et, sans affectation, les promena sur toute la salle pour bientôt l'arrêter un instant sur moi.

Le manège ne m'avait pas échappé.

« Elle me connaît et n'en revient pas de me voir ici », avais-je pensé tout de suite.

Mais je la vis hausser légèrement les épaules. Le bras qui tenait les jumelles retomba et elle eut vers celui qui m'avait signalée à elle un geste d'ignorance si visible que je crus l'entendre dire :

– J'ignore cette femme... elle m'est totalement inconnue.

À ce moment, mon attention fut détournée d'elle.

Un étranger venait de pénétrer dans ma loge.

Grand, mince, trente ans à peine, portant beau, véritablement élégant, le nouveau venu avait fort grand air.

Ses yeux m'enveloppèrent d'un long regard admiratif qui me fit rougir.

Et pendant qu'il s'inclinait profondément devant moi il s'excusait de son audace :

– Permettez, milady, à l'un de vos plus fervents serviteurs, de déposer ses hommages à

vos pieds...

– Mais, monsieur... je n'ai pas l'honneur...

– Je sais, milady, que je n'ai pas le bonheur d'être connu de Votre Grâce, mais autorisez-moi à me présenter moi-même, puisque je n'ai pu rencontrer personne qui soit en mesure de me faire cette faveur auprès de vous.

Un peu gênée, ne me rendant pas compte au juste vers quel but tendait le nouveau venu, mais dominée cependant par son impeccable correction, j'inclinai la tête légèrement sans répondre.

Il crut à un acquiescement de ma part.

– Duc de Cumberland, se nomma-t-il avec un nouveau salut.

– J'ai lu votre nom, tout à l'heure, pour la première fois, milord, répliquai-je aussitôt en lui désignant la gerbe de fleurs.

Il y eut dans ses yeux comme un étonnement.

– Je n'ai pas de chance, fit-il avec amertume, puisque la seule femme de toute cette salle à qui je ne puisse être présenté est aussi la seule qui

puisse dire que mon nom lui est inconnu.

– Il se peut, milord, que je sois une exception entre toutes et que mon ignorance soit injurieuse pour vous ; mais vous le comprendrez peut-être quand vous saurez que je suis étrangère.

– C'est un grand regret pour moi, chère madame, de ne pouvoir vous compter au nombre de mes compatriotes ; mais j'aime beaucoup la France... car vous êtes française, n'est-ce pas, madame ?

– Oui, monsieur.

– Il n'y a que votre pays pour produire en même temps des teints aussi blancs et des yeux aussi noirs.

Je me sentis rougir, ce qui me fit dire avec un peu de hauteur :

– Vraiment, monsieur, je suis confuse...

– D'entendre la vérité sortir de ma bouche, peut-être ! Mais si vous croyez que j'exagère vos mérites, madame, regardez autour de vous ; voyez les centaines de paires d'yeux qui vous dévisagent et qui vous font le même compliment,

soit que les femmes l'expriment en jalousie, ou les hommes en admiration...

Il eût pu continuer longtemps sur ce ton, je ne l'écoutais plus.

Mes yeux se dirigeaient à nouveau vers la loge voisine qui s'était vidée de ses nombreux visiteurs.

Maud Assy, tournée légèrement vers le fond de la salle, pouvait, par un simple mouvement de la tête, m'apercevoir, et je remarquai vite que, tout en affectant de regarder les spectateurs du balcon, elle ne perdait pas de vue un de mes mouvements.

– Décidément, elle me connaît.

La présence auprès de moi du duc de Cumberland paraissait surtout l'intriguer ; elle épiait ses gestes, comme si elle avait voulu savoir sur quel pied d'intimité il était avec moi.

Cette pensée me rendit plus aimable vis-à-vis de mon étrange visiteur.

À ce moment de mes réflexions, il insistait auprès de moi pour apprendre mon nom.

– Mais à quoi bon, milord ! Je suis totalement inconnue à Londres. Je' viens ce soir, pour la première fois, dans un théâtre anglais.

– Pour la première ! Et vous y venez... seule !

– Oui, seule ! Est-ce donc si singulier qu'une Française désire assister, à Londres, à une représentation française ?

– Rien ne saurait être étrange venant de vous, madame ! Votre grâce ne saurait s'allier à rien qui ne soit beau et raisonnable ; mais me permettez-vous une question, une indiscretion plutôt ?

– Je n'aime pas les indiscrets, monsieur.

– J'aurai donc le malheur de vous déplaire ce soir, car il m'est impossible de retenir la question qui m'intrigue.

Je réprimai mal un froncement de sourcils.

– Ne me condamnez pas sans m'entendre, madame !

– Eh bien ! monsieur, je vous écoute.

– Voici : dois-je conclure que... seule ici, ce

soir, vous êtes... seule aussi en Angleterre ?

Un éclair malicieux illumina mon visage.

– C'est presque ça, mais vous n'y êtes pas tout à fait, dis-je en souriant.

– Vous êtes seule, mais... pas libre ?

– Justement.

– Pas mariée, cependant ?

– Pourquoi pas ?

– Vraiment... mariée ?

– Oui, mariée.

– À un Français demeuré en France ?

– Non ! À un Anglais résidant à Londres.

Il eut un sursaut de surprise.

– Diable ! Un Anglais qui... que...

– Qui me laisse seule, ici, ce soir ?

– C'est scandaleux !

– Beaucoup moins, monsieur, que de vous voir ici, à mon côté, vous que je ne connais pas.

– Hélas ! milady, je ne demande qu'à faire

plus ample connaissance avec vous.

J'allais répliquer vertement à l'audace de cet homme, mais, dans la loge voisine, Walter Anderson venait d'apparaître avec son ami.

À peine était-il là que Maud Assy se pencha vers lui. Je vis son bras le repousser en arrière, dans l'ombre de la loge.

En même temps, elle lui murmurait quelques mots à voix basse.

Ce qu'elle lui dit produisit sur mon mari l'effet d'une décharge électrique. D'un mouvement irréfléchi, se découvrant complètement, il se tourna vers ma loge et me regarda, les yeux dilatés de stupeur.

J'avais suivi la petite scène entre mes cils baissés.

Je le vis pâlir comme le jour où je lui avais jeté le nom de sa maîtresse à la face. Et, de nouveau, il y eut de l'horreur et de la détresse dans ses yeux rivés sur moi.

Son bouleversement actuel compensait les minutes douloureuses que j'avais vécues au début

de la soirée.

Et, tout bas, je pensais, analysant la situation :

« Allons ! sois beau joueur, mon ami ! D'un côté ta femme que tout le monde ignore, de l'autre ta maîtresse que chacun connaît. Tu ne peux aller vers l'une sans sacrifier l'autre. Et quelle que soit celle que tu délaisseras, elle ne saura te pardonner cette inqualifiable muflerie... »

Instinctivement, il s'était rejeté dans l'ombre, mais je sentais l'éclat magnétique de ses prunelles fixées sur moi.

Deux minutes passèrent qui me parurent deux heures.

J'avais perçu son hésitation. Lui aussi s'était posé la terrible question : la femme ignorée, la maîtresse connue ? Et j'étais persuadée que son amour-propre d'homme, par crainte du ridicule aux yeux de tous ses amis, allait l'obliger à rester aux côtés de Maud Assy.

Mais le duc de Cumberland, prévoyant la fin de l'entracte, insistait auprès de moi pour obtenir un nom, une adresse.

Et, parce que je me sentais observée par Walter Anderson, je souris avec indulgence au duc.

– Ne me souriez pas ainsi, milady. Vous allez me faire commettre la pire des incorrections.

– Grand Dieu ! monsieur. De quoi donc me menacez-vous ?

– De rester à votre côté durant le second acte, madame.

– Ce serait une folie, milord, et je ne crois pas que mon mari la tolérerait.

– Il sait donc que vous êtes ici ?

Malgré moi, mes yeux allèrent vers la loge de Maud Assy, et un imperceptible sourire glissa sur mes lèvres.

– Mais, certainement, il le sait !

– En revanche, il ne saurait deviner que j'ai eu l'honneur de vous parler ?

– Hélas ! cela non plus, il ne l'ignore pas !

À ce moment, la porte de ma loge s'ouvrit et Walter Anderson parut.

J'eus vers le duc un mouvement de la main qui, désignant mon mari, confirmait les paroles que je venais de dire.

Un éclair de surprise passa sur le visage de l'étranger. Je devinai plutôt que j'entendis la question que murmurèrent très bas ses lèvres :

– Lui... votre mari ?

– Oui, lui-même.

Il y eut de la stupéfaction dans ses yeux qui dévisageaient Walter Anderson.

Évidemment, le duc devait connaître la personnalité de l'écrivain, et l'affirmation que je lui donnais d'être sa femme renversait tout ce qu'il savait ou croyait savoir de celui-ci.

Son impeccable correction ne lui permit pas, cependant, de s'étonner longtemps.

Sans bouger du siège où il était assis, les jambes croisées, il attendit, très calme, copiant son attitude sur la mienne, puisque, en l'occurrence, j'étais la « maîtresse de maison ».

La plus élémentaire bienséance exigeait que je fisse cesser la gêne en présentant les deux

hommes l'un à l'autre.

Je dus faire appel à tout mon sang-froid pour prononcer les mots indispensables.

– Le duc de Cumberland... Walter Anderson, mon mari.

Le premier s'inclina avec l'aisance d'un homme du monde qu'aucune situation n'embarrasse ; le second n'eut à son endroit qu'un bref mouvement de tête presque impertinent dans sa brièveté.

Il était fort pâle, ses yeux froids allaient du duc à moi, interrogatifs et durs.

À cette minute, je dois l'avouer, je me sentais vraiment troublée. L'attitude hostile et provocante de mon mari me faisait craindre un éclat : je sentais que la présence de l'étranger dans ma loge lui apparaissait équivoque.

Il parut soudain vouloir ignorer celui-ci. Tourné vers moi, il dit du ton dont il aurait dicté un ordre :

– Votre voiture est avancée, ma chère amie ; voulez-vous prendre mon bras pour la rejoindre.

Ses yeux impérieux m'intimaient l'ordre d'obéir. Mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et je secouai mutinement la tête, bien résolue à ne faire, ce soir-là, que ce qui me plairait.

– La voiture attendra, fis-je gaiement. Je désire assister à toute la représentation.

Walter me lança un regard furieux et il insista, un frémissement dans la voix :

– Vous deviez partir après le premier acte, cependant.

– Avais-je vraiment promis cela ! m'écriai-je en riant. Alors, je suis comme les enfants qui, pour avoir du gâteau, promettent d'abord qu'ils n'en mangeront qu'un morceau et qui, finalement, le dévorent tout entier.

« À présent que j'ai vu le premier acte, je veux assister jusqu'au bout à toute la pièce... »

Mes yeux volontaires bravèrent la dureté des siens et, malgré le badinage de mon ton, il comprit qu'il n'avait pas à insister et que je resterais jusqu'à la fin.

Au surplus, je m'accoudai plus commodément encore sur le rebord de la loge, bien décidée à ne pas bouger de ma place.

Son regard fit le tour de l'étroit carré, s'arrêtant aux deux sièges vides. Hésitait-il à s'asseoir ? Calculait-il le nombre d'occupants qui pouvaient survenir ? Probablement, car il se pencha vers moi et, à voix basse :

– La place que vous occupez est la vôtre ? s'informa-t-il.

– Sans doute.

– Qui vous l'a offerte ?

– Personne... je l'ai retenue. Voici mon coupon.

Il le prit, l'examina, et une détente parut sur son visage. Néanmoins, il désigna le duc et, changeant de ton, il demanda avec un peu de hauteur :

– Ce monsieur est votre hôte ?

L'étranger avait saisi toute l'importance de la question.

– Oh ! non, répondit-il en se levant vivement. J'ai tenu à présenter mes respectueux hommages à lady Anderson, qui est certainement la reine de la soirée ; mais je ne voudrais pas l'importuner plus longtemps de ma présence. Justement, voici le second acte qui commence...

Il prit congé et je restai seule avec mon mari qui demeura debout derrière moi, comme s'il hésitait sur la conduite à tenir en l'occurrence.

Comme, après quelques minutes, il ne bougeait pas, je me tournai vers lui :

– Je ne vous retiens pas, Walter. Si vous êtes attendu ailleurs, ne vous croyez pas obligé de rester ici.

– Ma place est à côté de vous. Et puisque vous voulez absolument entendre cette pièce...

– Mon Dieu ! il me semble que je puis aussi bien que vous-même assister à cette représentation ! Je ne vous demande pas de me tenir compagnie !

– Mais comme je ne puis faire autrement...

– Parce que vous le voulez bien. Personne ici

ne me connaît.

– Sauf le duc de Cumberland, cependant.

– Et M^{lle} Maud Assy, dont vous ne parlez pas.

Comme il se mordait les lèvres à ce nom, j'ajoutai aussitôt :

– Oh ! je ne vous reproche rien ! Vous êtes libre de vos actes, mais n'oubliez pas que je ne le suis pas moins que vous.

– Pas au point, cependant, de vous produire en public, à votre âge, sans chaperon !

– Oh ! à Londres, cela m'est indifférent.

– Je connais votre théorie là-dessus ; inutile d'insister, fit-il sèchement.

– Vous êtes merveilleux d'illogisme masculin, mon cher ! m'écriai-je. Je me demande comment vous pouvez protester en cet instant...

Mais il m'interrompit brusquement :

– Taisez-vous ! L'endroit est mal choisi pour discuter.

Son ton rageur me fit hausser les épaules ironiquement.

Il avait vraiment de beaux motifs d'être fâché parce que j'étais là, seule, alors qu'il y était bien lui-même avec une maîtresse.

Les hommes ont parfois des prétentions amusantes. Les siennes étaient renversantes en un pareil moment, et il s'en rendait si bien compte qu'il m'imposait silence après les avoir exprimées.

Le rideau se levait pour la seconde fois.

Je fis effort pour m'intéresser exclusivement au spectacle qui se déroulait avec un succès grandissant pour les artistes français.

L'attention que je portai à ceux-ci ne m'empêcha pas cependant de voir Walter Anderson se pencher vers les fleurs et cueillir le bristol.

Il eut à peine jeté les yeux sur les mots écrits qu'il froissa le papier et le jeta, en boule, à l'autre extrémité de la loge. Saisissant ensuite le bouquet, il l'envoya nerveusement rejoindre la carte.

Ce ne fut qu'après cette sommaire exécution

qu'il se décida à s'asseoir à côté de moi. Et tous les deux, l'un près de l'autre, nous ne bougeâmes plus jusqu'à la seconde chute du rideau. À l'entracte, je me levai.

– Ah ! tout de même, vous vous décidez à partir ! fit mon mari, debout aussitôt.

– Pardon, répondis-je avec calme. Je ne pars pas... J'ai envie de voir le foyer !

– Ne mettez pas ma patience à bout, Simone ! répliqua-t-il, la voix contenue. Restez ici... Il est inutile de nous donner en spectacle.

Mais mes yeux secs le toisèrent avec mépris.

– Vous me cloîtrez, je crois ! Vous avez honte de moi, véritablement ! Restez ici si cela vous amuse ; moi, j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Et doucement, mais d'une main qui frémissait d'impatience, je l'écartai de la porte et je sortis sans m'inquiéter s'il me suivait ou non.

Il me suivit, l'air sombre, mais s'efforçant de garder auprès de moi l'attitude naturelle d'un jeune mari qui sent la foule épier ses moindres

gestes.

Au surplus, les regards qui convergeaient vers nous ne pouvaient qu'être flatteurs pour lui.

Ma ravissante toilette obtenait plus de succès que je n'avais osé en escompter. Elle me mettait en beauté, faisant ressortir mes moindres avantages, et les yeux des hommes s'attardaient sur ma petite personne avec un certain plaisir.

Je voyais leurs regards s'allumer, chercher le mien, et ce petit manège n'était pas sans charme pour ma coquetterie.

Comme nous passions d'un salon à l'autre, une haute glace nous renvoya notre double image, à Walter et à moi.

Il me parut que le choc de nos prunelles accentuait encore nos pâleurs, en même temps qu'une souffrance intime tirait davantage nos visages.

Eûmes-nous peur, en cet instant, de voir faiblir notre impassibilité ? Nous nous détournâmes en même temps, presque brusquement, de la double image que nous renvoyait la glace.

Mais, bien que mon regard se mît à errer sur la nombreuse assistance qui nous entourait, je sentis peser sur moi le regard de mon mari qui me scrutait à la dérobée, comme si la nudité de mes bras, de mes épaules et de ma gorge lui apparaissait seulement pour la première fois.

Lorsque le spectacle prit fin, après un succès qui alla jusqu'à l'ovation, Walter Anderson m'aida, en silence, à passer mon manteau de soirée.

– Je vous offre à nouveau votre liberté, fis-je tranquillement. Vos amis vous attendent, sans doute...

Il ne répondit pas, mais il me lança un coup d'œil furieux, car il sentait toute l'ironie de mon insistance.

Au bas du grand perron que j'avais franchi seule trois heures auparavant, la foule continuait à se presser.

– La voiture de lady Anderson, réclama-t-il à voix haute à un chasseur.

Des têtes se tournèrent vers nous ; il y eut des

chuchotements.

Le nom de l'écrivain était connu et retenait l'attention. Peut-être aussi la curiosité de certains était-elle satisfaite de pouvoir mettre un nom sur mon visage. Si mon mari était populaire, j'étais totalement inconnue, et plus d'une personne avait dû se demander, ce soir-là, quelle était la femme qui accaparait le romancier.

La pensée absente, mes yeux erraient sur la foule curieuse d'où des voix railleuses saluaient le passage des spectateurs pressés.

La main d'Anderson dut me guider vers la voiture arrêtée et m'y installer. Déjà, il donnait l'ordre au cocher de partir quand, au geste qu'il eut de vouloir refermer la portière, je perçus son intention de me laisser rentrer seule à la maison.

– Pardon, Walter, intervins-je. Si vous venez avec moi, j'irai là où vous me conduirez, mais si je rentre seule, j'irai où je voudrai.

– Qu'est-ce encore ? fit-il avec impatience. À cette heure, où voulez-vous aller ?

– J'ai faim, répondis-je tranquillement. Dites

au cocher de me conduire dans un restaurant de nuit.

Il sursauta.

– Quelle est cette nouvelle folie ? Vous mangerez à la maison, ce sera plus correct !

Mais j’eus un sourire de mépris pour son programme.

– Très amusant, ce repas, seule à la maison !

Je lui tendis la main.

– Bonsoir Walter ! Allez à vos affaires et laissez-moi en faire autant, c’est le meilleur moyen de nous entendre.

Je n’avais pas achevé que, déjà, il s’était installé, rageur, à mon côté.

La voiture fila dans la direction de notre home.

Auprès de moi je sentais mon compagnon nerveux et prêt à se fâcher. Je me gardai bien de rompre les chiens et je me tins immobile et silencieuse dans mon coin, ce qui l’obligea à digérer seul sa mauvaise humeur.

Mais, dès que nous fûmes dans mon

appartement où il m'avait suivie, sa colère éclata.

Je m'y attendais et je dois avouer que, depuis quelques heures, j'avais tout fait pour la provoquer.

La véhémence de ses reproches sur ce qu'il nommait mon « inqualifiable conduite » me laissa d'abord très calme.

Il était vexé d'avoir perdu sa soirée à cause de moi, et j'avais beau lui répéter qu'il avait eu tort de remarquer ma présence au spectacle, puisque je prenais grand soin de ne pas m'apercevoir de la sienne, je ne parvenais pas à le calmer.

Au contraire, chaque fois que j'évoquais mon indifférente mansuétude en cette circonstance, on eût dit que je jetais de l'huile sur le feu et que je communiquais une nouvelle ardeur à son mécontentement.

Malheureusement, comme il évoquait la présence du duc de Cumberland dans ma loge, il eut quelques mots maladroits.

Cet homme avait, paraît-il, une fâcheuse réputation de séducteur peu scrupuleux, et toute

femme remarquée par lui était une femme compromise.

Walter Anderson me reprochait donc avec âpreté d'avoir trouvé Cumberland dans ma loge, et il y mettait tant de parti pris qu'instinctivement je pris la défense du duc.

Un mot en amène un autre, souvent involontaire. Je ne sais plus comment je fus amenée à répliquer à mon mari que le duc de Cumberland valait bien en homme ce que Maud Assy valait en femme, et que mon mari et moi devions nous tenir quittes l'un vis-à-vis de l'autre de nous être trouvés, lui avec une maîtresse et moi avec un inconnu !

Il eut un sursaut à ces mots.

– Votre inconscience dépasse les bornes : une femme mariée qui se respecte raisonne autrement que vous !

– C'est que je ne suis pas une femme mariée, répliquai-je tranquillement. Je n'en ai que les apparences !

– Le titre aussi, madame ! Vous êtes ma

femme...

Mais je l'interrompis.

– Oh ! ne recommençons pas ! Vous savez bien que je ne vous considère pas du tout comme mon mari. J'ajoute même, pour ramener l'incident de ce soir à ses justes proportions, que, de même que vous avez une maîtresse, je ne me ferais aucun scrupule d'avoir un amant...

Je n'avais pas achevé de prononcer ce dernier mot, que je sentis mes bras meurtris par deux mains brutales qui me secouèrent avec violence et m'envoyèrent rouler à l'autre bout de la chambre.

L'agression avait été si violente et si inattendue que je n'avais pas poussé un cri. Comme un paquet de linge sale jeté à l'autre bout de l'appartement, je restai écroulée à terre, au pied d'un meuble que, quelques centimètres de plus, ma tête aurait heurté.

J'avais l'impression physique d'être brisée. J'aurais voulu pouvoir me relever et fuir, mais j'étais incapable d'un mouvement.

Et mes yeux agrandis de terreur virent avec un redoublement d'effroi les poings menaçants de Walter Anderson dressés sur ma tête et prêts à s'abattre.

L'instinct me fit jeter un cri d'horreur et, éperdue de frayeur devant cette colère d'homme que j'avais déchaînée, je ne pus que garantir mon visage entre mes bras repliés.

Pourtant, les coups attendus ne furent pas donnés et les poings levés ne se baissèrent pas. Par un suprême effort d'homme bien élevé, mon mari parvenait à dompter la folle colère qui l'avait saisi.

Petite chose inerte, aplatie à terre, je sanglotais éperdument, sentant pour la seconde fois, depuis des mois, que je le voulusse ou non, que j'étais bien la femme de cet homme, avec des devoirs à remplir vis-à-vis de lui et des droits à ne pas méconnaître. L'horreur me venait de cette scène atroce que j'avais soulevée, de ce mot odieux que j'avais prononcé et qui avait souffleté son amour-propre de mari.

« Un amant ! »

Comment avais-je pu parler de cela ? Est-ce qu'au fond de moi-même je ne savais pas que j'étais incapable de cette trahison-là, même vis-à-vis du mari légal que je m'obstinais à ne pas vouloir voir en lui ?

Je l'entendais, haletant, le souffle rauque, mâchonnant des paroles sans suite, où je distinguais pourtant le dégoût de son geste homicide et la hantise du mot que j'avais prononcé.

Sa colère tombée subitement, découvrant soudain toutes les conséquences de la scène affreuse où nous nous débattions, il avait reculé jusqu'à un fauteuil et s'y était laissé tomber. Et là, les coudes aux genoux et la face cachée dans ses mains, il demeura immobile.

De longues minutes passèrent où chacun de nous suivait la filière de pensées pénibles qui devaient être pareilles.

Avec un gémissement, car je me sentais meurtrie par tout le corps, je me soulevai un peu. Je vis Walter Anderson, les épaules légèrement secouées, un mouchoir contre les yeux...

Ce fut en moi un choc éperdu.

Il pleurait !

Je me dressai davantage et, me traînant sur les genoux, j'allai à lui.

Quelque chose en moi se déchirait. Je ne raisonnais plus ; ma faculté d'analyse semblait abolie. Je ne sentais qu'une chose : il pleurait !

J'écartai ses mains, me glissai à côté de lui. Ma joue vint se poser contre la sienne ; mes bras entourèrent son cou, et je restai blottie tout contre lui, sans pouvoir parler, mêlant mes larmes aux siennes, dans un grand besoin de m'anéantir en lui, de lui enlever sa peine, d'abolir sa mémoire.

– Walter ! Je vous jure que c'était la première fois que je voyais le duc de Cumberland. Je vous jure que ni lui, ni un autre... je n'ai jamais aimé personne !

En cette minute, la pensée de Maud Assy m'apparaissait estompée.

Elle était sa maîtresse... Sa maîtresse ? Mais, moi, j'étais sa femme, celle qu'il respectait, qu'il voulait respectable... J'avais la meilleure place.

Il pleurait pour moi!... Quelque chose me disait obscurément qu'il n'aurait pas pleuré pour elle.

Et mes lèvres vinrent se poser sur sa joue, cherchant à tarir ses larmes, à en effacer la trace.

– Walter, j'ai été jalouse... Je n'ai pas été coupable ; je ne vous redirai plus jamais de pareilles choses.

Ses bras resserrèrent notre étreinte plus intimement.

– La jalousie rend fou, murmura-t-il. Tout à l'heure, je t'aurais tuée !

– Et moi, la pensée de cette femme m'avait fait devenir méchante. C'est pour vous faire souffrir aussi que je suis allée au théâtre ce soir.

– Qui t'avait dit que j'y serais ?

– J'avais deviné, en voyant le coupon de théâtre que vous dissimuliez. Au bureau de location, on m'a dit que la loge était louée au nom de votre maîtresse, alors j'ai tout combiné pour assister aussi à cette représentation.

– Cette femme n'est plus ma maîtresse !

affirma-t-il lentement.

– Oh !

Malgré moi, tout mon être protestait à son affirmation. Et parce que je voyais qu'il allait mentir, j'essayai de me dégager de son étreinte. Mais ses bras demeurèrent rivés à ma taille. Et, ses yeux dans les miens, il confirma avec plus de force :

– Je te jure que cette femme ne m'est plus rien. Depuis de long mois, elle n'est plus pour moi qu'une interprète.

– Avec qui vous vous affichez en public.

– Ce soir seulement. Voici longtemps qu'on ne me rencontre plus chez elle, ni avec elle... tiens, depuis... c'était avant que tu aies passé une nuit chez moi. Crois-moi, Simone, je le jure.

– Comment puis-je croire quand, ce soir encore...

– Écoute... Tu demanderas à ceux qui étaient avec nous. C'est eux qui avaient organisé cette soirée. Autrefois, quand je ne te connaissais pas encore, il avait été entendu, entre quelques

camarades, que toutes ruptures seraient suivies d'une petite fête... une façon amusante de protester contre les tristesses des vrais divorces. Or, voici longtemps que tout est fini entre Maud Assy et moi... Je te l'affirme, il faut me croire... Mes amis m'ont rappelé la folle promesse d'autrefois... J'ai d'abord refusé ; puis, comme ils me harcelaient, j'ai cédé ! J'espérais que tu ne le saurais pas. Et, comme je voulais en finir définitivement avec le passé, j'étais presque content de cette circonstance qui allait terminer officiellement, pour ainsi dire, cette aventure...

– Alors, vraiment, ce soir... c'était la rupture ?

Mes yeux scrutaient les siens, voulant y lire la confirmation de ce qu'il affirmait.

– La rupture date de quelques mois déjà, je le jure.

Ce soir, si tu veux, c'était l'enterrement du passé... Viens dans mon bureau, j'y ai des lettres des camarades qui ont organisé cette soirée. Puisqu'il te faut des preuves, tu les liras et tu seras convaincue.

Il voulut me relever pour m'entraîner en bas mais je me calai plus fortement contre lui.

– Non, restons ainsi. Je veux vous croire sans preuve, parce qu'il m'est doux d'avoir confiance en vous, et parce que, moi, je n'ai pas de preuves à vous fournir et qu'il faut que vous me croyiez et que vous ayez confiance en moi, malgré cela.

– Oui, moi aussi, je veux avoir confiance. Mais tu as dit un mot qui se dresse malgré moi en mon cerveau et m'affole. Simone, répète-moi que jamais... ?

– Je vous l'affirme : jamais !

– Jamais ! Ce mot est immense !

Lentement, je secouai la tête, et soudain une immense rougeur m'envahit. Je songeais à ce qui avait dû se passer durant la nuit fameuse où il m'avait gardée chez lui.

Il comprit toute ma pensée et me regarda étrangement.

– Simone ! Tu m'accuses en ton âme d'un forfait ?

– Oui.

– Tu le crois, mais cela n'est pas.

– Comment ? fis-je, interloquée.

– Je t'ai dit que j'avais usé de mes droits de mari...

– Ne l'avez-vous donc pas fait ?

– Non !

– Non ?

– J'y étais décidé ! Ta résistance cinglait mon amour-propre. J'ai dit... mais il y a loin des paroles aux actes ! Il y a des choses qu'un gentleman hésite à faire... Enfin, et surtout, il me répugnait de t'avoir de cette façon-là ; l'amour ne se contente pas de la possession ; je voulais te tenir de toi-même.

– Pourquoi, alors, m'avoir fait croire que vous aviez mis l'irréparable entre nous ?

– Tout de suite, tu m'as accusé, tu m'as condamné. Je ne me suis pas défendu, tout simplement. Rappelle-toi avec quelle amertume je t'ai fait remarquer que, s'il me prenait envie de nier, tu ne me croirais pas.

– C’est vrai, j’étais exaspérée. La pensée de ce qui avait dû se passer me mettait hors de moi ! Et maintenant, vous m’affirmez qu’il n’y a rien eu... Il n’y a rien !... Je suis toujours jeune fille, c’est-à-dire libre de moi, de mon corps, de ma vie ! Oh ! bonheur ! Libre ! je suis toujours libre !

Je m’étais dressée, transfigurée de bonheur.

– Oui, libre, fit-il avec un sourire un peu triste devant la joie qui irradiait en moi. Tu es même libre de me quitter, puisqu’à présent je ne veux plus te retenir ; ou, plutôt, je veux te tenir de toi-même.

– Libre ! Libre ! répétais-je avec exaltation, sans vouloir remarquer le pauvre visage transi qui m’examinait. Je puis partir, refaire ma vie, être heureuse, enfin !

– Tu peux ! murmura-t-il, les lèvres tremblantes.

– Et vous ne cherchez plus à me retenir par aucune menace ?

– Non, fit-il avec effort. Mais est-ce que vraiment tu songes encore à partir ? Tout à

l'heure, tu me disais que tu avais été jalouse... la jalousie, c'est presque une preuve d'amour !

– Ah ! je ne sais ce que j'ai pu vous dire tout à l'heure, ni ce que j'ai dit depuis des mois. Il me semble qu'il n'y a que quelques instants que je vis. En me disant que je n'ai jamais été vôtre, vous m'avez rendue au bonheur, à l'espoir. Je suis toujours libre de mon cœur et de mon corps, libre d'en disposer en faveur seulement de l'homme que j'aimerai et que je choisirai entre tous. Cela seul compte pour moi !

Il poussa un gémissement.

– Oh ! Simone, par pitié ! Dis-moi que, cet homme, ce sera moi ?

– Ah ! je ne sais plus, je ne sais pas ! fis-je vivement, en me dégageant de ses bras qu'il s'efforçait de nouer autour de moi.

Et, plus doucement, car je le voyais malheureux :

– Je vous prie, Walter, ne me pressez pas ! J'ai peur de la réponse que je puis vous faire. Depuis des mois je me refuse à voir en vous un mari...

Vous étiez d'abord l'étranger pour moi, puis j'avais vu en vous l'ennemi, le maître légal !... Tout à l'heure, vos larmes m'ont bouleversée, mais n'était-ce pas la pitié qui me ramenait à vos côtés ?

– Tu as été jalouse, Simone.

– C'est vrai ! Mais n'est-ce pas l'instinctive jalousie qui sommeille dans le cœur de toute femme vis-à-vis d'une autre plus belle, plus adulée ?

– Tu es plus jolie qu'elle et, toi, je t'aime !

– Je vous remercie de me le dire, mais comprenez-moi ; ce soir, j'ai peur de me tromper. Quel crédit accorder à la réponse que je pourrais vous faire en ce moment, alors seulement que je ne sens en moi qu'une grande joie, qu'une immense délivrance de savoir que je ne vous appartiens pas, que je ne vous ai jamais appartenu... Il me semble que, ce soir, je ne pourrais vous faire qu'une mauvaise réponse que je regretterais peut-être demain matin.

– J'attendrai donc ; pourtant, avant de nous

quitter, il faut que je vous dise, Simone, que je vous aime et que mon amour ne saurait plus se contenter de votre vue ! Il me faut aussi les mots d'amour qui grisent, les baisers qui enivrent, les étreintes qui brûlent...

« Il y a des mois que je subis ce tourment de vivre auprès de vous en affectant l'indifférence ; je n'en puis plus, Simone ! À votre tour, comprenez-moi bien : je vous aime et c'est votre amour que je veux.

– Vous m'aimez ? Il n'y a pas bien longtemps encore, vous me jetiez votre haine au visage.

– Ah ! taisez-vous ! Vous ne vous trompiez pas à ces mots de rage que je prononçais devant votre indifférence. Votre instinct de femme ne pouvait se tromper sur l'impression que vous me causiez... Mon Dieu ! je vous ai aimée presque tout de suite. C'était au début...

– Oh ! non ! protestai-je. Pas au début. Dans ce temps-là, vous me traitiez comme une intruse.

– Je ne le fis pas bien longtemps ! Je vous ai considérée comme ma femme depuis le soir où,

parcourant un album à photographies, chez moi, vous avez reconnu le portrait d'un petit camarade d'enfance.

Je levai sur lui des yeux surpris.

– Pourtant, vous connaissiez à peine cet enfant.

Il me regarda étrangement.

– Vous n'êtes pas curieuse, Simone, sinon vous auriez interrogé le vieux John sur cet enfant dont je possédais l'image.

– Oh ! croyez-vous qu'il sache quelque chose ?

Il eut un geste évasif.

– John a connu beaucoup de monde...

– Et il vous a renseigné, sans doute ?

– Je ne l'ai pas questionné... mais, vous, je pensais que vous l'auriez fait.

– Je n'y ai pas songé... et, maintenant, je le regrette, puisque vous me dites que c'est ce portrait d'enfant inconnu qui a agi sur vos sentiments.

– Le portrait lui-même, non ! Mais peut-être ai-je été touché par votre fidélité à un souvenir...

– Parce que je n'avais pas oublié ce jeune garçonnet ?

– Parce que le petit médaillon que votre maman vous a attaché au cou et qui contient l'image de cet enfant ne vous quittait pas... C'était pour moi un rappel constant de l'attachement dont vous étiez capable.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

– Je ne vous croyais pas aussi sentimental !

– Je ne croyais pas l'être non plus.

Il y eut entre nous un silence.

Walter s'était levé et, debout devant moi, il m'examinait pensivement.

– Alors, demain, fit-il enfin, vous me donnerez une réponse... Une réponse ! Il faut que vous réfléchissiez pour savoir s'il vous est possible de m'aimer ! Pauvre de moi ! J'ai peur de ce que vous me direz ! Ah ! puissiez-vous ne pas me désespérer !

Son visage était tout ravagé.

– Walter, je vous en prie, soyez raisonnable, dis-je en lui prenant affectueusement les mains. Laissons là cette question. À cette heure-ci, – voici l’aube qui pointe, – nous sommes fatigués, énervés, et nous ne dirions que des folies. Tantôt, nous nous retrouverons. Nous aurons examiné, à tête reposée, les événements de cette nuit et les doutes que nous aurons eus... C’est de sang-froid que nous causerons, alors.

– De sang-froid ! gémit-il. Oh ! que vous avez des mots cruels dans votre indifférence ! L’amour et le sang-froid peuvent-ils marcher de pair ? Je vous aime, Simone, et je vous le crierai demain comme aujourd’hui, sans calculer et sans réfléchir.

– Eh bien ! moi, répondis-je fermement, si je vous dis un jour que je vous aime, ce sera pour la vie entière et sans que la réflexion me fasse jamais regretter cet amour que je vous aurai voué.

– Ah ! puissiez-vous me le dire bientôt, ce mot que j’attends...

– Demain, nous en recauserons, insistai-je.

– Oui, à demain, je m'en vais.

Il s'éloigna après m'avoir couvert les mains de baisers fous.

J'avoue que, plus d'une fois, durant cet entretien, j'avais eu la tentation de laisser tomber ma tête sur son épaule et de lui donner affirmativement la réponse qu'il réclamait avec tant d'insistance.

Mais un obscur recul m'avait empêchée de le faire.

Était-ce le souvenir de Maud Assy, ou celui de l'intransigeance orgueilleuse de Walter Anderson, de sa colère et de ses violences qui me retenaient ? Si souvent il m'avait heurtée et froissée par ses réflexions !

N'était-ce pas plutôt un manque de certitude sur mes véritables sentiments qui passaient de la rancune à la pitié, de la haine à l'amour, sans que je susse au juste lequel l'emportait ? Ou ma coquetterie de femme qui avait besoin de venger sa longue froideur et son ancien dédain ? Ou

encore l'instinctif antagonisme de deux races aussi fières et aussi indépendantes que le sont celles des Anglais et des Français ?

Toutes ces questions se posèrent à mon cerveau enfiévré après le départ de Walter Anderson.

Je me déshabillai et me mis au lit, mais, bien que j'eusse tiré les rideaux de ma chambre pour maintenir l'obscurité contre le jour naissant, je ne parvins pas à m'endormir.

En un kaléidoscope animé, tous les événements de la nuit passaient dans ma tête alourdie.

Je revoyais le théâtre illuminé, le duc audacieux, Walter qui entrait dans ma loge, l'air tragique et menaçant, Walter, toujours, qui se traînait à mes pieds en murmurant des mots fous où il y avait, à la fois, menaces et serments d'amour !

Et quand, enfin, mon front s'alourdissait et que mes yeux se fermaient pour le sommeil, un pénible cauchemar me représentait Maud Assy

dans les bras de mon mari et me faisait me dresser sur mon lit, le visage moite et les mains brûlantes.

Tout à coup un bruit de pas au-dessus de ma tête me réveilla tout à fait.

J'écoutai.

C'était le vieux John qui se levait et heurtait les meubles en s'habillant.

Ma pensée vola au médaillon que je portais au cou.

D'un bond, je me jetai à bas de mon lit et passai une robe de chambre.

Au-dessus de moi, le bruit se précipitait. Une porte grinça et, dans l'escalier, des pas firent craquer les marches.

Le vieillard descendait de l'étage supérieur. Il approchait. Encore quelques secondes et il disparaîtrait au tournant du couloir.

Je me précipitai vers la porte et appelai le serviteur.

Tout étonné, il vint me rejoindre :

– Seriez-vous malade, milady, que vous êtes debout à cette heure ?

– Non, mais j'ai besoin d'un renseignement. Entrez chez moi.

Et, lui montrant le médaillon, j'interrogeai fiévreusement :

– Tenez, regardez... Avez-vous connu cet enfant-là ?

Il prit le bijou, examina la photo et, tout surpris, leva les yeux sur moi.

– Milady croit que le vieux John a perdu la mémoire... mais elle sait pourtant que je vis plus dans le passé que dans le présent. Pourquoi donc m'interroge-t-elle ?

– Le nom de ce garçonnet, fis-je avec un peu d'impatience, le savez-vous ?

– Dame ! fit-il avec embarras. Tout le monde, ici, le saurait aussi.

– Mais encore ? insistai-je. Le nom, vous dis-je ? Le nom ?

– C'est M. Walter.

– Votre maître ! m'écriai-je avec un sursaut de stupéfaction.

– Mon Dieu, oui ! C'est le portrait du maître quand il avait sept ou huit ans.

– Votre maître actuel ? Walter Anderson ? Mon mari, enfin ?

– Lui-même, bien certainement... Milady ne le savait donc pas ? ajouta-t-il en me regardant avec étonnement.

– Je... je... non, vraiment, je ne savais pas !

Je balbutiais, si saisie que je n'arrivais pas à retrouver le fil de mes idées.

Le vieillard hocha la tête.

– Milady s'attendait à m'entendre prononcer un autre nom ?

– Ah ! oui, certes ! Je croyais que vous alliez m'apprendre la disparition de cet enfant, sa mort, peut-être !

Sur mon front moite, je passais la main à plusieurs reprises, comme pour y ramener mes idées.

– Mais êtes-vous bien certain que cette image soit celle de votre maître ?

– Oh ! milady, je l'ai élevé, celui-ci, et je l'ai vu grandir sans jamais le quitter ; je ne puis me tromper sur cette photo. D'ailleurs, ce portrait n'est pas le seul qu'il y ait dans la maison de M. Anderson, à cet âge-là.

– C'est le seul que j'aie jamais vu.

– Le maître en avait plusieurs dans sa chambre. J'en ai un, moi aussi, dans mon armoire ; le jeune homme s'y trouve pris au milieu d'un groupe de parents et d'amis. Je puis aller le chercher ; milady jugera que c'est bien le même enfant.

– C'est inutile... Vous avez raison, vous ne pouvez vous tromper. Et maintenant que j'y réfléchis, il est vraisemblable que cette tête de petit garçon soit bien celle de Walter Anderson enfant... Je vous remercie, mon brave John. Vous pouvez vous retirer.

Malgré mon invitation à partir, le vieillard demeurait debout près de la porte, me regardant.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ? Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

– Oui, milady... C'est rapport à l'enfant... M. Walter a été un joli petit garçon fier et intrépide... et le vieux John a toujours espéré qu'avant de mourir...

Il s'interrompt et baissa la tête.

– Qu'avez-vous espéré, mon brave ?

– Que milady me pardonne ; mais il me semble que je ne pourrais pas partir tranquille si, avant de mourir, je ne serrais pas dans mes bras un autre petit Walter aussi joli et aussi intrépide...

Bien qu'il eût parlé humblement et les yeux à terre, j'étais devenue toute rouge à cette allusion possible de maternité.

– Le Ciel écoute quelquefois les prières des fidèles serviteurs, répondis-je pourtant. Retirez-vous, mon ami, en pensant que votre vœu se réalisera peut-être plus tard... Si Dieu le permet !

– Oh ! il le permettra, milady ! Il le permettra, puisque vous en acceptez l'idée !

Il partit enfin et je restai seule, toute troublée

par ce que je venais d'apprendre.

– C'était Walter ! Mon mari ! répétais-je tout bas, en contemplant l'image du petit médaillon. Cet enfant que je croyais si loin et que je désespérais de ne jamais revoir vivait auprès de moi depuis des mois ! C'était mon mari, le mari légal que je me refusais à considérer comme mien... Et Walter le savait et il ne m'avait rien dit !

Pourquoi me taire une chose qui m'aurait été si douce à connaître ? Pis que cela, n'avait-il pas égaré mes soupçons en m'affirmant que mon petit camarade d'enfance était mort ? Quelle cruauté lui avait dicté une pareille réponse ? Et cependant, ne m'avait-il pas dit, cette dernière nuit, que c'était ma fidélité à ce souvenir d'enfance qui avait été la source de son amour pour moi ?

À cette pensée, un frisson intérieur me secoua toute.

Il l'avait donc aussi aimée, sa petite compagne de jadis, qu'il avait si souvent tyrannisée et gâtée en même temps ? Je me souvenais de notre folle

chevauchée, alors qu'il m'emportait couchée en travers de sa selle. Et je sentis mes yeux se remplir de larmes au souvenir du chagrin qu'il avait manifesté après ma noyade.

Machinalement, mes lèvres pressèrent l'image du petit médaillon.

– Mon Walter, mon cher petit camarade d'autrefois ! Mon Walter, mon mari d'aujourd'hui !

Oh ! l'angoisse douloureuse qui m'étreignait soudain.

– Mon mari... c'est-à-dire celui qui, tout à l'heure, me murmurait des mots d'amour et que j'avais renvoyé chez lui, sans vouloir encore l'écouter, cette nuit-là !

Cette pensée fut en moi comme un fer rouge dont on veut fuir la brûlure.

Ce fut plus fort que moi ; je m'élançai vers la porte et, sans réfléchir, mes pieds courant sur le tapis des corridors, j'allais vers l'appartement de mon mari.

Aucune hésitation ne me retint à la porte. Je ne

songeais pas même qu'il pouvait dormir à cette heure-là. Au contraire, j'avais l'impression que, lui aussi, devait être éveillé et peut-être m'attendre.

Une porte qu'on ouvre et qu'on referme, quelques pas encore à travers un fumoir silencieux, et me voici sur le seuil de sa chambre... de cette chambre où je me suis éveillée, un matin, si pleine d'horreur et de dégoût.

Comme instinctivement je m'y attendais, il ne dormait pas. Il ne s'était même pas couché et, assis dans le coin d'un divan, il paraissait se livrer à quelque méditation douloureuse.

Je le vis avant qu'il m'aperçût et, parce que je le sentis triste, mes bras se tendirent vers lui dans un grand besoin de tendresse et d'amour.

– Walter !

D'un bond, il fut sur pied et, m'apercevant, il s'élança vers moi, tout bouleversé.

– Simone ! Toi... toi, ici...

Ses yeux plongeaient dans les miens,

cherchant à comprendre le pourquoi de mon arrivée chez lui.

– Toi... toi ! répétait-il.

Il vit ma nudité sous les dentelles du déshabillé. Il sentit mon trouble, l'appel de tout mon être vers lui, et ses bras m'entourèrent, m'attirèrent contre sa poitrine.

– Ma petite, ma petite, tu es venue !

Et l'étreinte était si douce, la lèvre qui s'attardait dans mon cou si frémissante, que des larmes bienfaisantes me montaient aux yeux.

– Tu es venue ! répéta-t-il.

Il m'avait attirée sur le sofa, et, là, me tenant bien serrée contre lui il m'interrogeait.

– J'ai questionné le vieux John. Il m'a tout dit... Walter c'était vous !

– C'était moi !

– Et vous n'aviez rien dit ! C'était un enfant inconnu, affirmiez-vous... et c'était vous ! Vous, Walter ! Oh ! pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ? J'aurais été si contente et je... je... je ne

vous aurais jamais fait de peine.

– Ma chérie ! Tout est fini ; ne parlons plus de ça. Maintenant, nous serons heureux, toujours... car tu es venue pour ne plus repartir.

– Jamais je ne vous quitterai, Walter... Mais, dites, pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous étiez mon petit camarade de jadis ?

– Parce que j'étais heureux de penser que tu portais au cou mon portrait et que j'avais peur que, par bravade, ou pour me punir, tu t'en séparasses.

– Ah ! mon Walter, il n'y avait pas de danger... car, tenez, je vais vous faire un grand aveu...

– Eh bien ?

– Eh bien ! vous n'avez jamais eu qu'un rival dans mon cœur.

– Un rival ! Et c'était ?

– C'était l'enfant de mon médaillon.

XXVIII

Je n'ai plus rien à ajouter à ces lignes qui résument l'histoire de mon mariage.

Puissent mes petites sœurs de France ne pas trouver, à leur majorité, un mari légal et étranger à conquérir, car c'est parfois bien difficile !

Si, pourtant, la destinée capricieuse se plaisait à leur jouer le même tour qu'à moi, je leur souhaite d'être un peu plus souple que je le fus en cette circonstance vis-à-vis du mari légal qui me tombait du ciel. Et je fais des vœux, quel que soit l'époux que l'avenir leur réserve, pour qu'elles aient la chance de tomber sur un Walter Anderson qui est pour moi le plus cher et le plus attentionné des maris.

J'ai revu bien souvent M^e Curnett.

Un jour, je lui ai demandé pourquoi il avait tant insisté pour que j'aime mon mari et me fasse

aimer de lui ?

Ma question le troubla tout d'abord.

Elle se rapportait à un mauvais souvenir qui effleurait parfois sa conscience d'un heurt désagréable.

– Vous vous rappelez, m'expliqua-t-il, que j'avais entendu lord Anderson, en tête à tête, avant d'avoir avec vous l'explication intime nécessaire à la marche de cette affaire ?

– En effet, vous avez parlé d'abord à mon mari.

– Eh bien ! j'eus beaucoup de mal à le décider : Il se refusait à vous considérer comme sa femme et à essayer loyalement de vivre en bonne harmonie avec vous.

« Pour obtenir son consentement, je dus user de certains arguments... un peu spécieux !

– Lesquels ?

– Ceux-ci. D'abord, vous vouliez faire annuler votre mariage et lord Anderson s'y opposait. Je lui fis donc observer que si vous vous adressiez à la justice, vous auriez infailliblement gain de

cause et que cette petite histoire, ébruitée par les journaux, le rendrait ridicule. Je lui fis comprendre ensuite que, pour rendre impossible toute réclamation de votre part, il fallait obtenir de votre bonne volonté que vous acceptiez de vivre sous son toit. Vous ne pourriez plus, par la suite, en effet, invoquer contre ce mariage vos légitimes griefs, c'est-à-dire l'usurpation de titre, la mauvaise foi, votre ignorance, etc., etc. Cette cohabitation prolongée avec lui, à titre officiel d'épouse, le garantissait donc définitivement contre toute réclamation de votre part...

– Mais, c'est abominable, cela ! En acceptant, j'étais sincère, moi ! Et je ne pensais pas que lord Anderson pût avoir le projet de me compromettre pour servir ses intérêts. Vous aviez, cher monsieur Curnett, des combinaisons tout à fait subversives.

– Je l'avoue, milady. C'est pourquoi, pour mettre ma conscience à l'abri, j'insistai tant auprès de vous pour que vous vous fissiez aimer de votre mari.

– Je comprends, maintenant, la colère de

Walter, le premier soir, quand il m'obligea à lui répéter vos paroles.

Un moment, je restai songeuse ; puis, doucement, j'observai :

– On ne dirige pas sa destinée. Lord Anderson et moi étions persuadés que nous ne pouvions avoir aucune affinité l'un pour l'autre. Ainsi, chacun se refusait à avouer ses sentiments ; mais, en même temps, il se révoltait à l'idée que son partenaire ne condescendrait jamais à se reconnaître amoureux.

Et un rire amusé fusa de mes lèvres au souvenir de tant d'escarmouches tragiques !

– J'ai souvent supposé que, nous ne nous sommes fait mutuellement tant de mal que parce que nous sentions bien que chacun de nos coups portait et blessait l'autre.

Enfin, tout est fini ; je suis vraiment la femme de lord Anderson et suis heureuse de l'être.

J'ajouterai, pour terminer ce long récit, que, depuis quelques mois, le vœu du vieux John est réalisé : il y a un petit Walter de plus sur la terre,

et ce petit monsieur est déjà le plus délicieux et le plus tyrannique des babies que j'aie jamais connus.

Cet ouvrage est le 320^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.